

Grijpstra et De Gier - 1 - Le papou d'Amsterdam

Wetering, Janwillem van de

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**LE PAPOU
D'AMSTERDAM**

**JANWILLEM VAN
DE WETERING**



RIVAGES/NOIR

Janwillem Van de Wetering

Le papou d'Amsterdam

Traduit de l'anglais
par Philippe-Frédéric ANGELLOZ

Série « Grands Détectives »
dirigée par Jean-Claude Zylberstein

Titre original :
Outsider in Amsterdam

(Edition originale : William Heinemann Ltd, Londres, 1976.)

© Janwillem van de Wetering, 1975.

© Mercure de France, 1980, pour la traduction française.

ISBN-2-264-00776-1

à *Juanita*

La Volkswagen était garée sur le passage clouté, en face du numéro 5 de Haarlemmer Houttuinen, à contre-courant de la circulation.

L'adjudant-détective(1) avait coupé le moteur.

Il était indécis.

Arrivé à destination au 5 de Haarlemmer Houttuinen, il ne vit qu'une seule maison dont le fronton, assez étroit, semblait le narguer. A l'intérieur un cadavre l'attendait : un pendu qui devait se balancer doucement au bout d'une corde, un peu comme un pendule au-dessus d'une main.

L'adjudant-détective n'avait envie de rien faire. Il n'avait pas envie de sortir de la voiture, pas envie de courir sous la pluie et surtout pas envie de contempler un cadavre.

« Alors ? » demanda le sergent-détective de Gier, assis à côté de l'adjudant-détective Grijpstra.

« Alors quoi ? » répondit Grijpstra.

De Gier fit un geste vague. À la façon dont il avait agité le bras, Grijpstra aurait pu interpréter le signe à sa convenance.

Il n'en fit rien et, sans échanger un mot, les deux détectives écoutèrent l'orage printanier dont les gouttelettes épaisses tambourinaient sur le toit de la Volkswagen.

« Bon », dit l'adjudant-détective, et il sortit de la voiture. De Gier avait garé la Volkswagen sur le passage clouté, de sorte que Grijpstra fut obligé de sortir du côté de la circulation, dense à toute heure de la journée car la rue était une artère principale. Il ne fit pas attention et le conducteur d'une grosse voiture américaine dut donner un brusque coup de volant pour éviter la portière ; indigné, il klaxonna vigoureusement pour rappeler à l'ordre l'imprudent.

De Gier hocha la tête en riant. Il sortit de la voiture, du bon côté, prit le temps de bien fermer la portière tandis que la pluie lui dégoulinait dans le cou. Rien n'est très sûr à Amsterdam, on force la portière de n'importe quelle voiture et la Volkswagen ne ressemblait pas à une voiture de police. Personne n'aurait pu dire, pas même un expert, que la VW était un véhicule trafiqué pour les besoins des officiers de la Brigade criminelle. La radio avait été dissimulée sous le tableau de bord et l'antenne, juste un peu rouillée, était tout à fait

anodine. À l'intérieur du siège arrière avaient été cachés une carabine parfaitement graissée et six chargeurs bien emballés dans de la grosse toile. Enfin sous le capot de la voiture se trouvaient toutes sortes d'outils indispensables aux policiers dans l'exercice de leurs fonctions : une trousse que n'aurait pas désavouée un cambrioleur, une torche électrique très puissante, des masques à gaz et un magnétophone.

Quoi qu'il en fût il n'y avait rien que l'on pût déceler et les policiers semblaient aussi anodins que leur voiture banalisée. Grijpstra était gros et de Gier ni gros ni maigre, qualités ou défauts qui ne les différenciaient en aucune façon de la plupart des hommes que l'on peut rencontrer dans la capitale hollandaise. Grijpstra était affublé d'un complet rayé d'un goût douteux, d'une chemise blanche et d'une cravate bleu foncé ; de Gier, plus raffiné, portait un costume sur mesure bleu ciel, une chemise bleue et une écharpe multicolore qu'il avait savamment nouée autour du cou. Grijpstra s'était fait couper les cheveux en brosse, mais de Gier avait eu recours à un coiffeur qui, voulant mettre en évidence le charme de ses clients, lui avait fait boucler les cheveux. De dos, on aurait pu le prendre pour une femme mais heureusement pour lui il avait les hanches suffisamment étroites pour être à l'abri, de ce côté-là.

Survint un piéton pressé de regagner sa voiture qu'il avait soigneusement garée. Il se cogna contre Grijpstra et se fit mal en heurtant le pistolet que ce dernier portait sous sa veste lorsqu'il était en service.

« Regardez où vous allez, vociféra le piéton.

— Oui m'sieur », répondit aimablement Grijpstra.

Sur le passage clouté il y avait donc une voiture tout à fait normale et, sous la pluie, couraient deux hommes insignifiants cherchant à se mettre à l'abri au-dessous de la porte cochère du numéro 5 pour y reprendre leur souffle.

« Bof », déclara Grijpstra tout en lisant l'inscription sur la porte. Y figurait la mention « FONDATION HINDUE ».

En l'observant de plus près, les détectives découvrirent que le texte avait quelque chose de mystérieux ; les lettres, tracées à la hâte, faisaient vaguement penser à des caractères chinois.

De Gier sortit son peigne et rectifia l'une de ses boucles sans pour autant cesser de surveiller le voisinage.

La porte d'entrée était ancienne et témoignait d'une splendeur passée. Un marchand, gentilhomme distingué, avait fait construire la maison au XVII^e siècle. Il importait d'Afrique et d'Extrême-Orient les bois les plus rares qu'il entreposait dans les trois premiers étages de

cette demeure très élevée. Lui-même s'était réservé les trois étages supérieurs pour y vivre ; il avait ainsi une vue générale du port et pouvait contempler à loisir les piles de bois de charpente qu'il stockait dehors. Ils occupaient une surface d'environ 2 500 mètres carrés. Mais à présent, la voûte en pierre était fissurée et les poutres qui soutenaient le fronton s'affaissaient quelque peu. Pourtant, la maison conservait son cachet d'origine et l'actuel propriétaire avait fait faire les réparations qui s'imposaient.

De Gier détailla minutieusement quantité d'objets qui se trouvaient à l'intérieur d'une vitrine. Il dénombra divers bocaux ; certains contenaient des plantes revitalisantes, certains du thé noir et du thé vert, d'autres encore une substance qu'après examen de Gier identifia comme étant des algues. Derrière la vitrine il y avait une pancarte qui informait le visiteur des différentes activités de la « FONDATION » ; la calligraphie était identique à celle de l'inscription se trouvant sur la porte d'entrée. En râlant, Grijpstra la lut à haute voix :

« Le magasin est ouvert de neuf à quatre heures ; le restaurant est ouvert jusqu'à neuf heures, le bar jusqu'à minuit. »

Il regarda de Gier mais ce dernier était toujours absorbé dans la contemplation de l'étalage. S'y trouvaient plusieurs petites boîtes en carton remplies d'encens ainsi que la statue d'un bouddha doré. Il était assis sur un socle, en méditation et souriant, sa tête était revêtue du bonnet pointu.

« Une tête en pain de sucre. C'est ça l'effet de la méditation ? demanda Grijpstra.

— Ce n'est pas une tête en pain de sucre », répliqua de Gier.

Il avait adopté le ton quelque peu savant qu'il utilisait lorsque, une fois par mois, il enseignait aux jeunes recrues de la brigade d'intervention l'art et la manière de détecter le crime.

« Non point une tête en pain de sucre, poursuivit de Gier, mais une tête céleste. Le sommet pointu désigne le ciel, c'est vers lui que tend la méditation. Le ciel, c'est l'éther, une région supérieure.

— Ah bon ! s'étonna Grijpstra. Tu es sûr ?

— Pas du tout, répondit de Gier.

— Tu peux toujours sonner », lui dit Grijpstra.

Il remarqua qu'il avait vraiment de jolis doigts et le lui dit. De Gier se courba et appuya sur la sonnette. C'était vrai, son index était bien fuselé, mince et vigoureux. Grijpstra avait mis ses mains dans ses poches, comme s'il voulait éviter toute comparaison. On les attendait et la porte s'ouvrit immédiatement.

Les deux hommes étaient à présent complètement solidaires. Quelques minutes plus tôt, ils avaient reçu un message radio : « Il semble qu'un homme se soit pendu, on pense qu'il s'agit d'un suicide. » On leur avait donné l'adresse. Grijpstra en avait pris note et l'avait même répétée. Bien sûr ils allaient s'y rendre. Après les avoir remerciés, l'opératrice, auxiliaire féminine de la police, avait coupé la communication.

Désormais ils étaient sur place mais ils n'en savaient pas davantage. Bien entendu, il fallait s'attendre à ce qu'il y eût un certain remue-ménage. Les gens parleraient tous à la fois, ils auraient le visage décomposé et le regard fuyant. Il y aurait également des cris et des larmes car les gens sont très sensibles à la violence quand elle les touche.

Contrairement à toute attente, lorsqu'on leur eut ouvert la porte, ils se trouvèrent nez à nez avec une personne dont le visage n'était ni décomposé ni même blême. L'homme en question était un Noir qui ne présentait pas le moindre signe de surexcitation.

Les deux inspecteurs regardèrent l'homme qui se tenait devant eux. « Un nègre, pensa Grijpstra, un petit nègre, hindou qui plus est ; et alors quoi ? » De Gier n'en avait rien conclu. Comme Grijpstra, il avait associé au premier degré : noir égale « nègre », mais quelque chose le troublait. L'homme n'était pas vraiment un nègre. « Qui est noir sinon un nègre », se demanda de Gier, comme s'il se posait une devinette. Il n'eut pas le temps d'y répondre car l'homme en question s'avancait vers eux, la curiosité se lisait sur son visage.

« Police », lui dit Grijpstra en exhibant son porte-cartes. Des cartes il en avait, et en agitant son portefeuille, qui contenait également un bloc-notes, elles se dépliaient comme un long ruban. L'homme qui leur avait ouvert la porte fut obligé de se rapprocher pour mieux lire la carte qui se balançait à la hauteur de son visage.

« C'est une carte de crédit de la banque d'Amsterdam et de Rotterdam », déclara le petit homme.

De Gier étouffa un rire tandis que Grijpstra lui jétait un regard lourd de désapprobation.

« Je suis désolé », répondit de Gier.

Grijpstra fouilla dans son porte-cartes et sortit enfin sa carte de police barrée de rouge et de bleu. La photo d'identité était ancienne, il était beaucoup plus jeune, en uniforme et sur chacune de ses épaulettes, on pouvait voir les barrettes indiquant le grade qu'il occupait à l'école des officiers de police. L'homme au teint basané se pencha en avant.

« H.F. Grijpstra, lut-il à voix claire. Adjudant-détective de la police municipale d'Amsterdam. »

Il y eut un silence, puis il poursuivit :

« Je l'ai vue, veuillez vous donner la peine d'entrer. »

« C'est extraordinaire, pensa de Gier, tout simplement fascinant, cet homme a vraiment pris connaissance de la carte. Ça n'arrive jamais ; Grijpstra montre toujours sa carte de crédit et le tour est joué. Il pourrait leur présenter une quittance d'électricité, les gens n'y verraient que du feu ; ce type-là s'est donné la peine de lire la pièce d'identité. »

« Qui êtes-vous ? demanda Grijpstra.

— Jan Karel Van Meteren », répondit l'homme.

Ils se trouvaient dans le couloir. Sur la droite il y avait trois portes, trois lourdes portes en chêne. L'une d'elles était ouverte. De Gier aperçut un bar sur lequel s'accoudaient des jeunes gens à cheveux longs et un individu plus âgé au crâne complètement chauve. On buvait de la bière. Il eut encore le temps d'apercevoir, derrière le bar, un jeune homme vêtu d'un T-shirt blanc portant un collier de perles multicolores. Sans mot dire ils suivirent Van Meteren qui ouvrait la marche. Au bout du couloir un escalier, en chêne également, on l'avait astiqué depuis peu. Le sol du couloir était dallé de marbre craquelé, absolument impeccable. Au pied de l'escalier Grijpstra remarqua une niche qui abritait une figurine indienne en bronze, elle était de taille humaine et accueillait le visiteur en faisant de la main droite un ample geste empreint de solennité. Était-ce une bénédiction ?

Ils montèrent l'escalier et arrivèrent dans une vaste pièce dont le plafond d'airain, peint en blanc, était orné de moulures florales dorées. On était dans le restaurant qui occupait la totalité de l'étage. De Gier dénombra une dizaine de tables à quatre ou six places. Les chaises étaient pratiquement toutes prises.

Grijpstra s'était arrêté et regardait avec admiration une statue en pied reposant dans une petite saillie de pierre à même le mur. Leur guide attendait patiemment. La statue représentait une déesse en train de danser. La noblesse de la tête, la fragilité et la pureté du cou contrastaient étrangement avec les seins qu'elle avait nus, et la façon quelque peu lascive qu'elle avait de lever le pied. Grijpstra s'étonna qu'en dépit de son aspect très sexué la statue lui fît penser à une divinité. Il n'y avait aucun doute, par sa forme la statue dégageait une impression de liberté, de détachement et de puissance, quelque chose de supérieur mais surtout elle donnait la sensation d'une extrême liberté. De Gier avait vu la statue mais n'avait pas voulu s'y intéresser outre mesure. Du regard il embrassa la salle et vit les convives sans

détailler un seul d'entre eux. Lorsqu'on regarde trop longtemps la même personne on a souvent l'air agressif et l'on attire l'attention, ce qu'il ne voulait à aucun prix. Les clients le prirent pour un des leurs et pensèrent qu'il allait se joindre à eux. Il y eut même un homme qui, débarrassant une chaise d'un chapeau et d'une serviette, l'invita à s'asseoir d'un geste de la main. De Gier sourit et secoua la tête en signe de dénégation. Il remarqua que personne n'avait l'air de parler, sans doute parce qu'ils écoutaient tous la musique. Elle sortait de plusieurs enceintes stéréo et inondait la pièce de variations rythmiques. Il appréciait la musique ; ça lui faisait penser à un concert qu'il avait écouté jadis au jardin botanique. La rythmique était assurée par une guitare basse tandis que les notes les plus hautes étaient produites, à intervalles réguliers, par différentes percussions ; les notes cristallines de la mélodie étaient probablement dues à une flûte en bambou.

Ils se remirent en route, toujours sous la conduite de Van Meteren. Ils traversèrent le restaurant et pénétrèrent dans une longue cuisine assez étroite ; à travers les fenêtres on apercevait le jardin, il y poussait des rhododendrons roses et rouges. Dans la cuisine, deux filles en jeans étaient occupées à remuer de vastes marmites qui cuisaient lentement sur un grand poêle. Bien que très pimentée, l'odeur qui se dégageait n'était pas désagréable, une odeur d'herbes sauvages. Lorsqu'elle les vit, l'une des filles voulut protester et leur dire que les étrangers n'étaient pas admis en cuisine mais, en voyant Van Meteren, elle garda le silence.

Ils empruntèrent à nouveau un autre escalier très étroit et se retrouvèrent encore dans un couloir. Les murs étaient blancs et il y avait plusieurs portes ; ils en passèrent trois et enfin Van Meteren ouvrit la dernière et quatrième porte.

De Gier se dit qu'ils avaient très probablement pénétré dans le sanctuaire de la maison, le silence qui les entourait y était pour beaucoup. À cet étage, pratiquement sous les combles, on n'entendait pas la musique du restaurant. En entrant dans la pièce, Grijpstra soupira. Le cadavre était là, bien en vue, et il se balançait exactement comme il l'avait prévu. Le phénomène était tout à fait compréhensible puisque le corps exerçait une forte traction sur la corde et il n'y avait rien de surnaturel mais il ne put s'empêcher de frissonner, il avait l'impression de contempler une mise en scène tout à fait macabre. De Gier l'avait rejoint et regardait sans dire un mot ; il observa les pieds nus du mort, ils étaient petits et les orteils dont les ongles étaient soigneusement entretenus pointaient vers le sol. Il leva les yeux et remarqua la langue saillante et les yeux bleus grands, ouverts et exorbités. Un cadavre plutôt petit qui avait eu jadis un propriétaire

bien vivant d'environ un mètre soixante. Un homme mince vêtu d'un pantalon kaki taillé dans une belle étoffe, au pli impeccable, et d'une chemise rayée qui sortait visiblement de chez le teinturier. Il devait avoir dans les quarante ans, ses cheveux d'un roux très foncé étaient longs et très fournis et l'épaisse moustache qu'il portait s'affaissait naturellement aux commissures des lèvres. En s'approchant, il regarda la montre-bracelet du mort, il fit une grimace, la montre devait valoir une petite fortune. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, jamais encore il n'avait vu de bracelet en or d'une telle largeur et d'une telle qualité.

Les deux officiers de police regardèrent calmement autour d'eux, s'attachant à noter le plus de détails possibles, ils étaient parfaitement immobiles. Ils avaient été à bonne école, la même, et ils gardaient les mains dans les poches de façon à ne rien toucher. Dans cette pièce silencieuse, il devait y avoir tout un tas d'indices.

L'endroit où ils se trouvaient était haut de plafond, la charpente n'était pas en fonte mais en bois, les poutres en étaient imposantes. Il y avait également plusieurs rayonnages garnis de livres. Sur l'une des étagères il y avait un téléphone, un récepteur de télévision qui devait coûter les yeux de la tête et tous les volumes d'une encyclopédie récente. L'ameublement se réduisait à un canapé assez bas, une table et trois chaises. Négligemment jetés sur le sol, il y avait quelques coussins brodés, les motifs n'étaient pas courants, très probablement orientaux, pensa de Gier. Sur la table se trouvait une machine à écrire, une feuille y avait été insérée. De Gier se pencha pour lire :

Chers Messieurs : Je vous remercie pour votre lettre en date du dix et vous informe...

Le texte s'arrêtait là. Sur l'en-tête de la feuille on pouvait lire FONDATION HINDUE, l'adresse et le numéro de téléphone, les caractères étaient élégants et avaient dû coûter fort cher.

À côté des pieds du cadavre ils virent un petit tabouret renversé. Plus loin se trouvaient un électrophone, une pile de disques et un divan recouvert d'un batik. Bien que les épais rideaux de laine fussent tirés il y avait suffisamment de lumière dans la chambre pour qu'aucun détail n'échappât à l'œil exercé des deux policiers.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Grijpstra en désignant une autre table basse laquée de rouge qui servait de socle à une statue d'assez grande dimension, une sorte de gros homme chauve assis les jambes croisées dont les yeux de verre les regardaient fixement.

« Un autel pour les offrandes, répondit de Gier après avoir examiné l'objet en question. Dans ce bol en cuivre rempli de sable, on doit mettre de l'encens, les petits bouts marron que tu vois dans le sable

sont les restes des bâtonnets d'encens qu'on a brûlé. »

Grijpstra haussa les sourcils : « Tu es drôlement savant aujourd'hui.

— Je vais dans les musées », répliqua de Gier.

Grijpstra renifla.

« C'est de l'encens ? » demanda-t-il.

De Gier hocha la tête. L'odeur fortement parfumée lui donnait mal à la tête.

« Qui a découvert le corps ? » demanda de Gier à Van Meteren qui était resté debout près de la porte.

« C'est moi, répondit ce dernier. Il fallait que je voie Piet pour lui demander quelque chose et, comme il ne répondait pas quand j'ai frappé, je suis retourné dans ma chambre. Un peu plus tard, j'ai demandé aux filles qui sont dans la cuisine si elles l'avaient vu et elles m'ont dit qu'il était monté. J'ai regardé dans les autres chambres ; il y en a une que sa mère occupe et l'autre sert de temple. Je me suis dit qu'il devait dormir et j'ai frappé de nouveau ; n'obtenant toujours pas de réponse, j'ai ouvert la porte et je l'ai découvert tel qu'il est maintenant. J'ai aussitôt téléphoné à la police et je suis allé vous attendre en bas. Personne n'est encore au courant.

— Pourquoi n'avez-vous pas coupé la corde ? lui demanda de Gier.

— Il était mort.

— Comment pouviez-vous le savoir ? »

Van Meteren ne répondit rien.

« Êtes-vous docteur ? lui demanda Grijpstra.

— Non, dit Van Meteren, mais j'ai vu pas mal de cadavres dans ma vie. Piet est mort, tout ce qu'il y a de plus mort. Je peux le sentir, lorsque le corps est mort, il n'émet plus de vibrations.

— Est-ce que vous l'avez touché ? »

Van Meteren haussa les épaules. « Je n'ai pas besoin de toucher un cadavre pour savoir qu'il est mort.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas coupé la corde ? répéta de Gier.

— Je n'aurais pas pu le faire tout seul, répliqua Van Meteren. Il aurait fallu que quelqu'un tienne le corps. Du reste, je tenais à ce que vous le trouviez tel qu'il était. Ça vous donnera peut-être un indice. »

De Gier contempla le corps à nouveau. Il lui semblait qu'il avait déjà vu l'homme, il fit un effort, cherchant à se souvenir. De Gier avait bien exercé sa mémoire, il y trouvait des renseignements comme autant de dossiers qu'il aurait classés.

— Après mûre réflexion, il fut convaincu que jamais auparavant il n'avait vu l'homme en question ; cependant, le menton volontaire, les cheveux longs et la grosse moustache lui rappelaient un portrait qu'il avait vu dans un musée de La Haye. Le portrait d'un homme d'État du XVI^e siècle, l'homme d'État était aussi un guerrier et il se rendait au champ d'honneur. Le guerrier chevauchait un fier destrier, l'épée à la main, c'était incontestablement un chef. De la même façon, l'homme qu'il avait devant les yeux avait dû être un chef, un patron. Un petit chef du moins, régnant sur une micro-société. « La discipline, pensa de Gier, voilà ce qui m'a frappé. Cette maison et cette chambre suintent la discipline. Tout y est propre, en ordre. Dans la cuisine, les filles sont propres, raisonnablement du moins. Van Meteren est soigné, lui aussi. Il devait y avoir un rapport entre le cadavre et Van Meteren. C'est sans doute un employé de la Fondation. Mais, quelque chose me choque dans cet endroit. » Brusquement de Gier comprit pourquoi il se posait tant de questions. En lisant l'inscription sur la porte, il ne s'était pas attendu à ce que l'endroit fût salubre. FONDATION HINDUE. Inconsciemment il avait immédiatement songé à la crasse. La sagesse venue d'Orient, très en vogue actuellement, s'accompagnait d'un épouvantable gâchis. Il se rappelait tous les zombies complètement envapés qu'il avait arrêtés et conduits au quartier général de la police pour les y interroger. C'était pratiquement toujours la même chose : vol à la tire, petits revendeurs de drogue, fugueurs et jeunes qui se prostituaient. Tous les suspects sentaient mauvais. Avant de les boucler il les faisait vider leurs poches et, chaque fois, il avait été horrifié de les voir retourner leurs haillons crasseux et déballer leurs minables babioles, bien entendu ils n'avaient jamais un sou. Il avait regardé les photos qu'ils trimbalaient avec eux. Elles représentaient toutes des « saints hommes », des « gurus » ou des « yogis ». Ils avaient davantage l'air de squelettes aux cheveux emmêlés et aux yeux hallucinés. Tels étaient les maîtres qui prêchaient la bonne parole et vous mettaient sur la voie.

Voilà pourquoi il avait associé le terme HINDUE avec hindouisme ou bouddhisme. Toute religion venue d'Orient. Avant qu'il n'eût commencé à appréhender les routards complètement désaxés, les termes n'avaient pas la même signification. Il s'agissait alors de quiétude et de paix, d'une certaine forme de détachement. Une sagesse tangible, qui avait sournoisement fait place à un « désordre » sans nom.

Mais voilà qu'il se voyait forcé d'admettre que l'endroit où il se trouvait, ce havre de tranquillité où l'on prêchait une absurde caricature de foi, était, somme toute, tout à fait convenable. Le cours de ses pensées fut interrompu par un soupir de Grijpstra. L'homme était mort, cela ne faisait aucun doute, il leur fallait désormais couper

la corde. Rien ne leur permettait de décréter que la vie avait quitté ce corps, seul un docteur y était habilité. Se tournant à demi, il fit un signe de la tête à de Gier.

« Tu peux téléphoner au quartier général si tu veux. »

C'était superflu, déjà de Gier composait le numéro. Il ne se noya pas dans une foule de détails, au quartier général la machine s'était mise en branle. Ils arriveraient d'ici peu, le docteur, l'ambulance et les spécialistes.

Tandis que de Gier téléphonait, Grijpstra avait redressé le tabouret et grimpé dessus. Il coupa la corde avec sa lame de rasoir, arme prohibée que son statut de policier ne l'autorisait pas à porter. La corde était fine et la lame bien acérée. De Gier voulut se saisir du cadavre mais Van Meteren fut plus rapide que lui ; soigneusement il étendit le corps sur le divan. Personne ne s'attendait à voir Piet se remettre à respirer.

Il était bel et bien mort.

Grijpstra se pencha pour mieux regarder le visage du mort. « Viens voir. » À son tour, de Gier examina le défunt. « Hum, hum », dit-il. Van Meteren regarda lui aussi. « Il a une ecchymose, déclara-t-il, près de la tempe. C'est légèrement gonflé. – Vous vous en êtes aperçu bien vite, remarqua de Gier. – On l'a frappé, poursuivit Van Meteren, avec une canne, ou peut-être lui a-t-on donné un coup de poing. Le médecin nous en apprendra davantage.

— Quelle fonction occupez-vous dans cette maison ? » demanda de Gier. Van Meteren s'étira et se gratta le dos. Il fronça les sourcils, ce qui eut pour effet d'imprimer quelques rides sur son front qu'il avait bas, et d'élargir encore plus son nez épaté. C'est alors seulement que de Gier identifia l'homme. Ce n'était pas un nègre, mais un Papou. Il se souvenait bien des photos qu'il avait regardées dans son livre de géographie, à l'école. L'une d'elles représentait un Papou accroupi sur la plage en train d'affûter un épieu. Celui-ci toutefois ne devait pas être un Papou de race complètement pure, le nez n'était pas suffisamment épaté et, dans son visage, certains traits le différenciaient légèrement de ceux que de Gier avait eu l'occasion d'étudier. Celui-ci n'avait que trois quarts de sang papou dans les veines, peut-être sept huitièmes. Voilà pourquoi il avait la nationalité hollandaise. L'homme parlait un hollandais très pur, trop correct même. De Gier avait entendu parler les Hollandais de race noire ainsi que les Indonésiens et la voix de Van Meteren était plus gutturale.

« C'est ici que je vis, répondit Van Meteren. Voilà tout. Je ne participe à aucune des activités. Piet dirigeait la Fondation. Il se peut que les filles lui succèdent, ou bien Eduard ou Johan, mais personne

n'est encore au courant de la tragédie, Johan est derrière le bar et Eduard a pris son jour de congé.

— C'est très bien, commenta de Gier, dans ce cas, je vais descendre. Pour le moment, tout le monde doit rester sur place, les gars du labo et du quartier général peuvent arriver d'une minute à l'autre. Après viendront d'autres détectives et probablement des agents en uniforme. Ça va être le cirque habituel. » De Gier descendit les escaliers. Il avait raison lorsqu'il parlait de cirque. Tous les jours ils effectuaient des patrouilles de routine et voilà que soudain ils avaient deux cadavres sur les bras et ce, dans la même soirée. Ils avaient trouvé le premier corps en fin d'après-midi, plus exactement, ils avaient assisté à l'agonie d'une personne. La femme était encore en vie quand ils l'avaient trouvée dans le minable bordel du canal, elle saignait abondamment, un coup de couteau dans le ventre. Elle était morte dans les bras du docteur ; ce dernier était arrivé immédiatement lorsque de Gier l'avait appelé en urgence. La femme avait pu donner la description de son meurtrier, halétante elle pressait les mains contre son ventre, comme si elle essayait désespérément de retenir ses tripes, d'arrêter à la fois l'hémorragie et la douleur. C'était une putain âgée, mais encore relativement agréable et vaguement désirable. De Gier avait débusqué le jeune homme sous un arbre, juste en face du bordel. Le garçon était appuyé contre un vieil orme, il regardait hébété l'eau saumâtre du canal. Il tenait toujours le couteau à la main, il avoua tout de suite. C'était un gentil garçon, il aurait simplement fallu qu'il n'eût jamais de couteau entre les mains lorsqu'il rencontrait des femmes entre deux âges qui lui rappelaient sa mère. Ils l'avaient embarqué en voiture avec eux et bouclé après avoir pris sa déposition. Il relevait désormais de la psychiatrie. Le garçon ne serait probablement pas jugé, on l'enfermerait dans un asile où il croupirait jusqu'à la fin de ses jours, confectionnant des poupées en feutrine et avalant tous les cachets qu'on lui donnerait. On pouvait tout aussi bien le libérer et lui accorder l'aide publique, il achèterait alors un nouveau couteau et une autre femme entre deux âges mourrait.

Grijpstra et de Gier n'avaient pas mis beaucoup de temps pour résoudre cette affaire, aussi étaient-ils remontés en voiture pour continuer à patrouiller, espérant toutefois que le reste de la nuit se passerait sans incident et qu'ils pourraient se relaxer dans quelque troquet en buvant une tasse de café. Et voilà que de nouveau, ils se retrouvaient avec un meurtre sur les bras.

De Gier pénétra dans le restaurant. Ayant repéré l'ampli il voulut baisser le son mais tourna le bouton dans le mauvais sens. Les baffles se mirent à cracher et une quarantaine de visages complètement sidérés se tournèrent vers lui. L'un d'entre eux, orné d'une barbe,

montrait les signes d'un vif mécontentement.

« Dites donc, déclara le barbu, ça vous dérangerait de ne pas toucher à cet ampli ? Nous, on écoute la musique ! »

De Gier se dirigea vers le barbu et posa la main sur son épaule. « Laissez tomber la musique, je suis officier de police et je suis obligé de demander aux personnes ici présentes de ne pas quitter la pièce. »

Il éleva la voix.

« Cette nuit, il s'est passé quelque chose de très désagréable dans cette maison. Restez assis, je vous prie, mes collègues ne vont pas tarder à arriver et nous aurons quelques questions à vous poser. Ne vous inquiétez pas, nous ne vous garderons pas longtemps. Toutefois, si quelqu'un est au courant de ce qui a pu se passer à l'étage supérieur en début de soirée ou dans l'après-midi, il peut venir m'en parler. »

Les personnes concernées se mirent à marmonner entre elles. Les deux filles sortirent de la cuisine et s'approchèrent de De Gier.

« Que s'est-il passé ? » demanda la plus âgée. Elle était ravissante, elle avait des nattes et les yeux bleus et ne devait guère avoir plus de vingt ans.

« Vous le saurez en temps utile, répliqua de Gier.

— C'est au sujet de l'argent ?

— Est-ce qu'on a volé de l'argent ? interrogea de Gier.

— Je ne pense pas, répondit la fille, mais cet après-midi, Piet nous a demandé si nous étions allées dans sa chambre. À quatre heures, Johan a apporté la recette de la boutique à Piet et l'a déposée sur sa table, Piet l'a comptée et s'est plaint qu'il manquait de l'argent. Il s'est probablement trompé dans ses calculs. C'est pour ça que vous êtes venu ?

— Non, répliqua gentiment de Gier, on ne ferait pas appel à nous pour quelques florins. Piet est mort, il était pendu à une des poutres de sa chambre.

— Oh », dit la fille, et elle porta une main tremblante à sa bouche. L'autre fille, un gros petit tas à lunettes, se mit à pleurer.

« Ça va, ça va. » De Gier avait adopté un ton plus ferme :

« On n'y peut plus rien. L'une de vous deux s'est-elle rendue dans sa chambre ? »

Les deux filles secouèrent la tête.

« Non, dit la grosse fille.

— Non, dit à son tour la ravissante fille, la dernière fois c'était à cinq heures, quand je suis montée avec Piet et que j'ai vu l'argent sur

la table. Je n'y suis restée que dix minutes environ et ensuite, je suis redescendue à la cuisine pour préparer le dîner. En fait, il m'a dit de sortir, il voulait écrire quelques lettres.

— C'est lui le patron ici, hein ? interrogea de Gier.

— Oui, répondit la grosse fille, c'est l'administrateur de la Fondation. La Fondation est censée nous appartenir à tous, du moins à nous les membres, mais c'est lui qui possède tout. Et maintenant il est mort ? »

De Gier lui tendit son mouchoir et elle s'essuya les yeux.

Il s'aperçut que la blanche étoffe était couverte de traînées noirâtres et estima, quelque peu dégoûté, qu'il ne pourrait jamais les faire partir quand il utiliserait la petite machine à laver de son appartement.

« Vous pouvez garder le mouchoir, dit-il à la fille, c'est un cadeau de la police. »

Ses larmes ne l'affectaient pas. Il avait vu l'éclat de ses yeux. La mort est source d'émotion et, apparemment, elle aimait les émotions.

Il entendit sonner à la porte d'entrée et alla ouvrir. Il y avait foule sur le trottoir et il y avait maintenant quatre voitures de plus en stationnement. Ses collègues avaient fait diligence et ce, sans allumer leurs feux de priorité, sans faire hurler leurs sirènes. Les professionnels ne voyaient pas la nécessité de piloter leur voiture comme dans un film.

Il serra la main de quelques personnes et s'entretint brièvement avec l'homme chargé de relever les empreintes, c'était un ami intime. Il conduisit le médecin légiste et les spécialistes à la chambre du mort et les détectives au restaurant afin qu'ils puissent immédiatement commencer leur enquête. Il leur suffisait pour le moment de relever le nom et l'adresse de chacun des membres de la Fondation. De Gier leur conseilla de cuisiner un peu les deux filles et le barman Johan ; il se réservait, quant à lui, le droit d'interroger Van Meteren.

« À propos, continua-t-il à l'adresse du détective principal, si vous voyez également une vieille dame, laissez-la tranquille. C'est la mère du mort et nous la verrons plus tard.

— Qui ça “nous” ? questionna le détective principal.

— Grijpstra et moi », répondit de Gier.

Le détective principal eut l'air impressionné et de Gier lui dit en souriant : « Quel comédien vous faites. »

De nouveau, on sonna à la porte d'entrée.

« Monsieur, prononça respectueusement de Gier quand il reconnut

le commissaire.

— C'est un suicide ? demanda ce dernier.

— Ça se pourrait, rétorqua de Gier, mais il a une ecchymose à la tempe.

— Hum », fit le commissaire et il monta à l'étage. Il n'y resta que quelques minutes et redescendit avec Grijpstra qui le reconduisit à la porte.

De Gier regarda Grijpstra.

« Comme d'habitude, lui confirma ce dernier. Il a vaguement regardé en grommelant. C'est à nous de jouer. »

Deux heures plus tard, la maison à l'étroit fronton retrouvait son calme habituel.

Grijpstra et de Gier étaient assis à l'une des tables du restaurant, en face l'un de l'autre, ils fumaient.

« Deux dans la même journée, dit Grijpstra au bout d'un moment.

— C'est trop, remarqua de Gier, c'est même deux fois trop. Et que décide-t-on ? continua-t-il, suicide ou meurtre ? »

Grijpstra réfléchissait en fumant.

« Ce pourrait être l'un ou l'autre, finit-il par dire, mais il est probable que ce soit un meurtre. Quelqu'un l'a frappé, un coup de poing ; la blessure est trop légère pour avoir été causée par un instrument contondant, d'ailleurs je n'ai rien trouvé dans la pièce, aucune arme qu'on aurait pu utiliser pour le frapper. Voilà ce qui a dû se passer : paf, Piet tombe par terre, on met facilement K.O. un petit homme. Il est donc inanimé, ou simplement étourdi. La corde a été préparée, on la lui passe autour du cou, puis, à l'aide d'un seul bras, on le met sur le tabouret tandis que de l'autre on attache la corde au crochet fixé dans la poutre. On renverse le tabouret et le tour est joué. On quitte ensuite tranquillement la chambre. Ça prend une minute pour faire tout ça, peut-être moins.

— Qui ça "on", intervint de Gier, un ou deux meurtriers ? »

Grijpstra lui lança un regard furieux et secoua la tête.

« Pourquoi deux meurtriers ? Deux hommes ? Deux femmes ? Un homme et une femme ? C'était même pas la peine de poser la question, il n'y a qu'un meurtrier, pas deux, ni même trois. Les tueurs se font rares à Amsterdam, pourquoi aurions-nous brusquement besoin de toute une équipe ?

— Mais ce n'est pas très facile à faire. » De Gier se montra plus prudent cette fois. « Il a bien fallu le porter pour le mettre sur le

tabouret. Ça peut poser quelque problème si “on” est tout seul. »

Grijpstra se leva. « Viens voir, je voudrais te montrer quelque chose. »

Ils s'activèrent durant plusieurs minutes. De Gier était allongé sur le sol, se laissant aller pour que son corps fût un poids mort. Grijpstra le redressa, le mit sur le tabouret et glissa le nœud coulant autour de son cou. Plusieurs fois ils répétèrent l'opération.

« Tu vois bien, déclara finalement Grijpstra, c'est tout à fait possible. Et encore, tu es plus lourd que Piet, tu dois peser dans les soixante-dix kilos, environ dix à douze kilos de plus que lui. C'était un petit bonhomme pas bien gros. N'importe qui, à condition que ce ne fût pas un nain affamé, aurait pu faire le coup.

— Évidemment », concéda de Gier.

Plus tard cependant, de Gier ne put s'empêcher d'objecter.

« Non, ça s'est pas passé comme ça. Écoute-moi bien.

— Je t'écoute », lui répondit Grijpstra ouvrant grands les yeux pour bien lui montrer qu'il lui accordait toute son attention.

« Bien, fit de Gier, alors voilà. Le Piet en question est un gars dépressif. Il a envie de mourir. La vie ne correspond pas à l'idée qu'il s'en faisait. D'ailleurs, il n'a jamais demandé à venir au monde. Le voilà seul, dans la chambre d'une vieille maison délabrée à Haarlemmer Houttuinen, administrateur d'une fondation bidon qui ne marche même pas bien et qui lui procure tout un tas de soucis, sans compter les dettes. Il fait le bilan. Il a désormais plus de quarante ans et ne dispose pas suffisamment de ressources pour avoir une vieillesse convenable. De plus, il est “petit” et ça l'ennuie de toujours avoir à lever la tête pour regarder les gens en face. Il est donc assis, seul dans sa chambre vide. Tout est fichu, il n'a plus d'illusions, ses idées n'étaient que chimères. Tout ce qui lui reste, c'est sa propre solitude, ça le panique. Il abdique, il veut fuir. Mais il veut sortir par la grande porte, la porte étincelante que l'on ouvre avec la clef d'argent. Il se trouve qu'il possède la clef d'argent.

— Je te demande pardon ? (Grijpstra ne suivait pas.)

— C'est une image, expliqua de Gier ; j'ai lu qu'en Orient, la mort c'est la porte étincelante, et tout le monde possède la clef d'argent. Ça conviendrait parfaitement en l'occurrence, n'oublie pas qu'il s'agit d'une Fondation hindue.

— Excuse-moi, lui répondit Grijpstra, je n'étais pas un très bon élève et je n'ai jamais rien lu. Mais maintenant, je comprends. La clef d'argent, c'est la corde.

— T'as pas besoin de t'excuser, objecta de Gier. Tu es très intelligent et on n'apprend pas grand-chose dans les livres. Des mots, rien que des mots et vides de sens par-dessus le marché. Ça aussi je l'ai lu. La corde c'est la clef d'argent, d'accord, mais si tu as assez de volonté pour cesser de respirer plus de deux minutes, tu possèdes également la clef d'argent.

— Bien, dit Grijpstra. Piet veut partir par la porte. Ou plutôt, s'enfoncer dans le tunnel, c'est encore une meilleure image. La mort doit ressembler à un tunnel, c'est du moins ce que je pense, un tunnel débouchant sur l'indicible. Et maintenant, qu'est-ce qui se passe ? Dans ta version, il est toujours en train de peser le pour et le contre. »

De Gier se leva et se mit à marcher de long en large dans le restaurant. « Bon. Il prend une décision, mais le passage à l'acte est difficile. On ne choisit jamais réellement, c'est la vie qui décide pour nous. Nous sommes victimes de circonstances, de certaines forces qui nous contrôlent. Se suicider, c'est vraiment faire un choix. Il décide de se tuer et pour se donner du courage, il boit un verre. Il en boit même plusieurs et il se saoule complètement. Ensuite, il faut qu'il fixe le nœud coulant à la poutre, il monte sur le tabouret et il se casse la figure. Il se cogne la tête mais il ne se décourage pas et finalement, il arrive quand même à se pendre. »

Grijpstra se gratta le menton. Il avait une barbe de plusieurs jours.

« Je n'ai pas senti la moindre odeur d'alcool, dit-il, admettons qu'il en ait pris un soupçon, un petit verre de cherry par exemple. De toute façon, je ne crois pas qu'il était saoul ; d'ailleurs je n'ai pas trouvé de verre dans sa chambre. J'ai regardé par la fenêtre et je n'ai vu aucun éclat de verre dans la rue. Je vérifierai en sortant. Il aurait pu balancer la bouteille par la fenêtre, c'est ce que font souvent les alcooliques, mais je ne pense pas que c'était le genre de Piet. Comme moi, tu as remarqué son élégance et, je ne sais pas exactement pourquoi, mais j'ai du mal à concevoir qu'un homme soigné qui vit dans une chambre bien rangée et dans une maison décente, qu'un tel homme, élégant et impeccablement coiffé, veuille se suicider. »

De Gier contempla la statue de la divinité indienne accomplissant quelque danse rituelle.

« Effectivement, admit-il. Les gens suicidaires ne font plus aucun effort d'autodiscipline. Ils ne se rasent plus et ne mangent plus à heures régulières. Ils font tomber les objets et eux-mêmes se cognent. Ils ne refont pas leur lit. C'est ce que nous enseignait le psychologue à l'école de police. Ça se peut. Cependant, j' imagine très bien qu'un homme soigné se pend. Il choisirait une corde de bonne qualité, confectionnerait un nœud coulant parfait et pendrait le tout à un

solide crochet fermement vissé dans une poutre maîtresse. Pourquoi pas ? Il se peut qu'il y ait des suicides propres ; il faudra qu'on se documente à la librairie, on peut aussi demander au commissaire. Il paraît que la psychologie c'est son dada. »

Grijpstra se grattait toujours.

« Oui. Tu as peut-être raison malgré tout. Il se peut qu'il n'ait rien bu mais qu'il ait pris de la drogue. Quand quelqu'un se drogue, ça lui arrive aussi de se casser la figure. Il n'y avait pas de marques sur ses bras ni sur ses jambes, mais il a pu sniffer de la cocaïne ou prendre une pilule. Il n'avait pas fumé en tout cas, il n'y avait pas de cendrier ni de cendres dans la corbeille à papier. J'ai demandé aux filles ; elles m'ont dit qu'il ne fumait pas du tout. C'est bizarre, j'avais l'impression qu'elles me racontaient des histoires. Pourquoi cacher que l'on fume ?

— Le hasch, répondit de Gier. Il fumait probablement du hasch et elles aussi, voilà pourquoi elles ne voulaient pas qu'on le sache.

— C'est pas en fumant du hasch qu'on se casse la figure et qu'on se cogne la tête », objecta Grijpstra.

De Gier haussa les épaules. « Je suis crevé. On verra ça demain. J'aimerais bien rentrer chez moi mais il faut encore qu'on interroge Van Meteren, il nous attend en haut, dans sa chambre. J'ai dit aux filles d'aller se coucher ; si elles nous ont menti, on pourra toujours les cuisiner demain. De toute façon, il y a cette histoire d'argent, c'est peut-être en rapport avec ce qui nous intéresse. »

« Voulez-vous un peu de thé ? proposa Van Meteren.

— Du café », répondirent ensemble de Gier et Grijpstra. Ils étaient assis sur un divan en face de lui, la tête appuyée contre le mur. Il était près de minuit et de Gier était épuisé ; il songeait à sa confortable garçonnière située au sud de la ville. Il se voyait déjà sous la douche, il pouvait presque sentir l'eau chaude lui couler dans le dos et le savon mousser sur ses épaules. Avec son fronton, ses couloirs interminables, ses recoins et ses lézardes, cette vieille baraque commençait sérieusement à lui taper sur les nerfs, l'atmosphère pseudo-orientale qu'on avait tenté de recréer l'oppressait complètement. Pourtant, il devait admettre que la chambre de Van Meteren était attrayante. La pièce était relativement grande, les murs avaient été blanchis à la chaux et le sol était recouvert d'un tapis persan qui, bien qu'usé, n'en était pas moins charmant. Sur une étagère qui occupait toute la largeur d'un mur, Van Meteren avait disposé quantité d'objets que de Gier apprécia. Tour à tour il examina les pierres aux formes étranges, les coquillages, les fleurs séchées et le crâne d'un puissant animal, peut-être un cochon sauvage. Van Meteren était assis par terre sur un épais coussin, en tailleur, calme et détendu.

Il pinça les lèvres.

« Je n'ai pas de café ici. Il n'y a qu'au bar où vous pourriez en trouver, mais à cette heure-ci, il est fermé. Boire du café, c'est vraiment aller à l'encontre des règles de la Fondation. Piet disait toujours que le café est un redoutable excitant. »

Il prit une bouteille thermos ornée de motifs chinois et versa le thé. Grijpstra et de Gier eurent chacun droit à une petite tasse. Ils burent une gorgée et firent la grimace. Van Meteren éclata de rire. « Il faut savoir le savourer. Ce thé est excellent, c'est même probablement le meilleur que vous puissiez trouver à Amsterdam. C'est du thé vert de première qualité, le plus raffiné. Le thé permet à l'activité mentale de mieux s'exercer, et en même temps, il délasse. Boire du thé, c'est vraiment un art qui n'est pas donné à tout le monde.

— Un art ? s'exclama Grijpstra.

— Oui, un art. L'homme qui sait boire du thé est un homme détaché, libéré si vous préférez.

— Détaché de quoi ? interrogea de Gier.

— Détaché de lui-même, de sa convoitise, de sa hâte, de sa suffisance. De ses propres souffrances si vous préférez.

— C'est rudement bien, dit Grijpstra. Est-ce que t'as entendu ça, de Gier ? »

Van Meteren fit un signe de la main. « Votre collègue a très bien entendu. C'est un homme avisé.

— Merci, répliqua de Gier. Pourrais-je avoir une autre tasse de votre délicieux breuvage ? »

Van Meteren eut un large sourire et lui servit une autre tasse de thé.

« Maintenant mettez-vous donc un peu au parfum, lui demanda Grijpstra. Quel est exactement votre rôle dans cette maison ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est que cette Fondation à la noix ? Qui était Piet ?

— Exactement, renchérit de Gier ; au fait, est-ce que vous aimez le café ? Ou bien refusez-vous d'en boire uniquement parce que Piet l'interdisait ? »

Van Meteren les regarda fixement. « Vous posez beaucoup de questions à la fois. À laquelle dois-je répondre en premier ?

— À celle que vous préférez », rétorqua Grijpstra. De Gier hocha la tête pour bien montrer son assentiment. Grijpstra utilisait la tactique habituelle, celle de la douche écossaise. De Gier posait les questions désagréables tandis que Grijpstra se montrait « paternel » et compréhensif. Il leur arrivait d'échanger les rôles. D'autres fois encore, ils quittaient la pièce, un seul d'entre eux revenait pour procéder à l'interrogatoire, il était bientôt remplacé par l'autre. Ils auraient fait n'importe quoi pour faire parler un suspect. Ils devaient obtenir des aveux, c'était ça l'essentiel, ils pouvaient alors sérier les différentes informations. Habituellement, ça marchait. Les suspects se débattaient complètement, au-delà de leurs espérances. La plupart du temps ils passaient aux aveux ou venaient témoigner. Il n'y avait plus alors qu'à leur faire signer leur déposition et les officiers de police pouvaient rentrer chez eux, fatigués mais heureux d'avoir accompli leur devoir.

La satisfaction de De Gier fut de courte durée. Van Meteren n'était pas un suspect habituel, d'autant plus qu'il ne disait rien. De Gier l'observa attentivement. Il avait une personnalité très étrange, même en plein Amsterdam où pourtant l'on ne s'étonnait guère. Il était petit, basané et somme toute sympathique. Vêtu d'un pantalon bleu foncé, il portait une chemise à raies qui lui allait bien et le faisait paraître plus grand qu'il n'était en réalité. Il semblait avoir un parfait contrôle de lui-même, davantage même. De Gier se demanda s'il se pouvait que

des gens conscients d'eux-mêmes pussent exister. Des gens qui savaient exactement ce qu'ils faisaient et qui avaient pleinement conscience de la situation dans laquelle ils se trouvaient.

De son côté, Grijpstra regardait attentivement l'homme en face de lui. Il devait avoir dans les quarante ans, il était petit et racé. Il l'avait rapidement identifié, c'était un Papou. Lorsqu'il avait combattu dans l'armée des Indes hollandaises, Grijpstra avait eu dans son unité un certain nombre de professionnels qui lui avaient permis de mener à bien des opérations en terrains montagneux particulièrement difficiles d'accès. Ces derniers, des Papous, ne ressemblaient en rien aux autres soldats, à la peau beaucoup plus claire, qui formaient le gros des troupes de Grijpstra. Les Papous vénéraient la reine, ils en avaient même accroché la photo dans leur tente. Ils étaient très braves, mais il n'avait jamais eu le temps de bien les connaître. En l'espace de quelques jours, ils s'étaient portés volontaires pour s'embusquer comme tireurs d'élite. Les Javanais en étaient venus à bout après un combat meurtrier qui avait duré plusieurs heures. Deux Papous avaient descendu près de cinquante ennemis à la mitrailleuse. Les Javanais avaient fait prisonnier l'un d'entre eux. Ils l'avaient écorché vif de la tête aux pieds à l'aide de criss(2) acérés comme des lames de rasoir.

« Votre père était-il hollandais ? lui demanda Grijpstra.

— Mon grand-père ; ma grand-mère était papou, c'était la fille d'un chef. Mon grand-père travaillait pour le gouvernement ; ce n'était qu'un petit fonctionnaire, mais en Nouvelle-Guinée, un petit fonctionnaire a beaucoup de pouvoirs. Ma mère est également papou, de race pure, elle vit en Hollande. Moi, je suis arrivé ici il y a huit ans. En 1965 j'ai dû choisir ma nationalité : indonésienne ou hollandaise. J'ai préféré être hollandais et il a bien fallu que je me débrouille.

— Et comment vous débrouillez-vous ?

— Je suis dans la police. » Van Meteren éclata de rire lorsqu'il vit la stupéfaction des deux enquêteurs. Son rire n'avait rien d'amer ; sous le nez légèrement épaté, la blancheur de ses dents bien plantées contrastait avec sa petite moustache effilée.

« Ne vous en faites pas, continua-t-il, je ne vous arrêterai pas. Je suis affecté à la circulation. Tout ce que je peux faire, c'est vous mettre une contravention parce que vous êtes mal garés et de toute façon vous la feriez sauter.

— Vous réglez la circulation ? » Grijpstra était sidéré.

Van Meteren hocha la tête. « Depuis cinq ans. En Nouvelle-Guinée, j'étais un vrai policier, un agent de première classe, je savais lire et écrire, en outre je portais un nom qui était hollandais. J'avais trente

hommes sous mes ordres. Un agent de première classe, c'est un grade très élevé là-bas. Malgré tout, quand j'ai débarqué ici, on m'a laissé entendre que j'étais trop vieux pour une activité de service. Je n'avais que trente ans. On m'a donné un boulot de gratte-papier dans un des bureaux de La Haye. Je n'ai pas cessé de faire des demandes pour être muté dans le service actif et finalement on m'a promu agent de la circulation, dans la rue. J'ai même droit à deux galons et je porte une matraque en caoutchouc. Tous les deux mois je fais une demande pour être transféré dans la véritable police, mais ils trouvent toujours un bon prétexte pour refuser.

— Régler la circulation, ça veut dire qu'on est un véritable policier », objecta Grijpstra.

Van Meteren haussa les épaules et contempla le mur.

« Quel était exactement votre rôle dans la police de Nouvelle-Guinée ? lui demanda de Gier.

— Je travaillais sur le terrain. Les dernières années, j'avais été affecté au corps de Birdhead, dans le Sud-Ouest. Notre travail consistait à surveiller la côte et à débusquer les éventuels commandos indonésiens qui auraient pu s'infiltrer, qu'on les ait parachutés ou qu'ils soient venus par mer. On en a capturé des centaines. »

De Gier regarda la carte de Nouvelle-Guinée qui était épinglée sur le mur, elle devait avoir beaucoup servi car les coins en étaient pratiquement inexistants. Sur le mur, il y avait deux autres cartes ; la première était une carte de la Hollande et l'autre de la mer D'Yssel, un bras de mer qui avait pénétré en territoire hollandais et qu'au moyen d'une digue de trente-cinq kilomètres de long on avait transformé en un vaste lac, désormais séparé de la mer du Nord.

« Est-ce que je peux jeter un coup d'œil sur ce qui vous identifie en tant que policier ? »

La petite carte que lui présenta Van Meteren était neuve, bien propre ; il en profita pour montrer également sa carte établie en Nouvelle-Guinée, cette dernière était jaunie, écornée, le plastique qui la protégeait partait en lambeaux.

Grijpstra et de Gier examinèrent attentivement les deux documents. C'était la première fois qu'ils voyaient la carte d'un agent de première classe venu de l'autre bout du monde. Ça ressemblait un peu à une vieille carte postale. Presque attendris ils regardèrent la photo estampillée par un tampon qui, visiblement, n'était pas neuf. Sur la photo, Van Meteren avait adopté une pose qui mettait en valeur ses décorations. Il était jeune et la façon qu'il avait de se tenir attestait la fierté qu'il avait d'appartenir aux forces de police de la Nouvelle-Guinée, un morceau de l'Empire hollandais.

« Alors, collègue ? lui demanda Grijpstra. Qu'est-ce que vous en pensez ? D'après vous, a-t-on aidé Piet à se pendre ?

Les yeux de Van Meteren exprimaient une profonde tristesse lorsqu'il répondit.

« Ce n'est pas impossible. Il se peut qu'il soit tombé. J'ai bien regardé la chambre et je me suis dit qu'il était dangereux de tirer des conclusions un peu trop hâtives. Quoi qu'il en soit, Piet n'était pas très en forme ces derniers temps. Sa femme l'avait quitté emmenant avec elle son enfant. Il était déprimé, il avait même évoqué la possibilité du suicide. L'homme est libre, il a le droit de disposer de sa vie, c'est ce que je l'ai entendu dire au moins trois fois. Il savait qu'on ne l'aimait guère, mais il ne faisait rien pour que cela changeât. Quelqu'un est peut-être venu le voir, cette même personne s'est peut-être disputée avec lui, il en est résulté une bagarre et après que la personne l'eût corrigé, Piet s'est pendu et ce, quelle que soit la personne venue lui rendre visite.

— Vous aimiez bien Piet ?

— Oui, mais je n'étais pas un de ses amis. Je ne crois pas trop à l'amitié. L'amitié, c'est ce qu'on éprouve dans l'instant et l'instant est tellement fugitif. Je n'ai pas d'amis et je n'ai pas d'ennemis. Les gens qui m'entourent me sont étrangers, je n'en ai cure.

— Mais alors, qu'est-ce que vous faites dans cette maison ? s'étonna de Gier.

En riant, Van Meteren expliqua : « Je n'y fais rien, j'y vis tout simplement. C'est Piet qui me l'a proposé. J'avais à l'époque une petite chambre dans une pension. Le loyer était élevé et l'endroit insalubre. Chaque fois que je pouvais, j'allais prendre mes repas au restaurant chinois du coin. Sinon, je me contentais d'un sandwich sur un banc, dans le parc. Il y a un restaurant ici, alors j'ai essayé d'y prendre mes repas mais ils ont voulu que je m'affilie à la Fondation, ils m'ont envoyé voir Piet pour remplir un formulaire et lui donner 25 florins. C'était la première fois que je le voyais. On a eu un bon contact et pour cent florins par mois, il m'a proposé une chambre et autant de repas que je le désirais.

— C'est très bon marché, remarqua de Gier.

— Effectivement, reconnut Van Meteren. Mais il avait peut-être une bonne raison pour faire ça. Il désirait peut-être la présence d'un policier dans la maison. Je ne fais pas partie des forces officielles de police mais j'ai quand même un uniforme, de plus j'ai suivi un entraînement très poussé. Comme il y a un bar ici, les clients sont parfois violents.

— Lui est-il arrivé de faire appel à vos services ?

— Une ou deux fois j'ai sorti des clients, mais je ne les ai jamais frappés. On nous a appris certaines prises. On peut avoir à se défendre, mais on peut aussi immobiliser un suspect sans lui faire le moindre mal. »

Grijpstra sourit, c'était presque textuellement les phrases de leur manuel.

« Piet était-il homosexuel ? » s'enquit de Gier.

À son tour Van Meteren se mit à sourire.

« Vous êtes un bon policier, dites donc, vous suspectez la raison la plus insignifiante et vous tapez dans le mille, comme par hasard. Cette fois-ci toutefois vous vous trompez. Piet n'était pas un pédé. Je l'ai longtemps soupçonné d'en être un quand il venait me voir dans ma chambre sous prétexte de regarder les pierres et les coquillages et de m'écouter raconter mes souvenirs de Nouvelle-Guinée. Il était désireux de savoir ce que mangeaient les Papous, quelle était notre religion, si nous utilisions certaines herbes et certaines drogues pour nous mettre en transe. Ceci dit, il ne m'a jamais fait de propositions, je n'avais pas besoin de lui dire de partir quand je voulais rester seul, il le sentait. Non, Piet aimait les femmes, même si elles lui posaient des problèmes.

— Ah bon ? s'étonna de Gier.

— Chaque fois. Il voulait les posséder, les dominer.

— Je pensais que les femmes aimaient bien être possédées.

— Sans doute, mais pas par Piet. Il n'avait pas suffisamment de charme et il essayait de les ridiculiser, surtout en public. Voilà pourquoi les femmes se rebellaient et l'humiliaient et, en fin de compte, elles le quittaient.

— Vous n'en faites pas un portrait très joli-joli », remarqua de Gier.

Van Meteren secoua la tête. « Ce n'est pas ça. Il n'était pas foncièrement mauvais, il avait de bonnes intentions.

— Pas d'amis, pas d'ennemis, fit remarquer de Gier.

— Exact, moi je n'étais pas concerné. Les gens sont ce qu'ils sont ; on ne peut pas les changer.

— C'est pour ça que vous buvez du thé », intervint Grijpstra.

Van Meteren réfléchit. « Il m'arrive de faire autre chose », laissa-t-il finalement tomber.

« Tout ça ne mène à rien », pensa Grijpstra. Il demanda une autre tasse de thé qu'il sirota avec force soupirs, il revint ensuite au grave problème que posait la mort d'un obscur citoyen d'Amsterdam.

« Et cette histoire hindoue, qu'est-ce que ça signifie ? »

Van Meteren fouilla dans ses poches et sortit un paquet de cigarettes, il n'en restait qu'une qu'il offrit à Grijpstra. Grijpstra secoua la tête : « C'est la dernière.

— Ne vous en faites pas, lui dit Van Meteren. J'en ai d'autres quelque part et, de toute façon, je peux toujours descendre au magasin, j'ai la clef.

— Hindoue, souligna de Gier.

— Oui, répondit Van Meteren. Hindoue. Moi aussi ça m'a toujours étonné et je n'ai jamais compris ce que Piet entendait par là. Probablement un compromis entre l'hindouisme et le bouddhisme. Une sorte de religion bateau qu'avait inventée Piet. Un mélange assez compliqué d'alimentation convenable, de thé et de méditation. La chambre à côté, c'était le temple. Par terre il y a des coussins et, deux fois par semaine, les gens s'y rassemblaient pour méditer environ une heure. C'est Piet, ou plutôt, c'était Piet le grand prêtre, il avait son coussin à lui, somptueusement brodé. Il trônait, près de l'autel. Il pensait peut-être qu'il avait quelque chose à dire aux jeunes à la dérive. Cela dit, il n'y croyait plus trop, il avait de moins en moins de disciples. Il n'y avait presque plus personne aux séances de méditation. En outre, les gens qui travaillaient ici n'arrêtaient pas de le critiquer. Très rapidement les gens partaient après s'être engueulés avec lui. Ceux que vous avez rencontrés, les filles, Johan et Eduard, vous serez sûrement amenés à les revoir, ces gens ne sont pas là depuis très longtemps, six mois au maximum et s'ils sont ici, c'est uniquement parce qu'ils ne savent pas où aller. Dès qu'ils le pourront, ils partiront. Piet avait dans l'idée de créer une oasis de paix, un lieu privilégié où l'on aurait tout oublié, la politique et l'argent. Un endroit où l'on aurait pu se révéler à soi-même, découvrir son âme. Pour ce faire, il avait modifié toute la maison. Le bar c'est l'accueil, les gens vont facilement dans un bar. Après quoi, ils devaient se retrouver dans le temple, pour méditer, c'était du moins l'idée générale. Le barman aurait servi de confident aux invités, ensuite il les aurait orientés avec beaucoup de doigté vers les régions supérieures, et ce progressivement. La première étape c'était le restaurant, la nourriture y étant pure, ensuite venait le temple dont l'atmosphère était sanctifiée. Piet en était la divinité occulte, guidant les adeptes d'une façon tout à fait désintéressée. C'est probablement ce qu'il pensait, au début du moins mais au fur et à mesure il a dû perdre la foi, s'apercevoir de la faiblesse de ses théories. C'était un lâche et les éternelles discussions l'ont fortement ébranlé. Un jour j'ai assisté à l'une de ses conférences, le sujet portait sur le fait que personne ne devait jamais manger de viande. Après la conférence, il est sorti

subrepticement pour aller s'acheter un hot-dog au coin de la rue. »

De Gier l'interrompit : « Ça ne devait pas être aussi désastreux. C'est plutôt propre ici et le restaurant était bondé, ça prouve qu'il devait rentrer dans ses fonds et que, d'une façon ou d'une autre, il avait de fervents adeptes.

— Évidemment, reprit Van Meteren, l'ambiance est relativement sympa ici. De mon côté je suis assez heureux et ce serait bien dommage que tout soit désormais fini. Les idées de Piet n'étaient pas mauvaises, mais ce n'était pas du tout l'homme qu'il fallait pour les appliquer. Il aurait fallu qu'il admît qu'il tentait une expérience, qu'il fît abstraction de son ego. Il voulait avoir le pouvoir, la parole du maître ; ça a dû le déprimer profondément quand il a vu que les gens n'y croyaient pas trop. En le quittant sa femme l'a traité de crétin. Et si vous saviez ce qu'on disait de lui... Récemment on l'a vraiment traîné dans la boue... »

Avant qu'il n'eût le temps de finir sa phrase, Grijpstra l'interrompit.

« Est-ce qu'il y a d'autres gens qui vivent ici ? » lui demanda-t-il.

Van Meteren se mit à les compter sur les doigts de la main. « Il y a sa mère, elle a quatre-vingt-trois ans, elle habite à l'étage, la deuxième porte à droite, elle n'a plus toute sa tête.

— Démence sénile ? demanda Grijpstra.

— Non, non, juste la vieillesse. Elle est simplement un peu troquée, je voulais dire. À l'autre étage il y a Thérèse, la fille qui porte des nattes. L'autre fille, Annetje, possède une chambre dans l'endroit réservé aux domestiques, de l'autre côté de la cour. Elle la partage du reste avec Johan. Eduard vit dans un cabanon au fond du jardin. Aujourd'hui c'était son jour de congé, mais cet après-midi il pouvait très bien être ici, faudra que vous le lui demandiez. Johan, quant à lui, travaille au magasin dans la journée et au bar dans la soirée. »

On frappa à la porte. « Entrez », répondit Van Meteren mais personne n'entra. Il se leva et ouvrit la porte. Les deux détectives virent une vieille dame, grande et squelettique ; sa robe de chambre n'était pas boutonnée et elle portait un châle sur les épaules. Elle les regarda les yeux quelque peu hallucinés. De Gier fut frappé par son nez, on aurait dit un bec d'aigle.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda la vieille dame. De quoi êtes-vous en train de parler ? Ça fait des heures que je vous entends chuchoter. Il est une heure et demie du matin et j'aimerais bien dormir. »

Van Meteren la prit par le bras. « Entrez donc, Miesje. Ces messieurs sont des officiers de police. Je vous présente M. Grijpstra et

M. de Gier. »

Les détectives lui serrèrent la main, précautionneusement.

Elle s'assit, bien droite sur le bord du canapé.

« Mais qu'est-ce qui se passe ? » Sa voix était éraillée. « Ce sont vos amis, Jan, des agents de la circulation ?

— Pas du tout, Miesje. Ces messieurs appartiennent à la véritable police. Il y a eu un accident, Piet a fait une mauvaise chute. »

La vieille dame somnolait, elle ouvrit brusquement les yeux.

« Il est mort, c'est ça. » Elle se mit à pleurer.

Ses sanglots étaient comme un supplice pour les deux détectives et Grijpstra eut un haut-le-cœur lorsqu'il vit la langue et la bave.

Van Meteren s'était précipité hors de la chambre pour revenir avec un verre d'eau et une petite pilule blanche.

« Prenez ça, Miesje. » Sans mot dire, la vieille dame avala ce qu'on lui proposait. Presque immédiatement elle cessa de sangloter.

De Gier en fut soulagé ; la soudaine accalmie le rassurait. C'est à ce moment-là que la vieille dame se mit à parler, doucement, comme si la pilule l'avait complètement déshydratée.

« Cet après-midi, Piet m'a reproché de ne jamais être contente, il m'a dit que les rhododendrons étaient en fleur. De toute façon, je n'y vois plus bien clair, je ne sais même pas ce que sont des rhododendrons. »

En proférant ces derniers mots, elle avait changé de registre. D'un ton ferme et sans réplique, Van Meteren lui répondit :

« Les rhododendrons ce sont des fleurs, Miesje, comme les tulipes. Maintenant vous allez aller vous coucher bien gentiment. Je viendrai vous voir demain matin avant d'aller travailler. »

Il la fit sortir de la chambre.

« Je ne peux pas supporter les vieilles dames, déclara de Gier, encore moins quand elles sont folles.

— Faudra que tu t'y fasses, répliqua Grijpstra. T'en verras de plus en plus. De nos jours on trouve de moins en moins de docteurs qui les laissent mourir. T'as donc pas lu les journaux ? Ceci dit, je me demande ce que c'était que cette pilule.

— Un opiacé, expliqua Van Meteren lorsqu'il fut de retour. Du palfium pour être exact. C'est le docteur qui le lui a prescrit, elle peut en avoir autant qu'elle veut. Ça fait des années qu'elle en prend et elle est complètement accrochée. Piet le savait mais il n'en avait pas grand-chose à faire. Ça la calmait. Si on l'en avait privée, on aurait dû

la mettre dans un asile et il préférerait qu'elle reste ici. Faudra que je téléphone au médecin demain ; il enverra sûrement quelqu'un pour l'emmener.

— Arrivait-il à Piet d'en prendre, de ces pilules ? demanda Grijpstra.

— Non, pas que je sache.

— Mais il aurait quand même pu en prendre, je suppose que sa mère en avait des plaquettes entières sur sa table de nuit ? »

Van Meteren hocha la tête pensivement.

« Bien sûr, mais je ne pense pas. Ces comprimés sont très forts. D'après le toubib, ça assommerait un cheval et pourtant, Miesje pouvait en prendre deux à la fois sans s'effondrer. Remarquez, elle n'a plus beaucoup d'estomac. On l'a opérée pour des ulcères et je suppose que la digestion ne se fait pratiquement plus, la drogue a donc moins d'effet. Vous pensez bien que si Piet avait pris un comprimé, il aurait été complètement sonné, il se serait même probablement endormi. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état. Ces derniers temps, il s'était mis à boire un peu. Il descendait au bar pour y boire deux ou trois whiskies, ça lui suffisait pour être gentiment saoul. Si je comprends bien, vous pensez qu'aujourd'hui il aurait pu prendre un de ces comprimés et que ça l'aurait mis K.O, d'où l'ecchymose à la tempe ?

— C'est à peu près ça, répondit de Gier.

— Ça se peut, mais à mon avis, ç'aurait bien été la première fois.

— Pourquoi l'appellez-vous Miesje ? interrogea Grijpstra.

— Oh ça, c'est un truc pour la calmer quand elle est en crise, complètement hystérique, et qu'elle se met à hurler. J'ai pensé que si je la traitais comme une enfant ça la calmerait. Quand elle était gosse et qu'elle jouait à la marelle, on l'appelait Miesje. Alors moi, quand je pense qu'elle va avoir un de ses accès de fureur, je l'appelle Miesje, je la prends dans mes bras et je la câline un peu. Mais sinon, quand elle se comporte normalement, je l'appelle M^{me} Verboom.

— Brr », laissa tomber de Gier impressionné.

Van Meteren eut un sourire forcé. « Je sais, c'est tout à fait ridicule. C'est aussi ce que faisait Piet. Je ne pouvais pas m'empêcher de rire en voyant cet imposant squelette assis sur ses genoux, il était lui-même si petit. C'est peut-être encore plus drôle quand elle est assise sur mes genoux à moi. Ceci dit, j'ai fait des choses encore plus dingues. Il m'arrivait de marcher pendant des kilomètres avec un commando indonésien qui avait été fait prisonnier. Les hommes étaient en file indienne, reliés par une corde que j'avais attachée de façon que si l'un des hommes tentait de s'échapper il s'étranglait lui-même. D'une main

je tenais la corde et dans l'autre j'avais ma carabine. Et maintenant, j'ai une vieille dame folle sur les bras et je l'appelle Miesje. »

De nouveau, on frappa à la porte. Un jeune homme mince, vêtu d'un jean et d'un T-shirt fit son apparition. En voyant les cheveux longs et crasseux, de Gier reconnut le barman.

« Voici Johan », indiqua Van Meteren. Les détectives lui dirent « Bonsoir ». De Gier fit une place sur le canapé et l'invita à s'asseoir.

Grijpstra lui posa les questions rituelles, mais à chacune d'elles, Johan secouait la tête. Non il n'avait pas vu Piet après qu'il lui eut donné la recette du magasin à quatre heures de l'après-midi. Trois cent cinquante-six florins et quelques centimes. Plus tard, Piet l'avait appelé sur le téléphone intérieur pour lui dire qu'il manquait environ trente florins, mais Johan n'était pas remonté, il avait été trop occupé à ouvrir le bar pour les consommateurs qui allaient arriver dans la soirée.

« D'après vous, qu'est-ce qui s'est passé ? » lui demanda de Gier.

Johan haussa les épaules sans répondre.

Grijpstra émit un grognement de mécontentement. Il avait déjà rencontré ce genre de personne, des centaines de fois. Le centre de la ville était rempli de types comme lui. Des garçons pas très intelligents, pleins de bonne volonté et qui n'arrivaient pas à s'adapter à la réalité. Ils étaient contre tout ce qui est pour et pour tout ce qui est contre, évoluant dans un monde fragile, à deux dimensions et où ils étaient sûrs de ne trouver aucune réponse. « Peut-être n'en cherchent-ils même pas », songea Grijpstra. « Ils doivent attendre la mort ou bien qu'une femme forte les prenne en charge, les installe dans la monotonie quotidienne et devant la télévision pour regarder les matchs de football. » Il pensa à son fils aîné et regarda Johan sans beaucoup de sympathie. Le fils de Grijpstra ne s'intéressait pas au football non plus. Il préférerait rester étendu sur son lit, vêtu d'une chemise rayée, d'un pantalon brodé, et contempler béatement les fissures du plafond.

Après quelques minutes, Johan rompit le pénible silence qui régnait dans la pièce. « Je suppose que c'est un suicide. Qui donc aurait pu vouloir assassiner Piet ? Il était bien un peu barbant quelquefois, mais il n'aurait pas fait de mal à une mouche. »

Grijpstra révisa son jugement. Il ne s'était pas attendu à ce que le garçon fût aussi perspicace.

« Cela n'a pas l'air de vous toucher beaucoup, intervint de Gier.

— Effectivement, répondit Johan. Je suis désolé. Je devrais probablement être bouleversé, mais je suis incapable de simuler,

surtout les sentiments. De toute façon, Annetje et moi nous devions partir la semaine prochaine. Tout ce qui compte ici, c'est l'argent. Piet voulait en gagner coûte que coûte, mais pour lui tout seul. C'était lui le patron. Nous voulions le quitter pour trouver un endroit où il y ait davantage de spiritualité ou même, éventuellement, pour créer quelque chose nous-mêmes. Piet nous arnaquait complètement. Je ne lui en veux pas spécialement, c'est à moi que je dois m'en prendre, j'aurais dû m'en apercevoir. Il nous faisait travailler pour une quelconque finalité, transcendante bien entendu, mais en fait on travaillait uniquement pour lui permettre de s'enrichir. Vous avez vu la largeur du bracelet en or de sa montre ? »

Grijpstra hocha la tête.

« Et encore, ce n'est pas tout. Il y a une caravane toute neuve garée dehors, c'est grâce à nous qu'il a pu se l'offrir. Ce n'était finalement qu'un capitaliste, mais il ne s'en vantait pas.

— Qu'est-ce que vous avez contre les capitalistes ? lui demanda de Gier.

— Rien de spécial. La libre entreprise, c'est une façon de voir les choses. Ce n'est pas la mienne. Je suis contre le fascisme et, s'il le fallait, je le combattrais, mais je ne me battrais pas contre le capitalisme.

— Alors, selon vous, c'est un suicide ?

— Certainement.

— Bien, ça suffit, interrompit Grijpstra. Vous avez besoin de dormir, nous aussi d'ailleurs. Demain il fera jour. Si vous vous rappelez quelque chose, un détail qui puisse être utile à l'enquête, vous nous le direz demain. L'ordre public a été troublé et, en tant qu'enquêteurs de la police judiciaire, c'est à nous d'y remédier. Vous devez nous y aider, du moins c'est la loi. »

Il se leva en grimaçant et s'étira, il avait le dos endolori à force d'être resté assis.

Quelques minutes plus tard, les détectives marchaient vers leur voiture. Un noctambule, complètement saoul, se planta devant eux leur barrant le chemin. De Gier fit un écart pour l'éviter.

« Dégagez, leur cria l'ivrogne en s'agrippant à un réverbère.

— Pfeuh », laissa tomber Grijpstra. Le poivrot était en train de pisser dans la rue et sur son pantalon.

« Faites un peu attention », lui cria de Gier. Le poivrot s'était effondré sur la chaussée.

Grijpstra qui était arrivé à la voiture se saisit du micro.

« Il y a un gars inanimé dans la rue. C'est à Haarlemmer Houttuinen, en face du numéro 5. Envoyez le car, s'il vous plaît.

— Il est bourré ? demanda la voix au quartier général.

— Complètement, c'est pas la peine d'envoyer une ambulance, le car de police suffira.

— Il arrive, reprit la voix. Terminé.

— On ferait mieux d'attendre, suggéra de Gier. Je l'ai mis sur le trottoir, mais il peut retomber dans le caniveau. Il est ivre mort.

— Évidemment, on peut pas faire autrement. »

Ils attendirent en silence le minibus bleu. Deux agents en descendirent pour embarquer le pochard, ce dernier jurait en soupirant.

« Quel boulot sympa », remarqua de Gier. Il fit un signe de la main aux agents qui démarrèrent.

« Nous aussi, observa Grijpstra, on a un boulot sympa et compliqué. On a tué un innocent, on l'a pendu au bout d'une corde, il vivait au milieu de gens tout à fait charmants avec parmi eux un cannibale noir entraîné à la guérilla sauvage et une vieille toquée qui n'a plus que la peau sur les os.

— J'espère que c'est la mère qui a fait le coup, déclara de Gier.

— C'est fou ce que t'aimes les gens, hein ?

— Je déteste les prisons. Cette semaine il faut que je rende visite à certains prévenus, dans leur cellule. Il y fait froid, c'est plein de courants d'air, le désespoir absolu. Si rien n'a eu raison de toi, la prison y réussira. »

Avec étonnement, Grijpstra regarda son collègue.

— « Mais dis donc, tu sembles avoir oublié le nombre de gens que tu y as envoyés ?

— Je sais, je sais », répondit de Gier. Il garda le silence jusqu'au moment où ils furent dans leur bureau pour rédiger leur rapport. Il aida Grijpstra à trouver le mot juste pour rendre compte d'une façon concise de ce qu'ils avaient relevé. Officiers assermentés de la justice royale, ils signèrent le rapport à la main. Grijpstra l'avait tapé à la machine, lentement et avec quatre doigts, sans faire une seule faute de frappe.

En partant de Gier ne dit pas un mot mais Grijpstra ne s'en formalisa point. Il travaillait avec de Gier depuis de nombreuses années et ils ne s'étaient jamais fâchés.

À huit heures le matin suivant, de Gier était toujours au lit. Il aurait déjà dû être debout et en tout cas, il aurait dû être complètement réveillé.

Il ne dormait pas, du reste, il appliquait une méthode qu'il avait découverte quand il était gosse. Bien étendu sur le dos dans le vieux lit d'hôpital qu'il avait acquis lors d'une vente aux enchères, il pressait les orteils contre les barreaux d'acier au pied du lit. Grâce à un effort de volonté, il restait dans un état à demi conscient, le corps frémissant, mais pas sous l'effet d'une sensation désagréable comme lorsqu'on frissonne de froid. De toute sa personne émanait une espèce d'aura. Il contrôlait en fait un rêve. Il était au seuil de l'absolue libération ; débarrassé de ses responsabilités et de ses soucis quotidiens, il ne subissait plus aucun stress, plus aucune agression. Son corps n'était plus un caveau, une prison, mais le vibrant véhicule de sa pensée.

Et comme il était pragmatique, il utilisait cette liberté d'esprit pour essayer de résoudre les énigmes les plus récentes. Il revint en pensée dans la chambre où se balançait le cadavre. Il revit le Papou, la vieille femme squelettique, le restaurant et les consommateurs et, enfin, la cuisine et les filles. Il ne cherchait rien de précis, il forçait simplement son esprit à lui restituer les moindres détails du jour précédent. Ça ne marchait pas mal, mais soudain Oliver lui sauta sur le ventre, interrompant brusquement le fil des événements, crevant l'écran qui séparait de Gier de la réalité.

Il s'éveilla et regarda l'heure, à regret. Il était huit heures cinq.

« Oui », dit-il à son chat siamois Oliver, « je vais m'occuper de toi ». Il le posa par terre et se dirigea vers la salle de bains en passant devant ses plantes.

S'il est vrai que l'intérieur d'une maison reflète la personnalité de son occupant, celle de De Gier sortait quelque peu du commun. Dans son appartement il y avait deux petites pièces qu'il avait meublées, en tout et pour tout d'un lit, de rayonnages et de plantes vertes. Il n'y avait ni table ni télé ni chaises. Fixée au mur, une étagère amovible lui servait de table s'il voulait écrire, c'était rare. Il mangeait dans la cuisine qui n'était guère plus grande qu'un buffet à l'ancienne mode.

« Mmmm », fit-il satisfait en s'arrêtant devant le géranium qu'il

avait planté quelques semaines auparavant. Il apprécia de la même façon la plante sur l'étagère.

« Elle pousse bien », fit-il remarquer à Oliver, puis il s'aspergea la poitrine et les bras d'eau froide et fit couler l'eau chaude pour se savonner le visage.

Oliver se mit à miauler.

« On va prendre notre petit déjeuner ensemble, lui confia de Gier. Va faire enrager les oiseaux sur le balcon pendant que je finis de me raser. »

Il ouvrit la porte-fenêtre et, du bout du pied, poussa le chat sur le balcon.

Un peu plus tard, le chat et le détective se régalaient, de foie haché et d'œufs brouillés. Ils firent passer le tout avec de l'eau et du café.

De Gier prit son bus avec une heure de retard tandis que le chat se recouchait pour faire comme son maître, somnoler sans dormir.

« Tu es en retard », lui fit remarquer Grijpstra.

De Gier sourit en songeant à la jeune fille assise à côté de lui dans le bus, une jolie petite brune.

« Ça m'arrive souvent », répondit-il.

Grijpstra en convint. « Tiens, lis le rapport du médecin. » Ils se trouvaient au quartier général, dans leur vaste bureau gris. Grijpstra était assis sur une chaise en plastique, il regardait son collègue en souriant, il était détendu, content. Quand il était rentré chez lui à deux heures et demie du matin, sa femme dormait. En partant ce matin, elle dormait toujours, il s'était fait son petit déjeuner seul, ravi de ne pas avoir de réflexions parce qu'il prenait plus de toasts et d'œufs qu'à l'accoutumée. Il n'y avait personne quand il était arrivé. Il en avait profité pour arroser le caoutchouc et jouer de la batterie. Environ un an plus tôt, d'une façon tout à fait inexplicable, de Gier et lui l'avaient trouvée dans leur bureau. Elle avait peut-être été trouvée ou confisquée. Grijpstra ne s'était guère soucié d'en découvrir le propriétaire. Il rêvait d'être batteur quand il n'était encore qu'un tout jeune homme, un peu bohème, il était d'ailleurs assez doué. Souvent, il arrivait en avance pour frapper sur les trois caisses claires et faire résonner les cymbales. Bien entendu, il jouait très doucement, ce qui est le fin du fin quand on joue de la batterie. Durant ces nombreuses séances matinales, il s'était spécialisé dans le « balayage » qu'il exécutait sur les deux plus petites caisses au moyen, comme son nom l'indique, d'un balai, cet instrument qui ressemble un peu à une fourchette dont les dents auraient été davantage écartées. Le léger *tsss* s'enflait pour finir en un *BENG* parfaitement modulé. Suivait enfin

un petit roulement, d'autant plus exaspérant qu'il ne dépassait jamais un certain volume. Pendant que de Gier lisait le rapport, Grijpstra se saisit des baguettes et fit entendre le roulement.

« C'est bon, déclara de Gier en relevant la tête.

— Qu'est-ce qui est bon ? lui demanda Grijpstra.

— Ce roulement. Le rapport l'est aussi. Il aurait donc pris un des comprimés de sa mère. Du palfium, si je me souviens bien. On a trouvé une trace d'opiacé dans l'estomac. Quant à l'heure du décès, ça correspond bien. Il a dû mourir vers sept heures du soir et nous, on est arrivés à huit. »

La sonnerie du téléphone retentit.

« Bien, monsieur », répondit Grijpstra qui avait décroché ; en même temps, l'index pointé vers le plafond, il indiquait à de Gier les sphères supérieures. Ce dernier se leva, docile, et moins d'une minute plus tard ils étaient dans le bureau du commissaire, à côté de ses cactus.

« Alors ? » demanda le commissaire.

Grijpstra lui donna la version des faits.

« Et alors ? » reprit le commissaire.

Grijpstra ne répondit rien.

Le commissaire se leva et se mit à faire les cent pas. Les détectives avaient pris l'air absent.

Le commissaire s'arrêta devant un cactus qui devait faire près d'un mètre cinquante de haut : il était énorme, couvert de boutons et doté de redoutables épines. Il observait attentivement la plante et de Gier fit la grimace. Il avait vu le commissaire mesurer la formidable plante à l'aide d'un mètre à ruban d'acier ; d'une pression du doigt, on pouvait l'enrouler ou le dérouler à volonté. Une fois dans sa boîte, le mètre ne prenait guère de place, suffisamment tout de même pour déformer la poche du costume bien ajusté du commissaire. Il l'avait constamment sur lui et pendant des années de Gier avait cru qu'il portait un pistolet de petit calibre, jusqu'au jour où il l'avait surpris, la porte du bureau étant restée ouverte, en train de se livrer à son passe-temps secret. En ce moment même, de Gier était sûr que le commissaire avait fortement envie de sortir son mètre pour mesurer le cactus qui avait dû prendre un millimètre depuis la veille.

Finalement, il se tourna pour regarder les deux détectives en face :

« Un cinglé, voilà ce que c'était ! Un pauvre cinglé qui voulait changer le monde. Alors, qu'est-ce qu'il fait ? Il va voir un notaire ou un avoué et il dépose le nom d'une quelconque association pour améliorer le sort du genre humain. C'est bien entendu une association

religieuse et la religion qu'on enseigne, il l'a inventée lui-même en mélangeant toutes les histoires qu'il a lues et mal digérées et toutes les idées reçues qu'on trouve partout. Ensuite il lui faut un local, alors il achète une vieille baraque à Haarlemmer Houttuinen, il la retape vaguement et blanchit tous les murs à la chaux. Enfin, il achète d'occasion une mauvaise imitation de quelque statue asiatique, il la met dans la grande salle, allume des bâtonnets d'encens et il vend des aliments diététiques. Des tomates non traitées, c'est-à-dire pas lavées, et des graines, celles qui vous étouffent quand vous essayez de les avaler. Même un rat ne pourrait pas les digérer. Et pour finir, l'inévitable jus de carotte. »

Du regard il interrogea les détectives. Ils acquiescèrent tous les deux en hochant la tête.

Le commissaire n'aimait pas le jus de carotte, c'était clair. Ils savaient bien ce qu'il aimait. Le gin hollandais et les cocktails de crevettes, les escargots et les steaks au poivre. Les ananas avec de la crème fouettée comme dessert. Sans oublier le cognac.

« Il y a aussi un bar », fit remarquer Grijpstra.

Le commissaire parut très surpris.

« Un quoi ? »

— Un bar, en descendant, à droite en entrant. On y vend du gin et de la bière.

— Ça n'est pas une mauvaise idée, admit le commissaire. Avec un verre de genièvre dans le nez, les imbéciles gobent n'importe quoi. Une fois que leurs résistances sont vaincues, vous pouvez leur faire manger du riz non décortiqué. »

Il réfléchit quelques instants.

« C'est bien beau tout cela, reprit-il, mais il n'y a pas de véritable fondement, de principes que supposerait un édifice conceptuel. Ça ne peut attirer que les inadaptés et autres flippés désireux de trouver la foi, de pénétrer la vacuité, le néant de quelque pureté supérieure. Le Valhalla sur terre, ou le Nirvana, appelez ça comme vous voudrez. On admire le gars aussitôt. La Fondation s'avère être un succès et il fait de l'argent. Avant de pénétrer dans le temple, il faut allonger 25 florins, devenir "membre du club", c'est ça la combine, non ? »

D'un signe de tête, Grijpstra acquiesça.

« Et ensuite, si vous donnez satisfaction, on vous accepte aux étages supérieurs. Vous avez enfin le droit de pénétrer dans la chambre de méditation. Vous y êtes allés ? »

— Oui, monsieur, répondit de Gier. C'est une vaste pièce vide ; on

y a disposé des sièges à ras du sol, ils sont en sapin recouvert de caoutchouc mousse. Il y a un autel également, et un siège à part, plus haut, avec un dessus brodé.

— Évidemment, apprécia le commissaire, pour le chef des gogos, et il y a des bougies, je parie. Les voilà tous assis en tailleur. Une équipe d'hommes saints. Piet, c'est le grand prêtre, l'homme sage qui a eu la révélation. Je connais un peu la question. Dans le silence, il y a différents degrés. Selon le degré de silence que vous avez atteint, vous êtes plus ou moins avancé sur la voie. Avaient-ils un uniforme, ceux que vous avez vus ? Portaient-ils de drôles de robes ? »

— Non, monsieur, dit Grijpstra.

— On avait dû les cacher dans un placard. »

Le commissaire réfléchit quelques instants.

« Mais au bout d'un certain temps, tout l'édifice s'écroule. Le sage est devenu complètement insignifiant, transparent. Il a épuisé ses nouvelles valeurs. Au début, il s'en prend aux autres, c'est la faute de l'autre s'il y a échec, l'homme fonctionne toujours comme ça en cas d'échec. Et puis, il s'aperçoit que c'est lui qui se leurre. Il est fou, pire, il est stupide. Alors, il prend un des comprimés de sa mère, il tombe par terre, il est groggy, pourtant il arrive à se relever et à finir son travail. Et quand vous êtes arrivés, il se balançait au bout d'une corde attachée à une poutre, dont la noble fonction avait été surtout de supporter la charpente du toit d'un marchand. »

Dans la pièce, il y eut un silence. Un silence noble, élevé. Un second degré de silence peut-être, songea de Gier.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda le commissaire.

— Ça se peut, déclara Grijpstra, mais j'aimerais autant, si vous êtes d'accord, examiner davantage les faits. »

Le commissaire grogna. « Il y a quelque chose qui vous paraît bizarre ?

— Pas spécialement, mais je n'arrive pas à comprendre comment il s'est fait cette bosse sur la tempe. S'il était tombé, il aurait fallu qu'il se heurtât *contre* quelque chose. Il n'y avait pratiquement pas de meubles dans la chambre. C'est bien dommage que la blessure n'ait pas saigné, on aurait pu retrouver des traces de sang dans la pièce. Je suis persuadé qu'on l'a frappé ; si c'est le cas, alors il s'agit d'un meurtre.

— D'un homicide, corrigea le commissaire. C'est très difficile de prouver qu'il y a eu meurtre ; nous pouvons essayer, c'est le moins qu'on puisse faire. Mais n'importe quel avocaillon débutant est capable de convaincre le plus avisé des juges qu'il y a eu homicide,

quelles que soient les preuves que nous fournissions. »

Il soupira.

« Et ce n'est peut-être même pas un homicide, reprit le commissaire. Ce Papou, c'est vraiment un Papou ? Je ne l'ai pas vu.

— Oui, monsieur, confirma de Gier. Il a un nom hollandais, Van Meteren, mais il n'a qu'un huitième de sang blanc, c'est un spécimen unique, un Papou d'Amsterdam au sang presque pur.

— Il y en aura d'autres, commenta le commissaire. Si vous cherchez bien, vous pouvez trouver n'importe quoi à Amsterdam. Ceci dit, je me rappelle que Van Meteren avait signalé que Piet aurait pu se quereller avec quelqu'un d'autre et qu'après la bagarre, en phase dépressive, il se serait suicidé. Vérifiez et voyez s'il y a quelque chose de ce côté-là. Il n'y a pas beaucoup de meurtriers dans cette ville. Si c'est un homicide, d'accord, à la limite, mais un meurtre... Et pour affirmer cela, vous vous appuyez sur quoi ? une bagarre à coups de poing et une ecchymose. »

Il secoua la tête. Ça signifiait que l'entretien était terminé.

Dans leur bureau, les deux détectives attendaient la pause café, la serveuse et son petit chariot ne tarderaient pas.

« Maintenant on a une affaire sur les bras », déclara Grijpstra.

De Gier acquiesça, distraitement. On entendait grincer les roues du chariot dans le couloir. Il se précipita pour ouvrir la porte et gratifier Treesje, la fille préposée au thé et au café, d'un large sourire. Elle avait dix-neuf ans et portait une minijupe. Grijpstra se racla la gorge ; il n'approuvait pas l'intimité qui s'était créée entre de Gier et Treesje au cours de ces derniers mois. Il reconnaissait toutefois que le café s'était considérablement amélioré depuis l'arrivée de Treesje, comme par hasard.

Ils déchirèrent les petits sacs en papier contenant le sucre et le lait en poudre et mélangèrent le tout. Ça leur prit du temps. Un agent leur apporta un épais dossier.

— « Ah, fit Grijpstra, les dossiers des personnes qui étaient présentes. Voyons voir. »

De Gier se leva pour lire par-dessus son épaule.

« Hé », fit-il.

De nouveau, Grijpstra se racla la gorge. « C'est parfait, mais qu'est-ce qu'il y a ? »

C'était parfait. Les détectives avaient relevé le nom et l'adresse de chacune des personnes présentes dans le restaurant. Tout était en règle, sauf pour deux personnes, deux revendeurs de drogue. On avait

condamné l'un d'eux et relâché l'autre. La condamnation n'avait pas été sévère, il n'y avait pas suffisamment de preuves.

« J'en ai entendu parler. » De Gier s'échauffait. « Michiels qui est à la brigade des stupéfiants me parlait d'eux l'autre jour. Du gros gibier, tous les deux.

— Deux gros fourgues, dit en souriant Grijpstra. Deux savoureuses et charmantes personnes qui fourguent en gros. Je passe un coup de fil pour avoir des renseignements sur eux. » Le commissaire était de mauvaise humeur ce matin-là et Grijpstra dut répéter sa question. Quand il raccrocha, de Gier l'interrogea du regard.

« C'est d'accord, on va nous envoyer de l'aide. » Ça ne tarda pas. Dix minutes plus tard, deux agents de la brigade des stupéfiants arrivaient dans leur bureau. On demanda à Treesje d'apporter davantage de café. Quand ils eurent suffisamment apprécié les longues jambes fuselées et les cuisses de la jeune fille et qu'en toussant Grijpstra les eut rappelés à l'ordre, les agents des stupés lurent leurs rapports et attendirent qu'on leur posât des questions. Ils répondirent "oui" une demi-douzaine de fois avant de quitter la pièce.

Grijpstra alla s'asseoir derrière sa batterie, faisant vibrer une baguette il déclara :

« Eh bien, ils peuvent s'estimer heureux. Toujours dans les bars et les cafés. Je me demande combien ils coûtent aux contribuables. Et nous, on travaille. »

De Gier avait l'air maussade.

« Combien d'heures as-tu passées dans les cafés ? Tranquillement installé avec un verre de genièvre à moitié plein devant toi ? reprit Grijpstra.

— Des milliers.

— Voilà qui règle la question. »

Les yeux à demi fermés, de Gier rêvassait. Combien d'heures avait-il passées dans des bars ? A écouter, à engager la conversation, à passer à l'action. Sans jamais oublier qu'il cherchait toujours quelque chose. Qui est au courant ? Quelqu'un a-t-il quelque chose à dire ? Quelqu'un sait-il si les dealers étaient en contact avec Piet pour traiter une grosse affaire de drogue ? Connaît-on Piet ? Il est mort désormais. Connaît-on la vieille maison à l'étroit fronton de Haarlemmer Houttuinen ? Ce qui s'y passe ? Ce qui s'y passe réellement, ce qu'il y a derrière les discours mystiques et les aliments diététiques ? Voulez-vous que je vous paie un verre, que je vous raconte une autre blague ? D'accord, occupons-nous des filles. Allons leur parler, écoutons-les. Essayons de déclencher une petite bagarre. Excitons un peu les gens.

Quand ils sont furieux, ils parlent, de même quand ils sont jaloux. Quand on s'attaque à la vanité des gens, ils parlent toujours. Ou bien, vous voulez peut-être un peu d'argent ? Prenez un autre verre d'abord, ce que vous voulez. Cent florins ? Peut-être, ça dépend de la valeur des informations. Retrouvons-nous dehors, sur un banc, dans le square, ou sous un arbre, sur la place, vous pourrez mi raconter votre histoire. Après vous pourrez boire tout votre soûl, ou vous acheter de quoi fumer ou vous shooter. Y a-t-il pire que l'aiguille ? Quand elle t'écorche le bras, elle t'accroche à vie.

« Voilà ce qu'on va faire. » Grijpstra le ramenait brusquement à la réalité. « Toi, tu vas retourner voir la maison. Fouille partout, surtout ce qu'on n'a pas vu quand on y était, c'est une grande maison.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je vais me rencarder sur cette Fondation. Si tu découvres quelque chose, appelle-moi ici. Si je ne suis pas là, laisse un message. Ce soir, je serai chez moi.

— Je prends la voiture.

— Tu n'en as pas besoin. Il fait une journée splendide, profite-en pour marcher. Avant de partir, téléphone au garage pour leur dire que la voiture de service est disponible. »

La nuit précédente, Grijpstra avait consulté les archives de Piet, il avait relevé le nom d'un expert-comptable et lu son rapport. D'après le livre de comptes de l'année précédente, la Fondation avait enregistré quelques bénéfices. Grijpstra nota le nom et l'adresse du comptable et, une fois que de Gier eut quitté le bureau, il lui téléphona.

« La police ? répondit le comptable. Bien sûr, je suis à votre disposition. »

Dix minutes plus tard, Grijpstra arrivait chez lui. La maison était située sur l'élégant Keizersgracht ; on avait récemment fait le ravalement de son fronton qui était finement sculpté. Bordée d'ormes, elle était magnifique. La secrétaire du comptable le reçut en souriant. Elle parlait d'une façon distinguée en le conduisant au bureau de son patron.

« Voulez-vous du café ? lui demanda ce dernier.

— Volontiers.

— Un cigare ?

— Volontiers ». Grijpstra n'était pas contrariant.

Le comptable avait lu les journaux du matin. Il était au courant.

« Est-ce que ça vous a étonné ? interrogea Grijpstra.

— Oui. » Le comptable passa la main dans ses cheveux grisonnants.
« Oui, ça m'a étonné. Bien entendu, Piet n'était pas le plus heureux des hommes et il avait de sales moments ; je peux dire qu'il était même assez instable, dépressif. Mais de là à se suicider... ! »

Il regarda Grijpstra qui, impassible, fumait son cigare.

« Vous pensez que ce n'est pas un suicide ? »

Grijpstra haussa les épaules.

« Un meurtre ? »

De nouveau, Grijpstra haussa les épaules.

« Est-ce que je peux vous être utile en quelque chose ? »

Grijpstra poussa un soupir.

« Cette Fondation, qu'est-ce que c'était exactement ? »

— Ah, je vois ! répondit le comptable. Ce n'était pas grand-chose. Nous arrivions à gagner un peu d'argent toutefois. Le bar nous en coûtait, il n'y avait que le restaurant de rentable. Quoi qu'on pense, le magasin ne rapportait pas énormément. Vous savez ce qu'on vend dans ces boutiques, des articles achetés à bas prix, quelques centimes, et revendus plusieurs florins. Une marge tout à fait convenable. Ils vendaient des baguettes pour manger le riz, des statues et des gravures de saints hommes. Vous pouvez acheter les baguettes à Hong-Kong où elles ne valent pratiquement rien si vous en prenez une tonne. Piet les revendait un florin quatre-vingt-quinze les deux. Pas mal, hein ? De plus, les frais étaient pratiquement inexistantes. C'est ça le problème ; il y a toujours une marge très importante entre le prix d'achat et la vente. C'est le prix de revient qui fait perdre de l'argent. Piet avait résolu le problème. Il n'employait que des idéalistes. Il les faisait membres de sa Fondation sacrée et leur donnait un salaire dérisoire chaque semaine. Pas de sécurité sociale, pas de SMIG. Il n'avait même pas à faire de fiches de paie. Si ça ne leur plaisait pas, il les renvoyait dans la rue, à l'auberge de jeunesse ou dans le square. Il en trouvait toujours d'autres pour les remplacer.

— Combien se faisait-il ? »

Le comptable fouilla dans un bureau et sortit un registre.

« Environ 2 000 florins par semaine, je suppose, peut-être un peu plus. Il a dû s'en mettre dans la poche chaque fois qu'il le pouvait.

— Est-ce qu'il payait des impôts ? »

Le comptable eut un regard torve.

« Non, pas jusqu'à présent. La Fondation n'avait que trois ans. Je crois qu'il avait trouvé cette combine fiscale à Paris, il y a travaillé

quelque temps. Non, il n'a jamais payé de taxes, simplement des frais de douane ou la T.V.A. Personne n'y coupe, à moins de vendre à la sauvette.

— Comment ça pas de taxes ? » Grijpstra était sidéré. « Pas d'impôts sur la société ? Pas d'impôts sur le revenu ? »

Le comptable avait toujours son sourire rusé. Il était sournois professionnellement, brillant, un renard qui avait fait des études supérieures et son trou dans une maison qui avait un fronton.

« Pas de contributions, répéta-t-il. Normalement, les fondations ont un statut très particulier. Une véritable fondation ne fait aucun profit, l'argent ne sert qu'à la faire fonctionner. Si, en dehors de l'infime réserve qu'on l'autorise à conserver pour les menues dépenses, elle fait un quelconque profit, l'inspection des finances lui tombe sur le dos. En ce qui nous concerne, il allait y avoir des problèmes et j'avais averti Piet. Je suis un expert-comptable, pas un épicier, je risquais ma réputation dans l'histoire. Je lui avais donc conseillé de faire de sa Fondation une société commerciale avec un bilan d'inventaire. J'aurais déterminé les profits qu'il avait faits les trois premières années et il aurait payé les taxes. Je l'ai aussi averti qu'il pourrait se passer de mes services s'il refusait. Mais il aurait pu continuer tranquillement à se mettre de l'argent dans les poches pendant des années. L'administration est plutôt lente. De toute façon, ils auraient fini par l'avoir, ça l'aurait amené à la faillite. »

Grijpstra releva la tête.

« Vous avez dit “nous” il y a quelque temps. Si je me souviens bien, la phrase exacte était : “Nous arrivions à gagner un peu d'argent toutefois.” Est-ce que ça veut dire que vous aviez des intérêts dans l'affaire ? »

Le comptable éclata de rire. « On voit bien que vous êtes de la police. Absolument pas, dans une fondation, personne n'est autorisé à avoir un intérêt financier. Mais un comptable s'identifie toujours à son client. Voilà pourquoi quand il parle il emploie “nous” et “notre”. Si vous voulez, c'est un peu comme quand une mère parle à son enfant, elle lui dit par exemple “maintenant on va faire un gros dodo” : la mère ne dort pas, c'est l'enfant qui dort. »

Grijpstra fit la grimace, il se dit qu'il faudrait qu'il raconte ça à de Gier...

« Alors, si Piet avait continué dans cette voie, il aurait eu des ennuis ? »

Le comptable se tapota les doigts et jeta sur son interlocuteur un regard supérieur. Il était grand et son siège était plus haut.

« Ça se peut. Mais l'inspection des finances est lente et très occupée. Les agents du fisc sont des officiels, 95 % d'hommes, qui ne sont pas spécialement zélés. Avec un peu de chance, Piet aurait pu continuer pendant des années, et même si le fisc avait eu quelques doutes, il aurait encore eu le temps de voir venir. Il aurait pu faire une petite fortune et partir n'importe où, sur une île par exemple. Il y a des tas d'îles dans le monde.

— Piet était-il le seul administrateur ?

— Oui. Il m'avait demandé de m'associer avec lui, mais j'avais refusé. Les statuts de la Fondation étaient pourris. Pendant un moment il avait désigné sa femme comme administrateur, mais elle n'était au courant de rien. De toute façon, elle est partie ; vous le savez, non ?

— Oui, répondit Grijpstra, et qu'est-ce qu'il a fait de l'argent ?

— Voyons voir. » Le comptable feuilleta le registre. « Voilà, nous y sommes. Non, il n'a pas gaspillé l'argent. Il en a dépensé une partie pour faire des travaux dans la maison, ce qui lui donne une plus-value qui n'est pas négligeable, d'autre part, la voiture dont Piet se sert appartient à la Fondation et enfin, il a acheté une petite maison dans le sud du pays. Une bonne acquisition, elle a dû tripler de valeur. Quant à lui, il ne déclarait que six cents florins par mois et il était logé et nourri à l'œil. Ce qui fait que les impôts qu'il payait étaient pratiquement inexistantes. »

Grijpstra leva les yeux au ciel.

« Alors, tout ce qu'il y a dans la maison, la stéréo, les meubles, les statues et les marchandises, tout cela appartenait à la Fondation ?

— Exactement.

— Et Piet pouvait vendre ce qu'il voulait et empocher l'argent ?

— Oui, répondit le comptable. En fait, c'était *lui* la Fondation. Une situation que même l'inspection des finances aurait eu du mal à tirer au clair. S'ils avaient découvert le pot aux roses, ils l'auraient contraint d'en faire une société, une S.A.R.L.

— Pour avoir barre sur lui ?

— C'est ça. Mais qu'est-ce que vous cherchez au juste ? »

Le sourire de Grijpstra n'était pas très engageant, il parvint quand même à y mettre quelque chaleur.

« Je ne sais pas très bien moi-même. Je cherche des informations, c'est tout. Qui va hériter de Piet ?

— Sa femme, mais elle l'avait quitté. Elle doit être à Paris, je suppose ; c'est ce que Piet m'avait dit, mais je n'en suis pas certain. Si elle est à Paris ça la met hors de cause. De toute façon, je la connais,

ce n'est pas une meurtrière. Elle est belle, mais complètement paumée. Elle serait bien incapable de pendre qui que ce soit.

— Vous voyez une raison pour laquelle il se serait suicidé ? » Le comptable tira pensivement sur son cigare et se mit à tousser. Il fit la grimace et, avec force, en écrasa le reste, détrem pé pour avoir été trop mâchouillé. « Ces cigares ne sont pas aussi bons qu'on veut bien le dire. Rien que de la nicotine, beurk. »

Grijpstra attendit patiemment que l'orage fût passé.

« Suicide, disiez-vous. Je ne suis pas psychologue, répondit le comptable.

— Faites comme si vous en étiez un, plaisanta Grijpstra.

— Je suis comptable, en tant que tel je pourrais dire qu'il y a une raison. Je pense avoir convaincu Piet que sa Fondation n'était pas viable. Il s'identifiait tellement à elle que sa disparition entraînait sa propre mort. De plus, je pense qu'à la pensée d'avoir à payer une très forte somme au gouvernement, il était complètement bouleversé. Il aurait pu avoir à payer jusqu'à 50000 florins et il ne les avait pas.

— Du moins pas en liquide, fit remarquer Grijpstra.

— Effectivement. La situation n'était pas aussi catastrophique. Il aurait pu obtenir l'argent en hypothéquant sa propriété, à perte bien entendu.

— Ainsi donc, il était bouleversé. Il aurait eu tout un tas de difficultés pour réunir l'argent qu'il devait au gouvernement. »

Le comptable le regarda pensivement.

« Ce pourrait être la raison que vous cherchez, dit-il avec une extrême amabilité. Le gouvernement représente l'ordre établi et Piet se battait contre ça. Sa Fondation, c'était le fer de lance contre l'ordre établi. Et il semblait bien que l'ennemi était en train de remporter la victoire.

— Je vois. Si l'ennemi l'avait obligé à faire de sa Fondation une société régulière, il aurait été obligé de payer son personnel normalement. C'aurait été la fin de son commerce qui, bien que peu important, n'en était pas moins rentable.

— C'est ça », répliqua le comptable.

Grijpstra l'examina attentivement. C'était un homme grand, aux larges épaules, qui devait avoir entre cinquante et soixante ans. Sa tête était splendide, comme celle de quelque antique sculpture. L'expert-comptable avait de la classe, comme un chirurgien, ou un directeur de banque. Son bureau était luxueux, il avait l'aisance des gens fortunés. Même son nom était raffiné. Joachim de Kater. Un « kater », c'est un

chat. Les yeux à demi fermés, le chat observe les autres s'agiter, de temps à autre il étend la patte et sort ses griffes ; à ce moment-là, les autres n'ont plus qu'à payer. Un expert-comptable est un homme de confiance que la société respecte. Quoi qu'il dise, sa parole est d'or et les agents du fisc le traitent en égal. Grijpstra réprima un frisson ; comme tout citoyen hollandais, il craignait les agents du fisc, un peu comme autrefois les calvinistes redoutaient l'inquisition espagnole.

« Je vous remercie, lui dit-il. Je ne vais pas vous faire perdre davantage de temps.

— J'ai été très heureux de pouvoir vous être utile », répliqua de Kater en se levant. Sa poignée de main était ferme et chaleureuse. Il sourit, découvrant ses dents qu'il avait en parfait état. Grijpstra se demanda combien cela avait pu lui coûter. 8 000 florins ? Peut-être 10 000. Les fausses dents étaient splendides, un travail d'orfèvre.

Tandis qu'il marchait le long du canal, Grijpstra réfléchissait intensément. 50000 florins, payables en une seule fois peut-être, mais peut-être pas. L'inspection des finances est souvent conciliante. Elle ne tient pas trop à tuer la poule aux œufs d'or. Peut-être se renseignerait-il...

Mais d'un autre côté... Piet avait pu s'affoler complètement. La peur de perdre sa combine qui lui permettait de gagner facilement de l'argent l'avait peut-être effrayé au point de l'amener à se passer la corde au cou.

Il songea à la petite tête, à l'abondante chevelure rousse et à la splendide moustache. Il songea aussi à l'ecchymose qu'il y avait sur la tempe...

À Prinzengracht, de Gier passa devant les hôtels particuliers de certains gros négociants de la ville. Il passa sans les voir. Il marchait à grandes enjambées, non pas pour éviter d'avoir les pieds plats, comme le prétendaient les agents de la circulation, mais parce qu'il était furieux. Il en voulait à la terre entière et tout spécialement à Grijpstra.

Il aurait aimé prendre la voiture, mais la police était très mesquine et Grijpstra ne voulait pas faire de favoritisme. Il pensait qu'il était inutile de prendre la voiture sauf cas d'urgence.

Cependant il faisait un temps splendide et peu à peu sa colère s'évanouit. Il avait l'esprit excitable et réfléchi en même temps ; il s'emballait puis raisonnait, approuvait ou blâmait ses élans. De toute façon c'était Grijpstra qui aurait pu se plaindre, car lui, de Gier, se baladait pendant ses heures de travail. Il avait même fait mieux, il avait économisé le prix d'un ticket de tram ; Grijpstra en serait pour ses frais.

De Gier souriait à présent. Il venait de comprendre les raisons de sa mauvaise humeur. Il se sentait mieux, content de s'être surpris lui-même, d'avoir dévoilé l'autre qui est en nous. Il assumait cela avec courage ; ça ne le déprimait pas outre mesure, il partageait sa mesquinerie avec le reste de l'humanité dont il n'avait pas, à vrai dire, une très haute opinion. Un jour, alors qu'il buvait un verre avec Grijpstra, il lui avait dit ce qu'il en pensait et Grijpstra avait hoché la tête. C'avait du reste été l'un des rares soirs où Grijpstra lui avait fait ses confidences.

Comme il ne voulait pas rentrer chez lui, il avait accepté l'invitation à dîner de De Gier. Ils avaient mangé dans un restaurant chinois bon marché et ils étaient ensuite allés boire un verre dans un petit bar de Zeedijk, la longue rue du quartier mal famé. Le tenancier avait reconnu en eux des policiers en civil et il s'était empressé d'emplir leurs verres au fur et à mesure qu'ils les vidaient. Grijpstra avait laissé faire de bonne grâce et quand il eut fini son verre de genièvre, il avait déclaré en levant un doigt :

« On peut diviser l'humanité en un certain nombre de groupes.

— Ah oui ? » avait demandé de Gier. Il avait pris son ton le plus doux mais il était impatient d'en savoir davantage. Grijpstra allait enfin parler !

« Oui, répondit ce dernier. Écoute bien. En premier lieu, il y a les arrivistes. Tu les connais aussi bien que moi. Des gars au visage couperosé et au double menton, ceux qui conduisent de grosses voitures américaines, fument des cigares et portent des pelisses dont la fourrure n'est pas synthétique. Qu'ils soient maquereaux ou banquiers, ils sont essentiellement identiques. Les arrivistes ont pigé le truc. Ils savent ce dont les gens ont besoin. Les gens ont besoin de se laisser manœuvrer et les arrivistes les manipulent. Ils découvrent ou plutôt ils paient d'autres gens (les arrivistes s'entourent d'esclaves très intelligents), pour découvrir ce dont les gens ont besoin, ils l'achètent alors à bas prix et le revendent à des prix que toi et moi on peut imaginer. Ça marche aussi bien pour les marchandises que pour les gens. Tout s'achète, tout se vend. Les arrivistes gagnent toujours de l'argent. Ils ne font jamais la queue et passent la moitié de leur temps en vacances. Ils ont des yachts sur la mer d'Yssel et des villas en Espagne. Ils installent leurs maîtresses dans les meilleurs appartements de Beethovenstraat. Ils n'ont jamais d'histoires et ils n'en font jamais. Tout ce qui est bon à prendre, ils le prennent ou plutôt, comme je te l'ai déjà dit, ils le font prendre. Ils paient très peu d'impôts. Ils constituent le premier groupe. »

De Gier écoutait attentivement. Après que le barman eut rempli leurs verres, Grijpstra poursuivit, la bouche légèrement pâteuse :

« Vient ensuite le deuxième groupe, c'est numériquement le plus important. C'est le groupe des gogos. On peut si l'on veut le subdiviser en un certain nombre de sous-groupes, mais à quoi cela avancerait-il, je te le demande ? »

De Gier secoua vigoureusement la tête, il ne tenait pas à subdiviser.

« Très bien, continua Grijpstra, si ce sont des gogos, il n'y a effectivement aucune raison de le faire. Même s'il y en a différentes variétés, ils se ressemblent tous. Ils ne sont jamais bronzés, ils ont diverses maladies, ils font la queue, ils ne partent en vacances qu'une fois par an, ils conduisent de petites voitures d'occasion qui tombent continuellement en panne et ils achètent à prix d'or la camelote que leur vendent les arrivistes ; bien entendu, ils paient un maximum d'impôts. On les prélève directement sur leur salaire de sorte qu'ils s'en aperçoivent à peine. Ils font ce qu'on leur dit de faire et pas simplement ce que leur dit le patron, ils obéissent à tous les médias, télé et autres journaux et à quiconque élevant la voix et utilisant des formules très simples. On peut même les mettre dans des wagons à bestiaux et les parquer dans des camps de concentration, et lorsque ces derniers sont fermés, ils prennent un charter pour se retrouver en Yougoslavie ou sur une île grecque. Ils vont aux putes et boivent du mauvais genièvre. À la tienne ! » D'une main quelque peu tremblante,

il leva son verre, renversant un peu de genièvre.

« À la tienne ! » À son tour, de Gier leva son verre.

« Ils font exactement ce que les arrivistes attendent d'eux, continua Grijpstra. Arrivés à soixante-cinq ans, ils se serrent la main et disparaissent à jamais, ce qui n'a aucune importance puisqu'ils se reproduisent comme des lapins. Ils adorent les tampons et les formalités, avoir leur nom placardé sur la porte avec en dessous, leur situation sociale. Ils adorent les médailles, les distinctions et les avantages. Pourtant, ils n'ont jamais aucun droit, ils n'ont que des obligations. L'obligation d'économiser pour acheter et ne pas s'inquiéter de ce qu'ils font, les arrivistes sont là pour ça. Peu importe le régime politique dans lequel ils vivent lorsqu'ils voient passer un arriviste, ils applaudissent. Pendant leurs heures de loisir, ils s'alignent comme des moutons pour les voir et crier : bravo, bravo, bravo ! »

Grijpstra avait terminé sa diatribe en criant suffisamment fort pour que les autres consommateurs se joignent à lui dans son triple ban.

« Qu'est-ce que je te disais ? fit remarquer Grijpstra. Mais il nous reste encore le troisième groupe. C'est un groupe très restreint. Tu vois ce à quoi je fais allusion ?

— Pas du tout, répondit de Gier, j'attends que tu me le dises, si tu veux bien.

— C'est le groupe des gens remplis de bonnes intentions. Les honnêtes gens. Les idéalistes. Leurs idées sont saines et ils sont souvent très intelligents. Ils n'ont rien à fourguer et ne font jamais rien d'irrégulier. Ils donnent l'impression de ne pas être manipulés et qu'eux-mêmes ne sont pas des manipulateurs.

— Mais c'est fantastique ! s'exclama de Gier. Voilà enfin des gens qui sont corrects.

— Non, expliqua Grijpstra, je n'ai jamais dit ça. Je n'ai pas dit qu'ils étaient corrects, j'ai dit qu'ils étaient bien intentionnés. J'en rencontre de temps à autre et je les étudie attentivement. Très attentivement.

— Et qu'est-ce que tu en conclus ? » interrogea de Gier.

Fatigué, Grijpstra se passa la main sur les yeux.

« Eh bien, je ne sais pas vraiment. Quand je les observe, je ne vois pas grand-chose. Pourtant, je ne leur fais pas du tout confiance. Ces gens bien intentionnés ne sont pas meilleurs, ça j'en suis sûr. »

Par la suite, de Gier avait souvent pensé à la classification de Grijpstra et en vieillissant, plus ils avaient affaire aux gens, plus il croyait en l'exactitude de cette théorie. Comme il n'aimait pas les

affirmations catégoriques, il conservait malgré tout quelque espoir. Persuadé de l'existence d'un monde merveilleux, en partie à cause des perceptions qu'il expérimentait lors de ses exercices de relaxation et surtout parce qu'il était encore un peu innocent, de Gier croyait toujours au miracle. En ce moment même, alors qu'il marchait, il était victime d'une de ses merveilleuses perceptions. Dans l'air planait une mouette, elle semblait aussi peu agitée que l'eau du canal de Prinzengracht ; plus loin, sur un fond de nuages déchirés, se profilait le fronton effilé d'une ancienne demeure. Dans la rue, une vieille dame donnait à manger aux hirondelles. Un monde miraculeux, songea de Gier, de toute beauté. Il se peut que le monde ne soit pas bon, mais moi, je suis ici à ne rien faire, je regarde des choses qui ne servent probablement à rien, et je trouve ça intéressant, fascinant même.

Il commençait à faire chaud dans la rue et lorsqu'il arriva à Haarlemmer Houttuinen, il fut soulagé. Il savait qu'il ferait frais dans la grande maison. Avant d'entrer, il remarqua la voiture garée à l'endroit où, la veille au soir, il avait garé la VW. Un peu plus tard, il reconnut l'homme qui l'accueillit dans le couloir. C'était un détective du commissariat de Warmoesstraat.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-il à son collègue.

— On est entré par effraction », déclara le collègue en le conduisant au restaurant où, tranquillement assis autour d'une table, l'attendaient Van Meteren et les quatre assistants du défunt Piet.

« Hello, lança de Gier à Van Meteren. Vous ne travaillez donc pas aujourd'hui ? Il est onze heures passées ? »

Van Meteren sourit.

« C'est encore vous ? Eh bien ! non, je ne travaille pas. Étant donné les circonstances, j'ai pris un jour de congé. Je voulais m'occuper du transfert de la mère de Piet, mais quelqu'un est entré par effraction la nuit dernière, alors j'ai retéléphoné à la police.

— Ça c'est passé quand ? interrogea de Gier.

— Je ne sais pas. Je me suis endormi juste après que vous fûtes partis tous les deux. Ça a dû se produire entre une heure et demie et sept heures et demie du matin. Quelqu'un a enfoncé la petite porte de la cave, on a pénétré dans le restaurant et dans le magasin. Je ne crois pas que quelqu'un soit monté, sinon j'aurais entendu du bruit.

— Est-ce qu'il manque quelque chose ? demanda de Gier.

L'inspecteur haussa les épaules.

— Pas grand-chose. Le magnétophone qui était, paraît-il, ici, dans le restaurant et l'argent qu'il y avait dans la caisse du magasin.

D'après les filles qui sont là, il n'y avait que de la petite monnaie, puisqu'elles avaient elles-mêmes porté les billets à leur patron. Il paraît qu'hier il s'est suicidé, mais ça, vous devez en savoir quelque chose. »

De Gier regarda son collègue en se disant qu'en fait, il ne savait pas grand-chose. D'abord un cadavre et maintenant un cambriolage par effraction. C'était complet.

« Avez-vous fait votre rapport ?

— Bien sûr. Le gars chargé de relever les empreintes est même venu, mais on m'a dit qu'il y avait eu beaucoup de monde ici. Vous-même, vous avez dû toucher pas mal d'objets la nuit dernière. J'allais partir quand vous êtes arrivé. »

De Gier lui serra la main et l'inspecteur s'éclipsa en râlant contre le manque d'effectifs et l'incurie de la police. De nos jours, il était impossible d'attraper les malfaiteurs. Un flic de la vieille école, il était près de la retraite.

« C'est parfait, parfait. » De Gier s'en prit à Van Meteren. « Et moi qui venais voir si nous n'avions rien négligé hier. »

Il réalisa qu'il parlait à Van Meteren comme à un collègue.

« Est-ce que nous pouvons partir maintenant ? » demandèrent les filles.

De Gier leva la tête.

« Où comptez-vous aller ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit Johan. Nous ne quitterons pas la ville. Eduard et moi on a trouvé une péniche sur le Binnenkant, en face du numéro dix. Le nom du bateau, c'est "Bon espoir", il appartient à mon frère, mais il est en route pour les Indes et il m'a laissé la clef. »

De Gier nota l'adresse et demanda aux filles :

« Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

— Moi, je vais avec les garçons », répondit la grosse fille, celle qui s'appelait Annetje. Elle se rapprocha de Johan. De Gier réprima une moue de dégoût. Il n'avait rien contre les boudins, mais si elles se mettaient à porter des robes à fleurs... Très certainement elle était pieds nus et ses pieds devaient être sales qui plus est. Subrepticement, il fit tomber son paquet de cigarettes. En le ramassant, il constata qu'effectivement elle avait les pieds sales.

« Et vous ? » demanda-t-il à la ravissante fille.

Thérèse écarquilla les yeux.

De Gier répéta sa question.

Thérèse se mit à pleurer.

« Allons, allons, lui dit Van Meteren en venant s'asseoir près d'elle.

— Elle est enceinte, expliqua-t-il à de Gier, et elle ne sait pas où aller.

— Tout va bien », dit gentiment de Gier à la fille.

Elle avait éveillé sa curiosité et il la détailla. Une fille pleine de vie, avec de longs cheveux noirs et des yeux noirs comme ceux d'un chat. Bien qu'elle fût grande et plutôt mince, elle avait une poitrine avantageuse. Il fit tomber sa boîte d'allumettes. Elle avait les jambes longues et fuselées. Dans les sandales, les pieds étaient propres.

« Ne peut-elle pas rester ici pour le moment ? demanda-t-il à Van Meteren.

— Je ne sais pas, on a fermé la maison. J'ai envoyé un télégramme à la femme de Piet. On n'est pas loin de Paris, elle peut arriver d'un moment à l'autre. À une époque, elle était administratrice de la Fondation, avec Piet, elle en est désormais la seule responsable, du moins je suppose. Il faudrait demander au comptable, mais la maison sera probablement vendue.

— Mais pour le moment, elle peut rester ici, insista de Gier.

— Je n'ai pas envie de rester. » Thérèse avait cessé de pleurer. « C'est la maison d'un mort et, de toute façon, il y a eu ce cambriolage. Je vais aller chez ma mère. »

Elle donna une adresse à Rotterdam et de Gier la nota dans son calepin. Johan, Eduard et Annetje firent leurs adieux. Ils avaient préparé leurs bagages qui étaient bien soigneusement rangés dans le couloir. De Gier effleura la main d'Annetje et Van Meteren se leva.

« Je vous verrai plus tard, lui dit de Gier. J'aimerais parler un peu avec Thérèse. »

Quand ils furent seuls, il alluma une cigarette qu'il lui offrit. Elle tira sur la Gauloise et se mit à tousser. « Éteignez-la, lui dit-il, ça n'arrange rien. Je voulais vous demander qui vous avait mise enceinte.

— Piet.

— C'est pour ça que sa femme l'a quitté ?

Elle secoua la tête.

— Elle avait l'habitude. Piet essayait auprès de toutes les femmes, il réussissait parfois. Au début, je lui ai résisté, mais il insistait sans arrêt, c'était dur de me refuser à lui tout le temps. J'habitais ici et il était charmant quelquefois.

— Est-ce qu'il était vraiment sympa ? » demanda de Gier.

La fille le regarda, sidérée.

« S'il était sympa ? »

Elle se remit à pleurer. « Non, c'était un salaud, lui et ses idées démentes sur la santé. Pourquoi suis-je allée me fourrer dans ce pétrin ? Maintenant, il faut que je me fasse avorter, si ce n'est pas déjà trop tard. Je ne veux pas de son enfant. »

De Gier la laissa pleurer, il fit signe à Van Meteren, qui était apparu dans l'encadrement de la porte, de se retirer.

« Est-ce qu'il vous arrivait de vous battre avec lui ? »

La fille n'écoutait pas. De Gier se leva et la prit par les épaules, ce qui n'arrangea rien. Elle se laissa aller dans ses bras.

« Hé là », fit de Gier. Précautionneusement, il la remit sur sa chaise. Il répéta sa question.

Elle hocha la tête.

« Hier, vous vous êtes disputés ? »

De nouveau elle hocha la tête.

« Dans sa chambre ? »

— Oui, j'étais obligée de crier et il ne répondait même pas. Tout ce qu'il trouvait à dire, c'était que je pouvais partir si je ne me plaisais pas ici, qu'il était déjà marié, que j'étais majeure et que j'aurais dû prendre mes précautions. Je l'ai insulté. Il a dit que c'était un choc en retour, "karma". Chacun doit assumer les conséquences de ses propres actions. Le karma est très utile à la réalisation. Ha, ha, c'est bien pratique le karma, surtout pour Piet.

— Est-ce que vous l'avez frappé ?

— Je lui ai envoyé un livre à la figure.

— Un gros livre ?

— Oui, un dictionnaire.

— Est-ce que ça l'a touché ? »

Elle ne répondit pas. Il la prit par la main et ils montèrent. Le dictionnaire était par terre dans la chambre de Piet. Il y avait aussi d'autres livres par terre.

« Vous pouvez vous rappeler où le livre l'a touché ? Cela l'a-t-il fait tomber ? »

— Je ne sais pas, répondit Thérèse. J'ai quitté la pièce en claquant la porte, sans regarder. »

De Gier formula sa question différemment, cela ne servit à rien. Elle n'avait pas pendu Piet. Lorsqu'il le lui demanda, elle passa des larmes au rire. De Gier arracha la feuille d'un carnet qui était sur la table pour y écrire une courte déclaration. Il la lui lut et lui demanda de la signer.

« Sérieusement, vous ne pensez pas que je l'ai pendu, non ? » demanda-t-elle. De Gier ne répondit rien. Il téléphona au quartier général et on lui passa Grijpstra. Tout en parlant, ce dernier jouait de la batterie. Il avait coincé le combiné entre sa tête et son épaule.

« J'arrive, répondit-il.

— Prends la voiture, ça fait une trotte », recommanda de Gier avant de raccrocher.

« La corde, expliqua-t-il à la fille. Saviez-vous qu'il y avait une corde dans la chambre et qu'on avait fixé un crochet dans une des poutres de soutien ?

— Ce crochet a toujours été là, répliqua Thérèse. Piet s'en servait pour y suspendre un masque, mais je trouvais ça effrayant quand j'étais avec lui sur le canapé, alors il l'a vendu. Quant à cette corde, je ne vois pas ce qu'elle a de spécial, la maison est remplie de cordes comme ça. Piet importait souvent de la nourriture du Japon et on nous la livrait dans de petites caisses ficelées avec de la corde. Nous la récupérions et nous l'utilisions pour la décoration. C'est avec ça qu'on a fait le nœud.

— Vous avez vu le nœud ? coupa de Gier, très vite.

— Non, répondit la fille. C'est Van Meteren qui m'en a parlé.

— Vous pensez qu'il s'est suicidé ?

La fille était impassible.

— Ça ne me surprendrait pas. Je pense que, mentalement, il ne tournait pas très rond. Après que sa femme l'eut quitté, il n'arrêtait pas de se plaindre. Même quand nous étions au lit, lui et moi.

— De quoi se plaignait-il encore ?

— De n'importe quoi. Du sens de la vie, de la réalisation. Il pensait qu'il n'était pas réalisé. D'après lui, il aurait dû l'être car il avait vécu conformément aux règles, mais il ne s'était rien produit.

— La réalisation ? demanda de Gier.

— Oui, ou si vous préférez l'illumination, expliqua Thérèse. Ça me faisait toujours penser à des ampoules électriques. Je crois que les bouddhistes et les Hindous disent aussi que si vous vivez conformément à la loi, le dharma, vous atteindrez l'illumination. Il faut faire ce que vous devez faire aussi bien que vous le pouvez,

méditer une grande partie de la journée et, peu à peu, vous atteindrez un état de conscience supérieur et vous aurez des visions. Je n'y connais pas vraiment grand-chose. Je pensais qu'illumination était synonyme de bonheur et d'absence de problèmes ; je pense que c'était aussi l'avis de Piet, à la façon dont il en parlait. Pourtant, il disait qu'il avait toujours autant de problèmes et qu'il ne savait pas ce qui marchait de travers.

— Pour moi, le suicide n'est pas un acte très bouddhique, déclara de Gier, ni hindou, ni sacré. Un homme qui se suicide démissionne et si vous perdez le désir d'essayer, vous n'arrivez nulle part. Oui ou non ? »

Thérèse s'était essuyé les yeux. Elle était assise sur le canapé.

« Piet disait que certains Japonais, des Samourais ou des moines, je ne me rappelle pas exactement, s'étaient suicidés parce qu'ils s'étaient retrouvés dans une situation désespérée. Il trouvait ça juste, admirable même. À condition de le faire selon les règles. D'abord, il faut purifier votre esprit et votre corps, ensuite vous devez trouver un endroit calme et y méditer pendant quelque temps puis, quand tout est apaisé et une fois que, spirituellement, vous avez dit adieu à tout ce que vous aimez, vous pouvez passer à l'acte. »

De Gier songea au pli du pantalon de Piet, à ses cheveux impeccablement coiffés et à sa magnifique moustache.

« Que pensiez-vous de la trouvaille de Piet ? demanda-t-il. Cette religion hindue ?

— Peu, fit la fille, ça me faisait gerber. Il racontait tellement de fadaises. Rien n'existe vraiment, tout n'est qu'illusion. Tout est en mouvement et s'achemine vers une fin. La vie n'est qu'un rêve et rien n'a d'importance. Ce qui semble réel ne l'est pas. »

De Gier réfléchit.

« Et si c'était vrai ?

— *C'est* vrai, mais ce n'était pas à Piet de le dire. Si rien n'est important et si nous ne sommes là que pour accomplir certaines actions (c'est aussi ce qu'il disait), alors il ne faut pas se conduire de la façon dont Piet se conduisait.

— Et comment se conduisait-il ?

— D'une manière saugrenue, déprimante. Il était également très attaché à la propriété. Il n'arrêtait pas de dire que la propriété n'était qu'un concept, que ça n'avait aucune importance. Les choses étaient là pour que nous puissions nous en servir et en profiter, mais qu'en aucun cas nous ne devions nous y attacher. Pourtant, lui, il était attaché au moindre objet qui était dans la maison, meuble, disque,

livre. Si vous lui empruntiez quelque chose, il fallait le lui rendre immédiatement. Je n'ai jamais pu finir un livre. Il n'offrait jamais rien. Quand il essayait de me sauter, il m'a fait des cadeaux mais plus tard j'ai dû les lui rendre. Une petite statue, quelques coquillages et un disque. C'était mieux de les lui rendre, disait-il, comme ça nous pourrions les partager. Il passait son temps à nettoyer et astiquer sa voiture. Tous les jours il faisait les comptes de la Fondation, en fait, c'était lui la Fondation. Nous en étions membres mais nous n'avions aucun droit de regard. Quand nous nous sommes rendus dans la petite maison qu'il avait achetée dans le Sud, il a soigneusement vérifié tout ce que nous emportions et, s'il jugeait que nous avions trop de nourriture, il l'enlevait pour la remettre dans le magasin. Lui, quand il y allait, il emportait tout ce qu'il voulait. »

De Gier secoua la tête.

« Mais, si vous le détestiez tant, pourquoi couchiez-vous avec lui ? »

Thérèse se remit à pleurer.

« Je ne sais pas pourquoi. Je n'arrive pas facilement à rencontrer des gens et il venait me voir dans ma chambre, sans arrêt. Je ne sais jamais quoi faire lorsqu'un homme me sourit. Les hommes ne font jamais beaucoup d'efforts, ils se contentent de draguer d'une façon stupide, ce que ne faisait pas Piet. Il me disait qu'il voulait coucher avec moi et il me demandait de me déshabiller. Plusieurs fois j'ai refusé, et puis un soir, j'ai accepté. »

Pas bête, pensa de Gier. Il avait entendu parler de la méthode, mais il n'avait jamais pu en vérifier l'efficacité. Je devrais peut-être essayer ça avec la fille dans le bus, se dit-il. Je la regarde droit dans les yeux et je lui dis : « Je m'appelle Rinus de Gier, Mademoiselle. Je veux coucher avec vous. Voici ma carte, pourriez-vous venir chez moi ce soir ? J'y serai à partir de sept heures, mais ne venez pas après onze heures, car à ce moment-là je dors, généralement. »

« Est-ce que vous m'écoutez ? demanda Thérèse.

— Mais oui, mais oui, fit de Gier.

— Bon, alors est-ce que je peux partir maintenant ? Ou bien est-ce que vous pensez toujours que j'ai tué Piet ?

— Vous pouvez partir. S'il y a quelque chose, je vous téléphonerai. J'ai votre adresse et votre numéro.

— Que pourrait-il bien y avoir ? demanda Thérèse. Je suis enceinte, Piet est mort et il faut que je trouve un moyen de me faire avorter. »

Grijpstra était arrivé entre-temps et de Gier l'avait mis au courant.

« Ah bon, fit Grijpstra, vous lancez des livres, paraît-il ? »

Thérèse ne dit rien.

« Ne vous en faites pas, ajouta Grijpstra. Vous pouvez aller à Rotterdam. » Il gratifia la fille d'un sourire engageant.

Lorsqu'elle fut partie, ils passèrent la maison au peigne fin. Ils avaient tout leur temps. Quand ils entendirent du bruit, ils allèrent voir. Les gens de l'hygiène mentale étaient venus chercher M^{me} Verboom. On allait la conduire dans un asile, sur la côte.

M^{me} Verboom n'opposait aucune résistance, elle ne reconnut même pas les deux détectives. Il est vrai que Van Meteren lui avait donné un comprimé de palfium. La vieille dame était presque inconsciente, elle pouvait à peine marcher. Van Meteren lui portait son sac.

« Comment avez-vous fait pour que cela se passe aussi rapidement ? demanda de Gier à Van Meteren quand il fut de retour.

— Le médecin m'a été d'un grand secours. Cela faisait longtemps qu'il voulait que M^{me} Verboom soit internée. Comme Piet est mort, il n'y avait plus aucune raison pour différer l'internement. Elle est vraiment folle, vous savez.

— Comment ça ? demanda Grijpstra.

— Je n'aurais peut-être pas dû dire qu'elle était folle, répondit tristement Van Meteren. Qu'est-ce que la folie ? Elle est complètement égotique, ça suffit peut-être pour qu'elle soit folle. Elle est incapable de s'assumer. Elle a plus de quatre-vingts ans et elle a besoin d'opiacés. Rendez-vous compte, une vieille dame accrochée ! Jamais ils ne la guériront, mais ils pourront peut-être lui donner un semblant de bonheur, jusqu'à ce qu'elle meure.

— Vous avez raison, approuva Grijpstra. Nous vivons dans un pays démocratique, la loi ne permet pas la souffrance.

— La souffrance, fit Van Meteren avec dédain.

— Vous n'y croyez pas ? demanda de Gier.

— Non, répondit Van Meteren. La souffrance est une valeur très égotique.

— Rien n'est important », laissa tomber de Gier.

Il avait beaucoup appris dans la journée.

« Ça suffit comme ça. » Grijpstra en avait assez. « C'est bien joli la philosophie orientale, mais nous avons du travail. Figure-toi qu'il y a eu un mort et un cambriolage par effraction. Ce n'est peut-être pas important, mais j'aimerais quand même bien savoir qui nous devons arrêter, rien que pour le principe.

— Bien sûr, fit Van Meteren. Le travail a un rôle à jouer. Faites ce que vous avez à faire, à condition que vous ne pensiez pas que ce soit important. »

Grijpstra lui jeta un regard furieux et Van Meteren remonta dans sa chambre en souriant.

Un peu plus tard, quand ils furent dans la chambre de Piet, Grijpstra se mit à grogner. De Gier connaissait bien ce bruit, ça lui rappelait son chat Oliver, quand il était sur le balcon et qu'il était rendu furieux par la présence du chien des voisins, un berger allemand. De Gier était alors effrayé par son propre chat. Ce dernier était métamorphosé en une boule de rage pure, ébouriffé, le dos rond et la queue en bataille, il crachait une haine absolue.

« Oui, monsieur l'adjudant détective, qu'y a-t-il ? demanda-t-il suavement.

— Voilà ce qu'il y a. » En grognant, Grijpstra lui désigna les papiers qu'il avait trouvés sur l'une des étagères. « Regarde ça, il y a quelques semaines, Piet Verboom a hypothéqué sa maison pour 50000 florins. Ça fait beaucoup d'argent, le salaire annuel d'un homme aisé. La maison tient debout mais elle est pas mal délabrée, elle a trois cents ans. 50000, c'est vraiment le maximum qu'on doit pouvoir obtenir sur une hypothèque. On a versé l'argent sur son compte en banque et il a été retiré, avec 25 000 qu'il y avait déjà sur le compte. On l'a retiré en liquide. Où est-il cet argent ?

— Il reste de l'argent sur le compte ? demanda de Gier.

— Environ 10 000 florins. Ça veut dire qu'il a converti en liquide tout ce que possédait la Fondation. Nous n'avons rien trouvé. Si l'argent est ici, il doit être planqué dans un endroit impossible. Si jamais il est ici, mais à l'heure qu'il est, il doit être loin.

— Volé », fit de Gier.

Grijpstra acquiesça d'un signe de tête.

« Alors, nous avons le mobile.

— Bien sûr, dit Grijpstra en s'asseyant.

— Nous avons aussi les suspects. Tout le monde a eu l'occasion de le tuer. Prenons Van Meteren par exemple. Il a dû tuer pas mal de gens en Nouvelle-Guinée et il aurait pu dépenser les 75 000. Il y a aussi M^{me} Verboom, elle est folle bien sûr, mais est-ce qu'elle aurait eu envie de l'argent ? Elle a plus de quatre-vingts ans.

— Le pognon, c'est le pognon, fit de Gier. Je ne vois pas pourquoi les vieilles folles n'aimeraient pas en avoir comme les autres. Elle l'a peut-être au fond de son sac, en attendant de le dépenser pour faire

une croisière autour du monde ou aller passer un an dans un palace à Madère. Quelqu'un m'a dit qu'il y avait là-bas un hôtel anglais spécialement conçu pour les vieilles dames riches.

— C'est possible, je n'ai pas eu un enseignement d'avant-garde comme toi. La psychologie et tout ce qui s'ensuit. Tu devrais peut-être aller la voir à l'asile.

— Charmant, fit de Gier. T'as d'autres idées géniales ?

— Un suspect est un suspect, il faut l'interroger. Même s'il est aussi cinglé que le gouvernement.

— C'est juste.

— Vient ensuite Thérèse, elle non plus n'aimait pas Piet. Elle lui a balancé des dictionnaires à la figure. Et puis, il y a les garçons, Eduard et Johan, ils en avaient peut-être marre de servir de larbins et d'être exploités. Envisageons la participation fortuite d'Eduard, Johan et Annetje ; pendant six mois ils travaillent pour rien et soudain, les voilà riches ! Avec 75 000 florins, on peut acheter une belle péniche toute neuve et mettre des tapis persans par terre.

— Des tapis d'occasion, rectifia de Gier.

— Si tu veux. »

De Gier se gratta le cou. « N'importe qui aurait pu monter l'escalier en douce. Les filles étaient probablement trop occupées à remuer leur bouillie diététique pour remarquer quoi que ce soit, ou alors elles regardaient les rhododendrons. On ne peut pas regarder à la fois des rhododendrons et un escalier. De toute façon, pourquoi auraient-elles fait particulièrement attention ? N'importe laquelle des trente-huit personnes présentes aurait pu faire le coup, mais ce que je ne comprends pas, c'est le cambriolage. Tu penses qu'on venait chercher l'argent ? »

Grijpstra se leva.

« Tu veux dire qu'on l'a pendu pour s'emparer de l'argent et que, comme il n'y était pas, le coupable est revenu plus tard ?

— Revenu ? souligna de Gier. Il n'est peut-être jamais parti. Le cambriolage n'était qu'une petite diversion. Il a continué à vivre ici, tranquillement.

— Pas tranquillement. Les criminels sont généralement plutôt nerveux, fébriles.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? interrogea de Gier.

— Fouillons encore la maison, répondit Grijpstra. On n'a rien trouvé jusqu'à présent, mais tant pis. Malgré la pénurie de personnel, il reste encore plein de flics disponibles. Laissons-les essayer. »

Il téléphona et on leur envoya six agents. Ils sondèrent les poutres, soulevèrent les lames de parquet, dévissèrent les canalisations et regardèrent dans les toilettes. Deux d'entre eux s'occupèrent du magasin, comme des taupes. Des taupes blanches, car au passage, ils renversèrent des sacs de farine.

De Gier les regardait faire en souriant. Lui aussi il avait été une taupe, dans le temps.

Il souriait toujours en montant l'escalier.

Il dénicha Grijpstra dans la chambre de Piet Verboom. Il se reposait sur le canapé, les mains croisées sur le ventre. Un ventre qui, sur le tard, avait pris l'aspect d'une panse et débordait largement au-dessus de la ceinture de Grijpstra et ce, malgré la gymnastique qu'il faisait occasionnellement dans la salle de sport du quartier général.

Grijpstra ouvrit un œil. « Ha, fit-il, tu es venu m'aider ?

— Exactement, répondit de Gier.

— Et comment ?

— En pensant », répliqua de Gier.

Grijpstra referma l'œil.

« C'est d'accord, mais essaie d'être le plus tranquille possible. Il n'y a rien de pire qu'un silence lourd pour penser, et ne reste pas debout, assieds-toi quelque part. »

De Gier parcourut la pièce du regard. Les chaises ne l'attiraient pas outre mesure et Grijpstra avait pris le canapé. Il choisit finalement trois coussins qu'il disposa contre le mur, puis il ferma les yeux.

Une heure s'écoula. Grijpstra respirait profondément, de ses lèvres s'écoulait un mince filet de salive. De Gier s'était assoupi un moment, mais n'ayant pas trouvé d'appui confortable pour sa tête, il s'était réveillé. Il fumait en regardant dans le vide. Devant ses yeux défilaient différentes scènes dans lesquelles figuraient Thérèse et la fille du bus. L'image de leur corps plus ou moins dénudé revenait le plus souvent. Grijpstra ouvrit davantage la bouche et soudain, dans la calme atmosphère de la pièce, retentit un ronflement particulièrement sonore et pénible. De Gier se leva et s'étira. Il eut l'idée de secouer Grijpstra pour le réveiller mais il changea d'avis en voyant dans un coin de la pièce une paire de petits bongos. Ce serait plus subtil. Il ramassa l'instrument, s'avança sans bruit jusqu'au canapé et s'assit par terre. Il considéra longuement son supérieur. Il était détendu, sans défense. De Gier approcha les bongos de la tête de Grijpstra et frappa d'un coup sec le tambour de droite, tandis que de l'autre main, il tambourinait celui de gauche.

Grijpstra fit un bond.

« Ah, fit-il, des bongos. D'où viennent-ils ?

— J'ai un peu fouillé. Ils étaient dans la chambre, tu as déjà dû les

voir. »

Grijpstra réfléchit en se frottant les yeux. « C'est vrai, je les ai même soupesés pour voir s'il y avait quelque chose à l'intérieur. » Il tendit la main et de Gier lui donna les tambours.

Il regarda l'instrument avec méfiance. Il avait l'habitude de sa propre batterie, au quartier général, les caisses étaient beaucoup plus grandes. Il tapota distraitement le tambour de droite, en frotta la peau et cogna sur les bords avec ses phalanges. Il obtint bientôt un rythme tout à fait convenable. En jouant il regardait de Gier, comme pour l'inviter, celui-ci comprit. Il fouilla la poche intérieure de son pardessus. Entre ses deux pointe-billes, son portefeuille et son peigne, il trouva l'étui en cuir dans lequel était la flûte qu'il portait toujours sur lui, depuis que Grijpstra s'était remis à jouer de la batterie. Adolescent, de Gier avait été un musicien prometteur, il avait fait un enregistrement avec l'orchestre de l'école et s'était même spécialisé dans la musique religieuse médiévale. Il avait abandonné la musique pour faire du sport et passer son temps avec des copains boutonneux, à glander dans les rues en frimant. À l'école de police, il avait été tenté de s'y remettre, mais il avait été découragé à l'idée de devoir défiler dans les rues, sous la pluie, avec la fanfare de la police. Mais lorsque Grijpstra avait trouvé sa batterie, de Gier n'avait pas hésité. Il s'était acheté une flûte d'occasion et, après moult hésitations, il l'avait sortie un matin de bonne heure alors que, en solo, Grijpstra se déchaînait en « balayages » et autres roulements. Il avait finalement émis une longue note soutenue.

Grijpstra n'avait même pas levé la tête mais il avait parfaitement entendu et, aussitôt, la percussion avait rempli l'espace laissé libre par le trémolo de la flûte. Depuis, ils jouaient souvent ensemble.

Pour le moment, Grijpstra ne regardait pas davantage de Gier. Le son de la flûte n'était ni grêle ni hésitant, mais puissant et bien délié, et Grijpstra dut puiser au fond de son âme l'inspiration nécessaire pour suivre son talentueux ami. De Gier était debout, légèrement penché en avant ; il avait fermé les yeux. Les bongos constituaient une rythmique tout à fait convenable, assez grave et très simple et le flûtiste se laissait aller à des improvisations plus hardies, oscillant entre deux sons aigus, presque stridents. Il y en eut un à la limite du supportable, impossible à suivre. Grijpstra cessa de jouer et attendit, assis bien droit sur le canapé.

De nouveau la flûte émit un son très doux, comme une plainte d'amour très enveloppante et Grijpstra reprit l'accompagnement.

Aucun des deux hommes n'avait remarqué qu'on avait ouvert la porte. Ils n'avaient pas vu que Van Meteren était entré et qu'il était

ressorti. Quand il revint, ils ne le remarquèrent pas plus. Ils étaient tellement absorbés par leur musique qu'ils ne s'arrêtèrent point lorsque le troisième joueur frappa son instrument de bois, un tronc d'arbre évidé et fendu sur le dessus. Le son produit par cet instrument était hypnotique, magique, profond et cependant délicat. Des accents chauds et étrangers se mêlaient harmonieusement à la mélodie, ils en devinrent même le centre. Grijpstra et de Gier mettaient en valeur cette nouvelle sonorité, élevant les variations du thème jusqu'à ce que, ne pouvant plus suivre, ils laissent van Meteren briser les silences déliés par un rugissement final de son tronc d'arbre. Ils se regardèrent tous les trois, silencieux et extrêmement surpris.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda doucement Grijpstra.

Van Meteren revint à la réalité et les regarda en riant.

« Je vous ai entendus jouer tous les deux, c'était tellement bien que je me suis dit que je pourrais vous accompagner. C'est un tambour qui vient des forêts de Nouvelle-Guinée. Le grand-père de ma mère s'en servait comme télégraphe pour envoyer des messages au village voisin. C'est aussi un instrument de musique, mais nos sorciers l'utilisent pour d'autres usages. Celui qui connaît bien le tambour peut influencer les autres. Avec cet objet, on peut envoûter l'ennemi, mais il y a un risque, un risque grave. La puissance de l'envoûtement peut se retourner contre vous, c'est le choc en retour, il faut donc bien vous protéger. Le tambour peut tuer son propriétaire, ou le rendre fou.

— Vous ne dites pas ça sérieusement ? De Gier était sceptique.

« Que voulez-vous dire ? lui demanda Van Meteren.

Van Meteren sourit gentiment.

« Mais vous-même, en ce qui vous concerne, que se passe-t-il avec votre flûte ? Que se passe-t-il avec la batterie de l'adjudant détective ? Vous pensiez peut-être que vous ne faisiez que de la musique ?

— Évidemment, répliqua de Gier, nous faisons de la musique. Il n'y a rien à redire à ça. Boum Boum. Squik Squik. Des tas de gens font ça, simplement pour se distraire.

— Mais ce faisant, vous changez d'état d'esprit, non ? Vous créez forcément quelque chose, quelque chose de nouveau, je veux dire, quelque chose qui n'existait pas avant. Il se peut que ce soit innocent, mais vous pourriez tout aussi bien, en employant la même énergie, créer quelque chose de dangereux, une minuscule force mauvaise qui s'échappe sournoisement et cause les ravages que vous vouliez lui voir accomplir. »

Grijpstra éclata de rire.

« Ici c'est la Hollande, Van Meteren, le fromage, le beurre et les

œufs. Les tulipes et les moulins à vent, sans compter les pommes de terre en sauce et le porridge. Un porridge si épais que vous avez du mal à le remuer. Cependant si vous y tenez, nous serons des sorciers et des démons. Nous ferons des incantations pour attraper le meurtrier.

— C'est ça, renchérit de Gier, et l'incantation sera si forte qu'elle ira le cueillir pour nous le rapporter, et quand il sera à portée de main, nous n'aurons plus qu'à lui tendre le stylo-bille pour qu'il signe ses aveux. »

Van Meteren se détendit.

« Mais la musique était bien, non ? demanda-t-il.

— Oui, fit de Gier, un bon groupe, les Flicrockers. » Il regarda sa montre. « Six heures, il faut que je rentre nourrir le chat.

— Faudra que tu prennes le bus, lui dit Grijpstra. On n'a pas de voiture.

— Zut, fit de Gier. C'est l'heure de pointe. Les bus vont être bondés. Ça va sentir la sueur.

— Où habitez-vous ? demanda Van Meteren.

— À Buitenveldert. Pourquoi, vous avez une voiture ?

— Non, quand on est agent de la circulation, on ne gagne pas beaucoup d'argent, mais j'ai une moto. »

De Gier n'était pas très chaud. Il détestait ces motards qui, par milliers, semaient la pagaille dans les rues de la ville ; d'un autre côté, il ne voulait pas vexer son collègue.

« C'est très gentil à vous, répondit-il, si ça ne vous dérange pas.

— Du moment que t'es bientôt de retour, intervint Grijpstra. Je vais dîner au restaurant chinois de Nieuwedijk, près du cinéma porno. J'aimerais que tu sois là-bas à sept heures et demie. Tu crois que tu peux y arriver ? »

De Gier hocha la tête et suivit Van Meteren.

Ils traversèrent la rue. La circulation était intense. Ils entrèrent dans la vaste cour d'un bâtiment monstrueux, le Bureau pour l'enregistrement des terres, juste en face de Haarlemmer Houttuinen.

« Ils m'autorisent à la garer ici, expliqua Van Meteren. Ils n'auraient jamais rien voulu savoir si je ne leur avais pas montré ma carte de police.

— Ce doit être une de ces nouvelles petites motocyclettes, songea de Gier, une Kreidler probablement avec un moteur de cinquante cc. On en vole chaque nuit une demi-douzaine. »

Ils découvrirent la Harley-Davidson protégée par un toit de tôle

ondulée.

De Gier marqua un temps d'arrêt. C'était une Harley modèle 1943, une de celles qu'avaient utilisées les Alliés quand ils avaient déferlé en Hollande ; c'est à ce moment-là qu'il les avait vues pour la première fois. Il était alors âgé de douze ans. Sur le bord de la route il faisait de grands signes aux vainqueurs. Un imposant Américain de la police militaire l'avait salué à son tour. Il était superbe, bien campé sur la selle de son monstre splendide ; il escortait une douzaine de camions chargés de troupes en liesse. La moto de Van Meteren semblait être en parfait état, impeccable, le carénage n'avait pas une tache, ses chromes étincelaient dans la faible lumière de la cour.

« Elle vous plaît ? demanda Van Meteren.

— Elle est magnifique », répondit de Gier, et il le pensait. « Où l'avez-vous trouvée ?

— Je l'ai achetée à la casse pour quelques centaines de florins. Dans la police, en Nouvelle-Guinée, on utilisait les mêmes machines, c'est là-dessus que j'ai appris à en faire, il y a bien longtemps maintenant. Quand je l'ai achetée, c'était une épave. Il m'a presque fallu deux ans pour la remettre en état de marche. Les pièces de rechange valent une fortune, alors je me suis servi des pièces d'origine, ça m'a donné énormément de travail. Le pire ça a été la boîte de vitesse, finalement j'ai dû la changer après avoir passé un mois sur cette saloperie. Bien entendu, les sacoches en cuir sont neuves, ou plutôt elles n'ont jamais servi. Je les ai achetées dans un dépôt de l'armée, le cuir était complètement sec, il commençait même à se craqueler. J'ai dû employer des kilos de graisse pour les assouplir. »

Il enleva la béquille de la Harley pour la sortir de la cour en la poussant. La machine était tellement lourde qu'il dut fournir un gros effort pour monter la légère pente qui séparait la cour de la rue.

« Encore un peu de patience, dit Van Meteren. Je vais la mettre en route. » De Gier le regarda faire avec intérêt. On aurait dit que Van Meteren appliquait à la lettre un mode d'emploi. Il fallait d'abord baisser le levier de vitesse ; il n'y avait pas de ressort et on ne pouvait pas le laisser au point mort. Dévisser le pare-brise plaqué contre le réservoir et le mettre en position verticale. Tirer le starter. Régler l'alimentation en tournant la poignée de gauche. Réduire les gaz en tournant celle de droite. Appuyer sur le kick à quatre reprises en donnant un peu de gaz à chaque fois pour pomper l'essence et la faire venir dans les deux cylindres. Tourner la clef sur le réservoir. Repousser le starter, mais pas complètement.

« Allons-y », décréta Van Meteren.

De nouveau il appuya sur le kick. Le moteur se mit à ronronner puissamment.

« Faut-il que vous fassiez tout cela ? De Gier était très surpris.

— Absolument. Si vous oubliez quoi que ce soit, vous pourrez toujours essayer de la faire démarrer, vous ne récolterez qu'une bonne suee. Je peux le faire beaucoup plus vite, mais j'ai vu que vous me regardiez alors j'ai pris mon temps. Ça peut se faire en quelques secondes mais en Nouvelle-Guinée, c'est long quelques secondes, surtout lorsque quelqu'un vous tire dessus avec un fusil mitrailleur. »

D'un geste il invita de Gier et celui-ci monta sur la double selle, à l'arrière. Van Meteren se mit à l'avant et fit aussitôt partir la machine. De Gier regarda le levier de vitesse à l'ancienne, il était fixé contre le réservoir, et il songea à la BMW que lui-même conduisait il y a quelque temps. Il avait les vitesses au pied, d'une simple pression des orteils, il les passait sans accroc. Van Meteren se débrouillait très bien, malgré le levier passablement archaïque qu'il devait sans cesse tripoter.

De Gier n'était pourtant pas très rassuré. Sur une moto, il n'y a aucune protection. Vous risquez votre peau, seule enveloppe tangible. Pour peu que vous effleuriez une voiture ou un réverbère, vous pouvez dire adieu à votre jambe, votre épaule ou même votre crâne.

Au fur et à mesure qu'ils roulaient, sa peur s'évanouit. Il avait l'impression de découvrir Amsterdam. Van Meteren roulait sans heurts, le long des canaux et dans les petites rues. Il était prudent et semblait savoir exactement quand les feux passeraient au vert car il ne freinait pratiquement jamais. Lorsqu'une voiture leur refusa la priorité, il ne ressentit aucune hargne contre le chauffard, Van Meteren l'avait évité avec souplesse. Un obstacle habilement franchi, rien de plus.

Au bout de Beethovenstraat, la circulation s'éclaircit et Van Meteren accéléra. En regardant par-dessus l'épaule du Papou, de Gier s'aperçut qu'ils étaient presque à cent à l'heure mais il n'éprouva aucune inquiétude ; le long du canal on ne distinguait plus les roseaux, ils prenaient l'aspect d'un long rideau. Lui-même se sentait libre.

La Harley ralentit et de Gier indiqua au conducteur l'endroit où il habitait. Van Meteren passa au point mort et coupa le contact. La moto continua sur sa lancée, en silence, jusqu'à la porte d'entrée. De Gier était sidéré, la moto n'avait pas eu le moindre raté. « Elle est vraiment en excellent état », pensait-il.

« Super, dit-il, merci beaucoup. Il n'y a que les motards de la police pour rouler comme ça et encore, ils ont des BMW et des Guzzi. Je me

demande s'ils pourraient faire aussi bien que vous sur une Harley.

— Mais bien sûr, répliqua Van Meteren. J'ai conduit d'autres motos quand j'étais dans la police en Nouvelle-Guinée. Chaque modèle a son secret mais en l'espace d'une semaine, vous pouvez vous y faire, à condition qu'il n'y ait pas de défauts. La Harley est un peu lente mais elle est tout à fait fiable ; avec une Harley vous pouvez faire tout un tas de manœuvres que vous ne pourriez pas effectuer avec une autre moto.

— Entrez un instant, proposa de Gier. J'ai de la bière dans le frigo, vous pourrez en boire une pendant que je donne à manger à Oliver, mais je vous préviens, méfiez-vous de ce chat. Il ne faut surtout pas lui faire confiance : s'il ne peut pas vous attaquer tout de suite, il attendra son heure en ayant l'air tout à fait innocent, comme si une souris ne courrait aucun danger dans sa bouche. »

Il fut content d'avoir averti Van Meteren car Oliver n'était pas dans un de ses bons jours. À force de l'avoir isolé, de Gier l'avait rendu neurasthénique. Il acceptait encore de Gier, mais tout étranger était considéré comme un ennemi, une authentique proie. Les quelques visiteurs qu'avait récemment reçus de Gier étaient partis les chevilles en sang.

Lorsqu'il vit Van Meteren, Oliver se tapit en grognant et dressa la queue. Van Meteren s'agenouilla et prit le chat dans ses bras en le mettant sur le dos. Tout en lui grattant le ventre, il lui parlait gentiment.

« T'es un beau chat, toi, tu sais ? Un petit animal sans défense qui n'aime pas les gens trop grands, non ? »

Oliver se mit à ronronner en fermant les yeux.

« Dieu tout-puissant, s'écria de Gier. C'est bien la première fois qu'il fait ça.

— Avec vous, il le fait, non ? demanda Van Meteren.

— Oui, mais il m'a connu quand il était tout blanc et qu'il ne mesurait que huit centimètres. Ce chat a besoin de beaucoup d'affection ; il me mordrait si je ne passais pas une demi-heure par jour à le caresser et à jouer avec lui et, jusqu'à présent, il n'y avait que moi qui pouvais vraiment le toucher.

— Les chats sont des animaux merveilleux, répliqua Van Meteren, de fantastiques comédiens. » Il reposa Oliver sur le sol.

Ce dernier essaya de griffer le bas de son pantalon, mais Van Meteren l'ignora complètement. Abandonnant la partie, le siamois se réfugia dans la cuisine où il savait trouver sa ration quotidienne de foie.

Grijpstra et le commissaire étaient face à face dans le restaurant de la Fondation hindoue. Grijpstra s'en tenait au vocabulaire policier pour relater succinctement les événements de la journée.

« Ainsi, vous l'avez autorisée à aller à Rotterdam ?

— Oui, monsieur, répondit Grijpstra.

— Voyons voir », poursuivit le commissaire. Il regardait les moulures du plafond, des guirlandes de fleurs stylisées. « Elle reconnaît qu'elle le déteste. Elle reconnaît qu'elle lui a lancé un gros livre à la figure. Elle l'a même confirmé par écrit, c'est signé. Une ecchymose, ça pouvait être une tentative d'homicide. Il faudra que je relise le rapport du médecin. De plus, il manque soixante-quinze mille florins et elle est enceinte de Piet. En outre, il n'a jamais rien fait pour elle et tout ce qu'il lui donnait, il fallait qu'elle le rende.

— Oui, monsieur, laissa tomber Grijpstra.

— Oui, monsieur », reprit le commissaire. Il regardait toujours le plafond.

« Bon, ça va, finit-il par dire. Quand nous aurons besoin d'elle, je suppose que nous saurons où la trouver. De toute façon, nous n'avons pas beaucoup de cellules disponibles et elle est enceinte. »

Grijpstra resta silencieux.

« Vous pensez toujours que c'était un meurtre ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— On n'a rien de positif du côté des détectives qui sont après les deux dealers. Enfin si, on a quelques informations ; un des détectives m'a appelé : dans le milieu, la pègre ou la zone, appelez ça comme vous voudrez, on n'a jamais entendu parler du numéro cinq à Haarlemmer Houttuinen.

— Mais c'est pourtant là où on les a trouvés, déclara Grijpstra d'une voix morne.

— Je sais, dit le commissaire. Ils étaient peut-être membres de la Fondation. D'ailleurs il doit bien y avoir une liste où figurent des indications concernant les membres. L'avez-vous vue ?

— Non. Piet empochait directement les cotisations. Il faudra que je voie avec le comptable si l'argent qu'elles représentaient faisait partie du revenu de la Fondation. Sans doute pas ; j'ai bien trouvé un carnet à souches avec des feuilles certifiant l'appartenance à la Fondation, mais il n'y a pas de talons. Chaque fois Piet prenait vingt-cinq florins et donnait en échange un bout de papier, mais il n'y avait pas de trace car il n'aimait pas payer d'impôts.

— Qui aime ? demanda le commissaire. Un homme décidément

très intelligent ce Piet. »

Grijpstra ricana.

« Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Pour un homme intelligent, il n'avait pas l'air très fin lorsqu'il se balançait au bout d'une corde. »

À son tour le commissaire ricana.

« Ouais, alors pourquoi aurait-il eu besoin de tant d'argent ? Il voulait peut-être s'en aller. Le comptable déclare qu'il aurait pu avoir à payer dans les 50000 florins de taxes et d'amendes. D'ailleurs, selon les deux garçons et les deux filles, et aussi d'après Van Meteren, il ne croyait plus en la Fondation. Il voulait peut-être disparaître, laisser tomber la Fondation après avoir hypothéqué tout ce qu'il pouvait, et sans payer ses créanciers. Avec 75 000 florins, il aurait pu repartir à zéro. Il a vécu à Paris, il aurait donc pu se débrouiller ailleurs qu'à Amsterdam.

— Possible, remarqua Grijpstra, seulement il n'est jamais parti. Il est mort et l'argent s'est envolé. »

Le commissaire jeta un regard circulaire sur la pièce.

« Drôle d'ambiance ici, vous ne trouvez pas ? Vous avez vu la statue dans le couloir, en bas ? D'ailleurs il y en a d'autres. Quelque part en haut, il y a même un authentique Bouddha.

— De très belles statues, commenta Grijpstra.

— Question de goût. Un mec tout le temps assis, sans bouger. Et alors ? Est-ce que c'est recommandé de rester toute la journée assis sur son derrière à contempler Dieu sait quoi ? Des pensées éthérées ? Des rêves pornos ? On en a assez comme ça sans être obligés de rester assis. »

Il regarda ses mains sur la table.

« Cela dit, c'est un passe-temps tranquille. Oui, nous sommes probablement trop pressés. Nous devrions peut-être avoir quelques-unes de ces statues au quartier général, ne serait-ce que pour donner une leçon à certains de nos collègues qui veulent trouver la solution tout de suite. Il vaut peut-être mieux rester assis tranquillement et attendre, c'est peut-être comme ça que la lumière se fait. Brusquement vous vient l'idée. Vous ne savez pas d'où elle vient, mais elle est là, évidente. Ça vous est déjà arrivé ? »

Grijpstra réfléchit et, avec un peu d'hésitation, il hocha la tête, en signe d'acquiescement.

« Ça se peut. Une étincelle extrêmement rapide. Parfois trop rapide, car avant que vous ayez pu la saisir elle s'est évanouie. Tout ce qu'il

reste, c'est que vous savez que vous avez entrevu la vérité, en un éclair.

— Ça revient plus tard, souvent au moment où vous vous y attendez le moins.

— C'est possible.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire, Grijpstra ?

— Je vais aller dîner dans un restaurant chinois avec de Gier.

— À propos, où est de Gier ?

— Rentré chez lui donner à manger à son chat. »

Le commissaire éclata de rire.

« Rentré chez lui donner à manger à son chat, répéta-t-il. C'est un motif valable, ça me plaît. »

Le mot « dîner » avait clos la conversation. Grijpstra le raccompagna à la porte d'entrée devant laquelle était garée une Citroën noire ; derrière le volant, un agent attendait, impassible. « Le commissaire va bientôt passer divisionnaire », songea Grijpstra.

Il était juste sept heures trente quand de Gier arriva au restaurant. Grijpstra était assis dans un box, sur le côté. Il avait devant lui un verre de bière et son calepin. Il gribouillait, essayant de relier de vagues cercles entre eux. Il y avait un nom dans chacun des cercles.

« Tu vois bien que j'arrive souvent à l'heure ? »

Grijpstra émit un grognement indistinct.

« Et, d'après le dessin, quelles conclusions en tire l'esprit supérieur ? »

Grijpstra relia deux cercles supplémentaires.

« Alors ? »

— Tss, fit Grijpstra, est-ce que je sais ? Des pièces, des fragments, c'est tout ce que j'ai. Tout s'emboîte. Je vois bien la coupure, mais je ne la saisis pas. En plus, de quoi suis-je vraiment sûr ? La seule évidence que nous ayons, c'est le livre que la fille a lancé. Les agents qui ont fouillé la maison n'ont rien trouvé, sauf des souris mortes. Ils cherchent toujours. Quant à nous, les hypothèses qu'on a échafaudées sont un peu hasardeuses. Cet après-midi tu m'as aidé à penser, est-ce qu'il t'est venu quelque chose à l'esprit ? »

De Gier s'adossa plus confortablement et contempla les petites lampes rouges dont les pompons étaient passablement défraîchis. Le propriétaire avait fait appel à un de ses compatriotes pour la décoration. Sur les murs, des paysages chinois cachaient le plâtre qui s'écaillait sérieusement. On pouvait voir une pagode ou un temple, havre céleste où s'ébattaient des dieux au sourire mielleux et au ventre démesuré. Leur crâne était rasé et leur poitrine si féminine qu'ils en étaient obscènes. Des bébés, gras comme des cochons, s'agitaient autour d'eux.

« Alors ? demanda Grijpstra.

— Ben », fit de Gier.

Grijpstra leva les yeux. « Je croyais que tu aimais la cuisine chinoise.

— Oui j'aime ça, mais je réfléchissais et je n'ai pas trouvé de solution satisfaisante. Pour le moment, la meilleure hypothèse que j'ai retenue, c'est celle du commissaire. Nous ne devrions pas envisager le meurtre immédiatement. Il n'y a pas beaucoup de meurtres à

Amsterdam. C'était un suicide, les renseignements que nous avons concordent et ce que je préfère là-dedans, c'est qu'il était très soigné.

— Ah oui, coupa Grijpstra. Je vois ce que tu veux dire, c'était un suicide à la japonaise, hein ? Tu te laves et tu te bichonnes avant de passer à l'acte. Tu penses qu'il a médité un peu dans sa chambre, devant le petit autel, là où nous avons trouvé les restes d'encens ?

— C'est ça, approuva de Gier en regardant le menu. Il devait déjà être déprimé depuis quelque temps et il suffisait de bien peu de chose pour le faire craquer ; c'est ce qui est arrivé quand la fille lui a lancé le dictionnaire.

— Et l'argent ? Les soixante-quinze grands formats, que sont-ils devenus ?

— On devait le faire chanter ou bien quelqu'un l'a volé *avant* qu'il ne se suicide, ça lui donnait une raison supplémentaire. Ou alors il a peut-être combiné un plan machiavélique, il a détruit l'argent pour qu'on accuse quelqu'un, quelqu'un qu'on pourrait suspecter de l'avoir tué.

— Brr, fit Grijpstra, non, n'allons pas chercher midi à quatorze heures.

— Ça se pourrait, non ?

— Non.

— Alors mangeons. »

On avait apporté sa bière à de Gier et il en soufflait la mousse.

« T'as peut-être raison, je ne le vois pas en train de jeter l'argent. Comme par exemple, en le mettant dans un de ces sacs-poubelles gris que nous avons maintenant, pour le donner aux éboueurs. Personne n'ouvre jamais ces sacs. Piet n'aurait jamais détruit d'argent, il aimait trop ça.

— Et si on le faisait chanter ?

— 75 000, c'est une somme énorme pour un chantage. Qu'est-ce qu'il avait fait ? Qu'est-ce qu'on peut faire actuellement en Hollande pour être victime d'un maître chanteur ? Même en tuant quelqu'un on s'en tire avec quelques années de prison.

— Ha, fit Grijpstra. Ne me disais-tu pas l'autre jour que la prison c'était la pire des peines qu'on pût infliger à un homme ?

— Oui, c'est vrai, répondit de Gier. Laissons tomber et mangeons. »

Ils passèrent la commande et de Gier se mit à manger dès que le serveur eut apporté les plats. Avec ses dents il enleva la viande des brochettes tandis qu'après avoir pris quelques beignets de crevettes, il

attaquait les nouilles.

« Doucement, recommanda Grijpstra. On est censés manger ensemble.

— Tu as raison. » De Gier parlait la bouche pleine.

« Doucement, c'est bien le mot. On ne devrait pas tant se précipiter. Cette affaire se résoudra d'elle-même, tout ce que nous avons à faire, c'est rester assis et regarder la situation s'éclaircir. C'est ce que me disait le commissaire ce... » Grijpstra ne termina pas sa phrase ; de Gier leva les yeux.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il.

Le visage de Grijpstra s'était figé.

« Regarde derrière toi, souffla-t-il.

— Merde », fit de Gier et il bondit. Grijpstra l'imita. Ils sortirent leur pistolet tous les deux et foncèrent vers la porte mais de Gier fut le premier à l'atteindre. Le serveur était sur la trajectoire de Grijpstra, ils se rencontrèrent et lorsque Grijpstra fut dans la rue, le plateau et le serveur n'avaient pas encore touché terre. Impuissant, Grijpstra aperçut de Gier qui courait derrière leur malfrat, un grand Chinois du nom de Lee Fong.

Le pauvre Lee Fong n'avait pas du tout de chance ce jour-là ; en fait, son court séjour en Hollande ne lui avait apporté que des désagréments. Dès l'instant où il eut déserté son bâtiment, il ne connut que des aventures fâcheuses. Il avait perdu au jeu et on l'avait arrêté pour trafic de drogue. En s'échappant de prison, il avait blessé un gardien. C'était aujourd'hui le jour où il devait quitter le pays. Il aurait dû rester planqué jusqu'à la dernière minute, mais il s'était risqué à parcourir quelques mètres pour se payer un dernier bon repas. Et voilà qu'il était tombé, comme par hasard, sur deux policiers en civil.

Il n'aurait pas dû hésiter quand Grijpstra l'avait regardé. Il y a des tas de photos dont un policier doit se souvenir ; de plus, pour un Hollandais, rien ne ressemble plus à un Chinois qu'un autre Chinois. Pourtant il avait continué à hésiter et il avait porté la main à son couteau, une longue et méchante lame qu'il avait dans une poche spécialement cousue dans son jean. C'est ce mouvement qui avait donné l'alerte à Grijpstra. Et à présent Lee Fong avait de Gier derrière lui, et ce dernier gagnait du terrain.

Lee tourna le coin d'une rue et se retrouva dans l'impasse Ramskooui.

Lee estima qu'il n'avait pas le choix. Il s'arrêta, fit demi-tour et sortit son couteau. De Gier s'arrêta également et lança son pied en avant. Si la jambe se détend bien, le coup fait sauter

immanquablement le couteau. On avait enseigné au moins trois prises à de Gier pour désarmer le porteur d'un couteau, mais elles étaient toutes compliquées, il fallait coordonner plusieurs mouvements. Il fallait aussi se séparer de son pistolet et il préférait de beaucoup le garder à la main. Lee Fong leva les bras tandis que Grijpstra arrivait en halÉtant.

L'impasse Ramskooi n'est pas profonde mais elle abrite trois bars. La foule des consommateurs se déversa dans la rue.

De Gier passa les menottes à Lee Fong devant les badauds stupéfaits. Grijpstra entra dans le premier bar et téléphona au central radio. Deux minutes plus tard une VW blanche arrivait dans l'impasse. Trois minutes plus tard elle repartait emmenant de Gier et Lee Fong. Les badauds étaient toujours dehors. Grijpstra avait sorti un grand mouchoir crasseux pour s'éponger le front. Peu à peu les curieux se dispersèrent réintégrant, pour la plupart, les différents bars et les rumeurs cessèrent.

« Monsieur », prononça une petite voix.

Grijpstra regagnait le restaurant ; il baissa les yeux. A côté de lui marchait un gosse de sept ans environ. Un petit nègre, noir comme du charbon.

« Oui, fiston ? » s'enquit Grijpstra.

Le garçon grimaça, découvrant d'étincelantes dents blanches.

« Est-ce que vous êtes policier, monsieur ? »

— Eh oui, répondit Grijpstra avec bonne humeur.

— J peux voir votre pistolet, s'il vous plaît ?

— Les pistolets ne sont pas faits pour qu'on les montre, assura Grijpstra.

— Non, dit le gosse en souriant, c'est fait pour tirer.

— Là tu te trompes, vois-tu. D'ailleurs regarde, c'est là qu'on met les pistolets, dans un étui en cuir. »

Grijpstra tapota le holster sous sa veste.

« Qu'est-ce que le type avait fait, monsieur ? »

— Il s'était battu, expliqua Grijpstra. C'est un sale type. Il s'est battu avec un couteau et il a blessé quelqu'un.

— Moi aussi je me bats, dit le gosse.

— Avec un couteau ?

— Non, monsieur. Avec mes mains. » Il montra ses petits poings.
« Mais mon frère se bat avec une chaîne de vélo. Il dit qu'il

m'apprendra parce que c'est très difficile. »

Grijpstra s'arrêta et se tourna vers le garçon.

« Je m'appelle tonton Hans, lui dit-il. File maintenant et dis à ton frère qu'il ne devrait pas se battre avec une chaîne de vélo. Ce n'est pas difficile et ce n'est pas beau. S'il veut se battre, il devrait apprendre le judo. Tu sais ce que c'est, le judo ?

— Oui, monsieur, j'ai vu ça à la télé et mon maître d'école en fait. Il est ceinture marron, mais il veut passer ceinture noire. Il s'entraîne tout le temps.

— C'est bien, remarqua Grijpstra. Peut-être qu'il pourrait t'apprendre. Tu sais ce que font les judokas avant de commencer à se battre ? »

L'enfant réfléchit, puis il sourit.

« Oui, monsieur, je sais. Ils se saluent en s'inclinant l'un vers l'autre.

— Tu sais pourquoi ils font ça ? »

De nouveau, l'enfant réfléchit, un peu plus longuement cette fois-ci. « Parce qu'ils s'aiment bien ? Ils ne s'en veulent pas, ils n'ont rien l'un contre l'autre ?

— Exactement, dit Grijpstra. Allez, file maintenant.

— Au revoir, tonton Hans », dit le gosse.

Une minute plus tard, Grijpstra se surprit à jurer. Les différentes imprécations formaient un édifice sémantique, une malédiction de huit syllabes dont la force le surprit. Il s'était arrêté devant l'étalage d'une petite boutique située à mi-chemin entre l'impasse et le restaurant chinois. Il réfléchit, essayant de découvrir ce qui avait bien pu causer cet éclat aussi brutal qu'indécent. Étaient-ce les objets dans la vitrine ? En bas, sur une étagère, il y avait trois dentiers, tandis qu'un gros chat dormait sur une étagère supérieure. Il savait par expérience que les fausses dents n'avaient pu le perturber à ce point. Lui-même avait un dentier et, matin et soir, lorsqu'il le voyait dans un verre d'eau, sur sa table de chevet, il n'éprouvait nul ressentiment. Il trouvait au contraire que ses fausses dents joignaient l'utile à l'agréable. Était-ce le chat ? Non, Grijpstra aimait les chats, même s'il ne s'en vantait pas, comme de Gier, de peur d'avoir l'air trop sentimental.

Non, ce qui l'avait ébranlé, c'était l'effort qu'il avait fait pour essayer d'apprendre quelque chose à un gosse. Le petit garçon à qui il venait de faire la leçon n'avait pas été vraiment impressionné. S'il avait reconnu que Grijpstra avait raison, c'était probablement parce

qu'il avait eu peur. Il avait été fasciné par les armes à feu, la poursuite, le couteau du malfrat, le coup de pied, les menottes, la voiture de patrouille et les agents en uniforme embarquant le prisonnier. C'est partout la violence, pensa Grijpstra. Le même aurait sa chaîne de vélo et il connaîtrait les batailles de rue. Il attendrait simplement quelques années.

Quand il fut de nouveau dans le restaurant, il constata que leur table n'avait pas été desservie. Le serveur souriait avec gêne.

« Hé, vous, l'interpella une grosse femme.

— Madame ? demanda Grijpstra.

— Vous savez ce que vous avez fait ?

— Oui, répondit Grijpstra. J'ai heurté le serveur en courant. Je suis désolé.

— Vous êtes policier ? interrogea la grosse dame.

— Oui.

— Le type après qui vous couriez, qu'est-ce qu'il a fait ?

— C'est un criminel en fuite. Sa photo est dans tous les commissariats. Il est dangereux, il a un couteau. Il fallait l'arrêter.

— Vous y êtes parvenu ?

— Oui, mon collègue l'a eu. À l'heure qu'il est, il est en route pour la prison.

— Vous savez que vous avez sali mes vêtements ? »

Grijpstra se leva et regarda la robe de la femme ; elle était complètement tachée.

« Un plat de nouilles entier ; mon mari a reçu un œuf sur la tête ; et là-bas, la fille a reçu toute la soupe sur elle. Quant au serveur, vous auriez dû voir ce que vous lui avez fait. Il a fallu qu'il change de veste.

— Je suis désolé, répéta Grijpstra.

— Vous devriez peut-être nous dédommager, suggéra la femme.

— Ah, ne l'écoutez pas, intervint le mari. Elle est en train de vous embobiner. De toute façon, il fallait faire nettoyer la robe, et moi, j'ai pris l'œuf sur les cheveux et je ne suis pas encore chauve. »

« Vous allez bien ? demanda Grijpstra à la fille qui avait reçu la soupe sur elle.

— Oui, répondit la fille en souriant timidement.

— Ah, les femmes ! poursuivit le mari. L'année dernière, un policier s'est fait descendre. Il était bel et bien mort. On aurait pu vous tirer dessus également. Et il faut qu'elle parle de ses fringues !

— Il n'avait qu'un couteau, corrigea Grijpstra.

— Ou bien vous poignarder, c'est peut-être pire.

— Bon, ça va, dit la grosse femme. Mais la prochaine fois que vous courez, contournez le serveur. C'est un petit gabarit, vous auriez facilement pu l'éviter.

— Ah, les femmes ! reprit le mari.

— Ferme-la, ordonna la grosse femme.

— Oui, chérie, dit le mari.

— Aimeriez-vous une bière, tous les deux ? demanda Grijpstra.

— Oui », répondit la femme soudain plus aimable.

Le serveur apporta la bière et refusa l'argent.

« C'est la maison qui l'offre », dit-il en souriant.

Il semblait toujours très nerveux.

« Je me demande de quoi il peut bien être coupable, pensa Grijpstra. Il n'a pas de papiers en règle, ça ne fait aucun doute, serait-ce un copain de Lee Fong. » Il regarda le visage du serveur pour essayer de l'identifier. Il devrait peut-être faire un saut au service de l'immigration. Pour quoi faire ?

« Il y a suffisamment de pagaille dans le monde », se dit-il.

De Gier arriva dix minutes plus tard. Le serveur apporta un nouveau plat de nouilles et des légumes frits en salade.

« Alors ? s'enquit Grijpstra.

— Ça y est. On l'a mis dans une cellule. Maintenant, les charges retenues contre lui s'alourdissent. Cet imbécile n'aurait pas dû sortir son couteau. J'ai téléphoné au commissaire et pour une fois il avait l'air content. Il m'a dit de te féliciter.

— Moi ? s'étonna Grijpstra.

— Ne sois pas modeste, je déteste ça. C'est toi qui l'a repéré, non ?

— C'est vrai, reconnut Grijpstra, et puis tu l'as attrapé.

— Parce que je te l'avais dit.

— Tu ne m'as rien dit du tout.

— J'allais le faire mais je n'ai pas eu le temps.

— Eh bien... » De Gier eut un sourire rusé. Tu as eu le serveur.

— Ce sont de petits détails comme ça qui font que la vie vaut la peine d'être vécue, dit Grijpstra. Allez, paye l'addition.

— C'est encore à moi ?

— La semaine dernière, c'est moi qui ai payé.

— Tu parles ! Quatre rouleaux de printemps et deux cafés, répondit de Gier. Six ou sept florins. Je dois en avoir pour plus de vingt.

— Tu es le plus jeune, rétorqua Grijpstra, ne discute pas.

— Non », fit de Gier en payant l'addition.

« Vous avez trouvé quelque chose ? » demanda Grijpstra à un jeune agent qui déplaçait les caisses dans la cave du 5 Haarlemmer Houttuinen.

« Ça se pourrait, répondit le jeune agent. À l'intérieur de ces caisses, il y a une espèce de pâte. Je crois que ça s'appelle du mizo et que ça sert à faire de la soupe. J'en ai mangé une fois dans un de ces restaurants diététiques. C'est pas mauvais, à condition de ne pas en manger trop. Rien d'illégal n'importe comment, mais ça, c'est différent, je l'ai ramassé par terre. »

Il désigna quelques miettes d'une substance gluante et marron.

« Ça ressemble à du mizo mais c'est plus consistant. Je pense que c'est du hasch.

— Est-ce que vous roulez vos cigarettes ? lui demanda Grijpstra.

— Bien sûr. Vous voulez du papier ? »

Grijpstra mélangea du tabac avec un peu de la substance non identifiée. Quand il eut fini la cigarette, de Gier lui donna du feu et Grijpstra aspira une grande bouffée. Quand il rejeta la fumée, tout le monde renifla avec application.

« C'est du hasch, dirent-ils tous ensemble.

— On va l'envoyer au laboratoire pour en être sûrs, dit Grijpstra, mais il est certain que c'est du hasch.

— Du bon boulot », déclara de Gier à l'agent qui rayonnait, mais il ne s'intéressait guère à la prise. Quelques bouts de hasch par terre, ça ne représentait pas grand-chose. Ces gens-là fumaient forcément du hasch. Johan, Eduard ou les filles, ou Piet, ou même Van Meteren. Pourquoi n'en auraient-ils pas laissé tomber un peu sur le sol ? Fumer du hasch est difficilement répréhensible. En avoir en réserve pour le vendre, cela seulement constituait un délit. S'ils pouvaient trouver une caisse pleine de shit...

« Vous avez ouvert toutes les caisses ? demanda-t-il.

— Toutes. On a dû couper les cordes et se servir d'un couteau en guise de levier pour les ouvrir. Il n'y avait rien d'autre que de la pâte à soupe. On les a sondées et on a relevé des échantillons sur les bords et dans le fond. De la soupe, c'est tout.

— Quelque chose d'autre ?

— Rien, répondit l'agent, mais c'est complètement dégueulasse ici. C'est plein de souris crevées, et ils appellent ça un restaurant. Beurk.

— Vous êtes encore jeune, intervint Grijpstra.

— C'est la crasse qui fait tourner le monde. N'y pensez pas, ou plus jamais vous ne mangerez. »

Alors qu'il quittait la cave, il s'arrêta pour se retourner. « Je vais vous dire autre chose. Il arrive que le corps des femmes soit sale, lui aussi. Vous y avez déjà pensé ? Songez seulement que...

— Je ne veux pas le savoir », interrompit l'agent.

De Gier monta l'escalier en riant. Un inspecteur lui tapa sur l'épaule.

« Vous avez une minute ? »

De Gier le suivit dans le restaurant. « Vous avez trouvé quelque chose ? »

L'inspecteur haussa les épaules : « Peut-être.

— Alors ?

— Eh bien, c'est à vous de voir. Vous êtes chargé de l'enquête, non ?

— C'est Grijpstra qui en est chargé.

— C'est pareil, dit l'inspecteur. Vous ou Grijpstra, c'est blanc bonnet, bonnet blanc.

— Ah oui ? fit de Gier avec irritation. Je suis une entité autonome, voyez-vous. On n'est pas des frères siamois, vous savez.

— C'est d'accord, reprit l'inspecteur. Vous êtes séparés. Ça vous intéresse ce que j'ai à vous dire ?

— Je vous écoute.

— Dans la chambre de Van Meteren, cet honorable Papou, on a trouvé des choses bizarres.

— Je sais, fit de Gier. J'ai vu la chambre et ce qu'il y a dedans : le crâne d'un sanglier sauvage, un tambour des savanes, une collection de perruques, des coquillages, des pierres et d'étranges poupées.

— C'est ça, plus un fusil Lee-Enfield en parfait état, enveloppé dans de la toile huilée, mais il n'y a pas de munitions.

— Hein ? fit de Gier, il ne devrait pas avoir ça.

— Sûr, approuva l'inspecteur, mais le copain est dans la police et il n'a pas de munitions. Il m'a raconté qu'il servait dans la police d'État

de Nouvelle-Guinée et qu'il gardait le fusil en souvenir de la guerre contre les Indonésiens. Quand ils ont gagné, il n'a pas voulu rendre son arme, en vrai patriote. Il l'a gardée et l'a introduite en fraude dans le pays. Alors est-ce que je l'arrête ou pas ? De nos jours, posséder une arme à feu constitue un délit. Ça risque de lui coûter cher. Il perdra son travail et probablement ses droits au chômage. Il faudra qu'il paie une amende et il aura un casier judiciaire à vie.

— Qu'est-ce que vous avez fait jusqu'à présent ? interrogea de Gier.

— Je lui ai dit d'apporter le fusil à l'armurerie du quartier général et de leur demander de boucher le canon, comme ça il pourrait le garder. Mais je lui ai dit aussi qu'en dernier ressort, c'était à vous de décider. Ce qui fait que je peux toujours l'embarquer si vous m'en donnez l'ordre.

— C'est d'accord, répondit de Gier, faisons comme vous avez dit. Mais dites-lui de l'apporter à l'armurerie cette semaine. Si d'ici sept jours il n'y est pas allé, alors on s'occupera de lui.

— Bien, chef.

— Et faites un rapport noir sur blanc, avec un double pour le sergent-armurier.

— Bien, chef.

— Et ne m'appellez pas chef.

— Bien, chef. »

Grijpstra entra dans le restaurant avec une jeune femme et une petite fille.

« Permets-moi de te présenter.

— De Gier, déclara de Gier. Vous devez être madame Verboom.

— M^{me} Verboom est venue directement de l'aéroport, précisa Grijpstra. Et voici Yvette. Yvette est très fatiguée, n'est-ce pas ? »

La petite fille sourit.

« Alors, on ne vous retiendra pas, assura de Gier. Est-ce qu'on peut vous emmener quelque part ? Avez-vous un endroit où dormir ? »

M^{me} Verboom sourit gentiment.

« Ne vous en faites pas pour nous. Mon père attend en bas avec la voiture. Il va emmener Yvette à la maison et je la rejoindrai plus tard. J'ai pensé que vous voudriez me voir tout de suite.

— Oui, c'est une bonne idée, approuva de Gier. Ce policier va accompagner votre fille jusqu'à la voiture. »

Le détective prit la petite fille par la main.

« Tu veux venir avec moi, ma chérie ?

— Vous êtes un policier, vous aussi ? demanda la petite.

— C'est un très gentil policier, répliqua de Gier. C'est ce que vous êtes, non ?

— Oui, chef », répondit l'inspecteur.

Grijpstra et de Gier examinèrent la jeune femme. Piet devait avoir eu très bon goût. Thérèse était très mignonne mais cette femme, qui devait avoir au moins dix ans de plus que la maîtresse de son mari et qui venait d'effectuer un voyage éprouvant, cette femme était très belle. En connaisseur, de Gier admira les longs cheveux blonds, la bouche bien dessinée et les lèvres charnues. M^{me} Verboom croisa les jambes et sortit une cigarette. En souriant, de Gier lui donna du feu. Elle sourit à son tour.

« J'espère que le fait que je ne sois pas triste ne vous choque pas. Je n'aimais plus Piet depuis longtemps, et sa mort ne me touche pas vraiment. Je ne la souhaitais pas mais puisque c'est fait, c'est fait.

— Je comprends, laissa tomber de Gier.

— Je ne l'ai pas tué, ajouta-t-elle calmement. Même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu car j'étais à Paris. Je peux facilement le prouver. Je vais vous donner l'adresse où j'étais, comme ça vous pourrez vérifier. »

Sur un bout de papier elle écrivit une adresse à Paris que de Gier recopia dans son calepin. Il faudrait qu'il demande au commissaire de contacter la police française.

« C'est vous la seule responsable de la Fondation hindue, désormais, déclara Grijpstra.

— Et quelle Fondation, commenta-t-elle sarcastiquement, ça ne repose sur rien. La maison est vide, tout le monde est parti, sauf Van Meteren, paraît-il, et lui n'a jamais fait partie de la Fondation. De plus, il s'en va également, m'a-t-il dit. Il y a longtemps que je m'étais rendu compte de l'absurdité de ce système hindu. C'est en m'épousant que Piet m'avait convertie, quand je pensais encore qu'il avait quelque chose à enseigner. »

Elle regarda les deux policiers.

« Mais l'argent m'intéresse, je dois m'occuper de mon enfant.

— Je suis désolé, madame Verboom, dit Grijpstra, mais je crains qu'il n'y ait pas d'argent. Votre mari avait hypothéqué la maison, et je ne sais pas où est passé l'argent. Il y a encore une chance pour que nous puissions le trouver mais, pour le moment, nous ne savons pas du tout où il est. Vous pouvez probablement vendre la maison et en

tirer quelque chose, d'ailleurs je vous suggère de contacter Joachim de Kater, le comptable de votre mari. »

M^{me} Verboom regarda par la fenêtre.

« Le salaud, s'écria-t-elle. Pendant des années et des années j'ai trimé dans cette maison. J'ai même plâtré les murs et fait de la charpenterie. Il me faisait porter des briques à l'étage supérieur, il était trop radin pour faire installer un monte-charge. Et je n'étais pas la seule. Nous étions tous des idéalistes, nous allions purifier l'atmosphère morale d'Amsterdam et rendre les gens heureux en les initiant à la « véritable paix ». Nous étions détachés ! Tu parles ! »

Les deux hommes sourirent pour bien montrer qu'ils comprenaient.

« Et maintenant, il a tout fichu en l'air. Qu'est-ce qu'il a fait de l'argent ?

— J'aimerais le savoir, répondit de Gier. Comme ça nous pourrions également savoir si votre mari a été assassiné et, si tel est le cas, pourquoi. Mais nous ne trouvons rien. Peut-être que vous, vous savez s'il s'est déjà trouvé mêlé à un trafic de drogue ?

— Du hasch ? demanda M^{me} Verboom.

— Hasch, héroïne, cocaïne, amphétamines, acides, n'importe quelle drogue. » M^{me} Verboom secoua sa ravissante tête et laissa glisser la cape qui lui couvrait les épaules. Elle portait une blouse de coton dont les trois boutons du haut étaient défaits.

Elle se pencha légèrement en avant. De Gier aperçut ses seins, l'un après l'autre.

« Hmmpf, Hmmpf, fit-il doucement.

— Je vous demande pardon ? demanda M^{me} Verboom.

— Non, rien, répondit de Gier. Je disais Hmmpf hmmpf. Je dis beaucoup ça depuis peu, ça ne veut rien dire de spécial. C'est peut-être le surmenage.

— À moins que ce ne soit ce temps lourd », dit M^{me} Verboom, qui se mit à rire. « La drogue, disiez-vous. Peut-être s'en occupait-il, il n'avait pas de principes, je connais tout sur son manque de scrupules. Pourtant il était plutôt lâche et faire le commerce de la drogue, c'est risqué... Je ne sais pas. Nous avons du hasch ici, une grosse boîte en fer blanc pleine de hasch. Il avait dû l'acheter en gros, vu la quantité. Cependant, il n'en a jamais vendu, pour autant que je sache. On en fumait au cours des soirées que nous faisions, il appelait ça des exercices de concentration, il mettait une musique appropriée sur son tourne-disque et nous devions rester tranquilles. J'aimais bien ces soirées. Une fois, il y avait des tomates sur la table, elles nous

parurent magnifiques. C'était la première fois que je voyais réellement à quoi ressemblait une tomate. Du moins, c'est ce que je pensais sur le moment. Le lendemain, ce n'était rien d'autre qu'une tomate. Quand on fume du hasch, on se délasse énormément, vous savez.

— Vous fumez toujours ? demanda de Gier.

— Non. J'ai arrêté à Paris. Personne ne m'en a proposé et je n'avais pas envie de chercher. Je n'ai jamais beaucoup fumé. On a peut-être fait six soirées en tout. De toute façon, il faut que je cherche du travail maintenant. J'ai une vie très médiocre.

— Pourquoi être allée à Paris ? s'étonna Grijpstra.

— Ma mère est française et nous avons de la famille là-bas. Je parle couramment français. Quand j'ai quitté Piet, je voulais changer de vie complètement.

— Ainsi votre mari offrait de la drogue à des gens. Il n'en vendait jamais ? interrogea de Gier.

— Je n'en suis pas sûre, répondit M^{me} Verboom. Nous ne vendions jamais de joints au bar ou dans le restaurant. Il trafiquait peut-être plus sérieusement. Souvent des gens assez bizarres venaient nous voir, et il lui arrivait de les recevoir dans sa chambre et d'en fermer la porte à clef. C'étaient peut-être des dealers.

— Nous n'avons pas trouvé la boîte en fer blanc dont vous nous avez parlé, dit Grijpstra.

— On l'a probablement prise ; en bas, Van Meteren m'a dit que quelqu'un s'était introduit ici la nuit après la mort de Piet. »

Ils continuèrent à poser des questions, mais M^{me} Verboom commençait à se répéter. Elle parlait surtout de Piet. Grijpstra tombait de sommeil.

« Ce sera tout, madame Verboom, lui dit-il. Vous devez être fatiguée. Je suis sûr que vous avez envie de retrouver vos parents. » S'il en avait douté, il savait désormais que Piet n'avait pas été le personnage le plus populaire d'Amsterdam.

— Samedi matin, neuf heures.

De Gier dormait.

À six heures et demie, le réveil avait sonné, comme d'habitude. Il s'était levé en maugréant, s'était préparé une tasse de café qu'il avait bue sur le balcon en contemplant la pelouse derrière l'immeuble. Une vaste pelouse bien entretenue avec, au milieu, un massif de roses. Il avait écouté les grives, admiré les mouettes et le corbeau solitaire et fait peur aux pigeons.

« Pourquoi n'attrapes-tu pas quelques pigeons bien dodus ? » avait-il demandé à Oliver qui l'avait rejoint sur le balcon. « Les pigeons font trop de chiures. Regarde. »

Sur l'un de ses géraniums il y avait une flaque d'excrément acide et gluant.

De Gier alla chercher une paire de ciseaux et tailla la plante.

De nouveau il regarda la pelouse, un dachshund s'y ébattait. Le dachshund n'arrivait pas à se décider, il ne savait où se poser, la pelouse était trop grande.

De Gier termina sa cigarette, fit une grimace au dachshund, tapota la tête d'Oliver et se remit au lit. Il grogna de plaisir en remontant la couverture sur son épaule. Une heure de gagnée, peut-être deux. Le jour s'annonçait bien.

Il rêva.

C'était un rêve qu'il avait déjà fait.

Une sorte de navire de guerre vogue sur le Herengracht, le canal d'Amsterdam le plus noble. Il ressemble un peu aux bateaux qu'utilise la police fluviale pour surveiller les voies d'eau, un bateau puissant, gris et silencieux, suffisamment bas pour pouvoir passer sous les ponts.

Mais sur ce bateau, les hommes ne portent pas l'uniforme bleu de la police fluviale. L'équipage est composé d'hommes petits et anguleux, armés de vieilles mitraillettes au canon court et au magasin circulaire, comme celles qu'utilisait Al Capone.

De Gier est sur un pont, il regarde l'eau. C'est le moment où la pègre va entrer en action. Bientôt on va mettre à quai le bateau et

envoyer des patrouilles dans la ville. La première investira l'hôtel de ville pour arrêter le maire et les notables, et la seconde livrera bataille jusqu'au quartier général pour se saisir du chef de la police.

De Gier est tout seul, désarmé.

Il n'a pas peur, il connaît sa puissance, la puissance d'un enquêteur de la police criminelle dans un pays démocratique.

Il étudie soigneusement l'ennemi et constate que tous les hommes ont le même visage. Ils l'observent sournoisement sous le bord de leur chapeau melon. Ils sont tous vêtus d'un complet rayé, comme celui de Grijsstra, et d'une cravate grise, comme celle du commissaire.

Ça n'a rien d'étonnant, pense de Gier. L'ennemi, c'est la face cachée de l'autorité officielle, son côté pervers.

C'est l'aurore. La ville est déserte, les frontons du XVII^e siècle en soulignent le vide.

Le bateau s'approche, il est maintenant juste en-dessous de De Gier.

Celui-ci se penche par-dessus le parapet. Il crache.

Comme un flocon, le crachat reste suspendu dans l'air jusqu'à ce qu'une légère brise le fasse atterrir sur un des chapeaux melon. Une explosion se produit. Le bateau prend feu et commence à sombrer, les petits hommes anguleux sautent par-dessus bord et se noient. Seul un chapeau melon flotte sur l'eau.

De Gier se réveilla. Il poussa un soupir. Tout est bien qui finit bien. La dernière fois qu'il avait eu ce rêve, ça ne se terminait pas aussi bien. On le capturait, on le torturait et, ce qui est pire, on le ridiculisait. Les petits hommes anguleux s'étaient bien amusés.

« Je fais des progrès, se dit de Gier tout content. Je peux contrôler mes rêves. Un homme devrait être capable de diriger ses propres rêves. »

« Hello, Oliver », cria-t-il au chat siamois qui dormait, confortablement pelotonné sous les draps.

Oliver couina paresseusement.

— « Ne couine pas, lui ordonna de Gier. Tu es un chat, pas une souris. »

Oliver se remit à couiner.

« C'est bon, tu es une souris. »

Il sauta du lit en rejettant les couvertures de sorte qu'Oliver s'en alla valser contre le mur, complètement empêtré dans les draps.

De Gier éclata de rire. « Tu es une souris bien maladroite en tout cas. »

Oliver se dégagea et vint se frotter contre sa jambe en miaulant.

De Gier se rendait à la cuisine lorsque le téléphone se mit à sonner.

« Bonjour, dit Grijpstra. J'espère que je ne te réveille pas.

— Pas du tout. Je me suis levé à six heures pour consulter mes notes.

— T'es un type exemplaire. Je suis fier de toi ; tu le sais, non ? Bon, assieds-toi et mets-toi à l'aise. »

De Gier s'assit et alluma une cigarette. « Ça y est.

— Bien, reprit Grijpstra. Maintenant écoute. J'ai un boulot épatant pour toi.

— Pas question, je suis de repos aujourd'hui.

— Un policier n'est jamais de repos, surtout quand il s'occupe d'un crime. De plus, je te dis que c'est un chouette boulot. Tu te rappelles cette ravissante M^{me} Verboom ?

— Évidemment », fit de Gier en pensant aux seins qu'il avait entrevus, l'un après l'autre.

« Je t'entends mieux, dit Grijpstra. Je cherche toujours le véritable mobile. »

De Gier soupira. « 75 000 florins, ça me semble un excellent mobile.

— D'accord, mais qu'est-ce que tu dis de ça ? Suppose que Van Meteren et M^{me} Verboom aient eu une liaison. Nous savons que Piet courait sans arrêt les filles et qu'il avait souvent du succès. Rien d'étonnant à ce que le mariage ait été un échec et à ce que M^{me} Verboom ait été frustrée. Les femmes frustrées ont besoin de compagnie, la nature a horreur du vide. Le noir c'est splendide, alors elle a dragué Van Meteren.

— Ce sont les nègres qui sont magnifiques, pas les Papous, fit remarquer de Gier.

— Je ne sais pas, déclara Grijpstra. Si j'étais une femme, je préférerais un Papou. Actuellement, les nègres sont trop civilisés, ils regardent la télé et les matchs de foot, ce sont des intellectuels. Ils sont emmerdants. Mais il n'y a pas si longtemps, une génération au plus, les Papous étaient encore des cannibales. Imagine un peu leurs repas, la chair qui rôtit et eux qui dansent, avec des plumes sur la tête, pendant la pleine lune, en brandissant les os de leurs victimes.

— Humm, fit de Gier en rêvant. Tu sais que nous aussi. On faisait ça.

— On le faisait il y a cent mille ans. On a oublié.

— Je pense que tu as encore raison. Je croyais que tu n'entendais rien à la psychologie.

— Pas à la psychologie, aux fantasmes. A l'imagination. Si elle a choisi Van Meteren, c'est parce qu'elle l'avait sous la main, il était dans la maison. Ça aurait très bien pu être un Chinois ou un type de Rotterdam.

— Ah non, coupa de Gier, pas un type de Rotterdam, elle n'aurait pas fait ça, surtout pas avec un type de Rotterdam.

— Quand une femme est frustrée, elle est capable de n'importe quoi.

— Continue, tu m'intéresses.

— Alors elle choisit le Papou, reprit Grijpstra.

— Il n'a que sept huitièmes de sang papou.

— Arrête de m'interrompre, j'ai des choses à faire, figure-toi. Sept huitièmes de Papou ça fait un homme tout entier.

— Qu'est-ce que tu as à faire ? On est samedi, tu ne travailles pas.

— Rien à faire ! s'exclama Grijpstra. Rien à faire ! Il faut que j'emmène mes enfants à la plage et il est déjà tard. Ils ont tout préparé, les seaux, les pelles, les chapeaux de paille, les bouteilles thermos et tout le bazar.

— D'accord ; eh bien alors, accouche !

— Ce Van Meteren est un mec bizarre, tu as remarqué ?

— Évidemment, répondit de Gier. Ne t'ai-je pas raconté comment il conduisait sa Harley-Davidson et comment il traitait Oliver ?

— Mais si, laissa tomber Grijpstra. Alors voilà, lui c'est un mec bizarre et M^{me} Verboom est une femme intelligente et belle. Ils s'entendent bien. Mais ils n'ont pas d'argent. Van Meteren gagne un salaire ridicule et M^{me} Verboom se tue à la tâche pour quatre sous par semaine. Pendant ce temps, Piet fait fortune, grâce à la drogue. Van Meteren connaît la combine de Piet, il y participe sans doute. Il sait peut-être que Piet dispose de 75 000 florins pour acheter une grande quantité de drogue. De l'héroïne probablement, ou de la cocaïne. À moins que ce ne soit un gros chargement de haschish. Il annonce à M^{me} Verboom qu'il va s'emparer de l'argent. Elle veut l'aider mais Van Meteren se rend compte du danger. Si M^{me} Verboom avait été là quand nous avons découvert le corps de Piet, nous aurions pu faire le rapprochement. Non, il fallait qu'elle parte.

— Bien sûr, approuva de Gier, alors il lui suggère de quitter son mari pour aller refaire sa vie, ailleurs éventuellement, ça la mettra à l'abri de tout soupçon, on ne pourra pas l'accuser de complicité. Et

ensuite, qu'est-ce qui se passe ?

— Je suis content que tu arrives à me suivre, si tôt le matin. Bien, c'est maintenant que ça devient intéressant. »

De Gier regarda par la fenêtre. Oliver était monté dans le bac de géraniums pour asticoter les mouettes.

« Hé, cria-t-il, ne quitte pas. Oliver est de nouveau dans le bac à fleurs. La semaine dernière il est tombé et il s'est presque cassé la mâchoire. Je vais le chercher. »

Grijpstra soupira.

« Ça y est, déclara de Gier en soupirant lui-aussi. Quel enquiquineur ce chat. J'aurais dû acheter un canari. Vas-y, continue, qu'est-ce qu'il y a d'intéressant ?

— Piet commence à être sérieusement déprimé, sa femme et sa fille lui manquent vraiment. Il évoque le suicide et Van Meteren l'y pousse. Piet n'est pas un type très équilibré, il est capable d'en finir avec lui-même. Van Meteren fait courir le bruit que Piet va très mal, que son état dépressif empire. C'est ce que tout le monde pense dans la maison.

— Ha », fit de Gier dont l'intérêt s'était vraiment éveillé.

« Pourtant, Piet est dans de très bonnes dispositions bien que sa famille lui manque. Il va conclure le plus gros deal de sa vie. Il va acheter de l'héroïne, ou je ne sais quelle came qu'il pourra revendre tout de suite aux dealers qui viennent dans son bar en tant que véritables membres de la Fondation. Mais voilà que tout foire et Piet meurt. Comment est-il mort ?

— Eh bien, c'est simple, reprit Grijpstra. Van Meteren attend que Piet ait l'argent dans la maison. Piet attend celui qui doit lui apporter la drogue. Mais avant que le type n'arrive, Van Meteren se rend dans la chambre de Piet, le met K.O. et le pend. Il prend l'argent et le cache quelque part, en dehors de la maison sans doute. Le monde est vaste. »

De Gier examina une tache au plafond. Une tache ronde. Il se souvint qu'il en avait rêvé. Il était entré dans cette tache comme en un conduit débouchant quelque part, il n'avait pu se rappeler sur quoi il avait débouché en se réveillant.

« Bien sûr, dit-il, et Van Meteren pouvait utiliser l'altercation qu'il y avait eue entre Thérèse et Piet ce jour-là. Il est entré juste après qu'elle eut quitté la pièce et a trouvé Piet complètement étourdi, se tenant la tête après avoir été frappé par le dictionnaire ; il n'avait plus qu'à finir le travail. D'ailleurs, quand nous sommes entrés, c'est *lui* qui le premier a fait remarquer l'ecchymose, pour se disculper.

— Tu penses vraiment que la fille l'a touché avec ce livre ? insista Grijpstra. Les femmes manquent toujours leur cible. Mais ça n'a pas d'importance. »

De Gier se mit à rire. « Pas d'importance, répéta-t-il. Tu parles comme un adepte de la Fondation hindoue. On t'a converti ? »

Grijpstra éclata de rire. « Il y a des années que j'ai été converti. On apprend peut-être pas grand-chose dans la police et il se peut que j'aie une tête de bois, mais je me suis aperçu que rien n'est aussi important que ça en a l'air. Quoi qu'il en soit, même si l'identité de l'assassin n'est pas importante, nous l'attraperons quand même. »

De Gier fit une grimace. « Ne serait-ce que pour gagner notre place au paradis, hein ? »

— Au paradis, en enfer ou au purgatoire. Comme tu voudras. Et si nous n'y arrivons pas, nous continuerons de chercher. Et si nous n'y arrivons décidément pas, ce sera dommage, mais pas trop.

— Exact. Ensuite alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Van Meteren téléphone à M^{mc} Verboom à Paris pour lui dire qu'il a fait le boulot. Elle peut venir. *Il faut* qu'elle vienne, pour montrer qu'elle s'intéresse à l'héritage.

— Pourquoi ? fit remarquer de Gier. Elle aurait pu rester en dehors. Enfin d'accord, il fallait qu'elle vienne, pour que nous ne nous inquiétons pas à son sujet. C'est dommage qu'elle soit venue, j'aurais aimé être obligé de lui rendre visite à Paris. Bon, qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Ah oui, répondit Grijpstra, merci de me l'avoir rappelé. J'ai quelque chose à te demander. Il fait beau aujourd'hui et tu n'as rien à faire. Je veux que tu lui donnes un rendez-vous. Elle a fait une grosse impression sur toi hier, elle a dû s'en rendre compte. Quant à toi, tu as pensé à elle toute la nuit en te retournant dans ton lit. Y a pas de mal à ça, tu es célibataire. Alors, téléphone, prends rendez-vous avec elle et sors-la.

— Et si elle refuse ?

— Elle ne refusera pas, affirma Grijpstra. Tu es chargé de l'affaire. Elle le sait et elle est curieuse. De plus, t'es plutôt joli garçon. Deux bonnes raisons pour qu'elle soit enchantée d'être avec toi. Alors tu pourras lui tirer les vers du nez. Laisse-la parler, mets-la en confiance. »

De Gier se leva, il s'étira en grognant.

« Toi, t'as qu'à le faire, répliqua-t-il. T'es un très bon acteur. Conduis-toi d'une façon paternelle. Si ta théorie est exacte, je ne suis

d'aucune utilité. Elle doit être amoureuse de Van Meteren et moi j'ai la peau rose bonbon.

— Il faut que je parte à la mer maintenant, protesta Grijpstra. Bonne chance et bonne chasse. Téléphone-moi ce soir, à n'importe quelle heure, pour me raconter ce qui s'est passé.

— Hé ! cria de Gier.

— Oui ?

— La voiture. J'ai besoin d'une voiture, tu ne veux quand même pas que je la trimbale sur le porte-bagages de ma vieille bicyclette ?

— Non, dit Grijpstra. À partir de deux heures de l'après-midi il y aura une Mercedes pour toi dans le garage de la police, à côté du quartier général. Avec 50 florins dans la boîte à gants. Le gardien te donnera les clefs. Tu me diras ce que tu as dépensé, lundi, et tu me rendras la monnaie, avec les factures. »

Il raccrocha.

De Gier fit le numéro de M^{me} Verboom. Sa mère répondit.

« Ici, Rinus de Gier. Est-ce que je pourrais parler à votre fille, s'il vous plaît ?

— Un instant », répondit la mère. Il l'entendit appeler, « Constance, téléphone. »

« Allô, Constance, dit-il de sa voix la plus suave. Rinus de Gier à l'appareil. Nous nous sommes rencontrés hier.

— Comment savez-vous mon nom ? demanda-t-elle surprise.

— La police sait tout », reprit-il de sa voix normale.

Constance se mit à rire, un rire qui n'était pas du tout affecté.

« Grijpstra se trompe, songea de Gier. Elle n'a rien à voir dans l'affaire. C'est la femme du défunt, voilà tout. Bien que... »

« C'est l'inspecteur qui m'appelle ou bien c'est l'homme ? »

La réponse le soulagea quelque peu. Il prit son courage à deux mains.

« Eh bien, en fait c'est l'homme. Je pensais que vous seriez peut-être libre ce week-end et comme moi aussi je suis libre, j'avais l'intention de venir vous chercher pour aller faire un tour en voiture et dîner en ville ensuite, avant de finir la soirée.

— Finir la soirée comment ?

— En prenant un verre quelque part après dîner.

— C'est d'accord, accepta Constance. De toute façon, mes parents ne s'intéressent qu'à l'enfant et ils n'arrêtent pas de parler de la mort

de Piet. Je ne serais pas fâchée de sortir un peu. Venez me chercher si vous voulez. À quelle heure ?

— Cet après-midi ? À deux heures et demie ?

— Non, répondit Constance. Cet après-midi, j'ai quelque chose à faire, un peu de shopping. Pourriez-vous venir me prendre vers sept heures ?

— Va pour sept heures.

— Alors entendu, Rinus, je compte sur vous. » Elle avait baissé la voix, laissant poindre une vague promesse. Elle raccrocha.

« Ha », cria de Gier à Oliver. Il le souleva et lui frotta le museau contre sa joue. « Tu peux pas savoir, lui confia-t-il gentiment. Ils t'ont tout coupé, mais il le fallait. Tu serais devenu cinglé ici, à tourner en rond et à t'accrocher aux rideaux. T'as vu l'état dans lequel je me mets quelquefois, non ? Tu devrais m'en être reconnaissant. »

Il se rasa et s'habilla en chantant.

Oliver se roula sur le tapis en gémissant.

« Ferme ta gueule de siamois, lui ordonna de Gier. Nous avons des désirs lascifs, toi et moi. Pas les mêmes, c'est tout. Si l'un de nous est satisfait, l'autre se met à gueuler. Allez, viens manger. »

Ils prirent leur petit déjeuner ensemble, sur le balcon.

« Maintenant, écoute bien, expliqua de Gier au chat. Je vais laisser la porte du balcon ouverte, essaie de ne pas tomber. Je vais à la librairie pour y prendre tous les livres que je pourrai trouver sur les Papous, ensuite je reviendrai ici les lire. En rentrant, je nous prendrai quelque chose à bouffer, alors sois sage. »

A six heures et demie, il alla chercher la Mercedes. La voiture était pratiquement neuve, avec un toit ouvrant. Le réservoir était plein.

« Une voiture du Service des Renseignements, pensa de Gier, mais ils ne font pas d'enquêtes. Ils se contentent de suivre et d'espionner les gens. Ensuite ils nous appellent et nous procédons aux arrestations. Pourquoi n'ai-je pas fait une demande pour être dans ce service, on m'aurait accepté. J'aurais pu passer mon temps dans les bars et les night-clubs les plus huppés. Sans compter les bordels de luxe. Et tout ça aux frais de la princesse, pour la bonne cause. Mais non, qu'est-ce que je fais, j'arrête pas de marcher et j'ai les pieds plats. »

Pourtant il était content, presque reconnaissant, et il conduisit prudemment jusqu'à la Jacob Van Lennepstraat, là où demeurerait Constance, chez ses parents. La Jacob Van Lennepstraat ressemble davantage à un grand fossé qu'à une rue. Elle est longue, étroite, obscure et sans arbres. Il n'y a pour seul paysage que des murs de

brique effrités et des carcasses de voitures.

Légèrement vexé, de Gier songea : « Ce n'est pas mon ton de voix langoureux qui l'a fait accepter mon rendez-vous. Personne n'a envie de rester ici, dans des chambres humides, encombrées de meubles et mal aérées. »

La mère le pria d'entrer quelques minutes. Elle souriait timidement, presque avec soumission. C'était une femme très forte, avec des auréoles sous les bras. Dans le couloir, Yvette arrivait en courant. Elle se cogna contre lui et, levant les yeux, se rappela qui il était. Elle lui donna un petit baiser en l'appelant tonton. La mère lui désigna une chaise, il s'y assit et l'enfant se réfugia dans ses bras. De nouveau la mère se mit à sourire, tout en se plaignant de la chaleur. Elle parlait avec un accent français très prononcé.

« Je vous présente mon mari », dit-elle. De Gier posa l'enfant par terre et se leva. Ils échangèrent une poignée de main. Le père était gros lui aussi et la main qu'il tendit à de Gier avait l'air enflée, un peu putréfiée.

« Je suis en arrêt-maladie, expliqua le père. Ce sont mes nerfs, enfin vous comprenez. Vous êtes fonctionnaire aussi, m'a-t-on dit.

— Oui monsieur, répondit de Gier. Je suis dans la police.

— Un travail intéressant, estima le père, plus intéressant que le mien, en tout cas. Je travaille au Bureau d'enregistrement des terres. Je classe des dossiers, et une fois que je les ai classés, il faut que je les recherche. Et chaque fois que je montre un de ces dossiers à quelqu'un, que ce soit un architecte, un entrepreneur ou un éventuel acheteur qui veut savoir de quoi il retourne, l'État empoche six florins et cinquante centimes, et moi je gagne dix centimes là-dessus. Une fois j'ai craqué, ça devait me taper sur les nerfs, mais je ne sais pas comment ça s'est produit. Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? Est-ce que *vous*, vous le savez ? »

De Gier observa un silence poli.

« Ma fille ne va pas tarder. Elle se ravale la façade, enfin elle se maquille et se coiffe. Une perte de temps, elle est très mignonne, même au réveil, lorsque ses cheveux sont emmêlés. Bien sûr je suis un peu partial, je suis son père, mais je pense vraiment qu'elle est belle. Elle n'aurait jamais dû épouser ce petit rat miteux. De toute façon, maintenant il est mort. Bon débarras.

— Vous n'aimiez pas Piet Verboom ? se risqua de Gier.

— Bien sûr que non, personne ne l'aimait. À commencer par lui-même. C'était un roublard de première, et obséquieux avec ça. Il ne m'adressait jamais la parole, j'étais pas assez bon pour lui. De mon

côté, je ne lui parlais jamais parce que je le trouvais rasoir et prétentieux. Il ne parlait que de lui. Moi aussi je parle de moi ; ça limite un peu la conversation. »

De Gier éclata de rire en même temps que le père.

« C'est toujours ça, reprit ce dernier. Je peux être spirituel malgré ma nervosité. Voulez-vous une bière bien fraîche ? »

Constance apporta la bière sur un plateau, deux canettes et deux verres. Elle fit le service. Le père observait de Gier par-dessus le bord de son verre.

« Vous aimez le football ? lui demanda-t-il en souriant.

— Non monsieur », répondit de Gier.

Le père se leva brusquement, il faillit renverser sa bière. « Vous parlez sérieusement ?

— Absolument. Je suis probablement anormal, mais le football m'ennuie. J'ai souvent été obligé de regarder des matchs, quand j'étais un jeune flic et que je gardais le terrain, sur la touche. J'ai vu quelques-uns des matchs les plus fameux, l'Ajax contre l'Espagne, l'Ajax contre cet autre club, je ne trouve plus le nom ; tout ce dont je me souviens, c'est de bonshommes en maillot rayé qui couraient après un ballon. Pour moi, ça n'a aucun sens. Non seulement ça me barbe, mais ça m'irrite aussi. Je trouve que c'est une perte d'énergie.

— T'entends ça, maman ? » cria le père.

De Gier dut répéter ce qu'il venait de dire. Le visage du père s'illumina d'un large sourire.

« Contre cet autre club, reprit-il. Je ne trouve plus le nom. Hahaha.

— Vous l'avez rempli de joie, monsieur, dit la mère. Il s'imagina qu'il est le seul dans la ville à ne pas apprécier le football et ça lui pose des problèmes.

— Bon Dieu c'est vrai, déclara le père, j'en ai honte. C'est comme si j'étais différent de mes voisins et de mes collègues de bureau. Et voilà que vous aussi, vous êtes comme moi. Ha.

— Qu'est-ce que vous aimez ? » interrogea de Gier.

Le père désigna le sol. De Gier entrevit tout un tas de disques. Il se leva pour mieux les regarder. Il n'y avait que du jazz moderne, surtout du piano et de la trompette.

Le père le regardait d'un air malheureux. « Vous aimez cette musique-là ? »

De Gier sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il était sidéré. Il avait déjà eu ce genre d'émotion intense. C'était tout à fait surprenant,

cet homme gras et bouffi partageait les mêmes goûts que lui. Il essaya de se maîtriser, mais son étonnement et son enthousiasme furent les plus forts.

« Monsieur, fit-il, écoutez monsieur, j'adore cette musique. J'ai les mêmes disques que vous, peut-être pas autant, mais la plupart d'entre eux. Je les écoute au moins une fois ou deux par semaine. Je prends le chat dans mes bras, j'éteins la lumière et j'ouvre la porte-fenêtre du balcon, si le temps le permet, j'allume alors un cigare et j'écoute. Pendant des heures. Et alors, tout s'arrête, vous savez, tout est comme suspendu. »

Il allait continuer sa tirade mais le père l'interrompit. « Dieu me garde », dit-il doucement.

La mère toucha le bras de De Gier. « Vous avez peut-être guéri mon mari, dit-elle gentiment. À présent, il n'est plus seul.

— Je n'ai même plus besoin de vous revoir, déclara le père. Ça ne me déplairait pas, bien entendu, mais ce n'est pas nécessaire. Du moment que je sais que, quelque part dans la ville, vous êtes assis en train d'écouter de la musique. C'est un moment privilégié. Il y en a parfois, quand vous vous y attendez le moins, sinon ça ne se produit pas. Apporte-nous plus de bière, maman ! »

La mère apporta la bière. Pendant tout ce temps, Constance était restée assise, avec beaucoup de grâce.

« Elle fait tout pour que je la remarque, pensa de Gier, mais je préfère regarder son père. »

« Aviez-vous eu des moments pareils avant ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le père, quand j'étais enfant. Je n'ai jamais bien compris ce qui se passait. Brusquement, il se produit quelque chose, vous vous en rendez compte et, sans que vous puissiez ou veuillez l'expliquer, le temps usuel fait place à ce fameux « moment ». Je me souviens quand ça m'est arrivé la première fois. J'étais au zoo et je regardais un buceros. On l'appelle aussi oiseau rhinocéros. Il avait l'air si bizarre que soudain, toute ma vie en a été changée. J'avais un regard complètement différent sur le monde. Je savais que tout rentrerait dans l'ordre pour redevenir monotone et plat, la vie de tous les jours, quoi. Mais à cet instant, tout était différent. Il n'y avait plus de normalité, plus de relations de cause à effet. Je n'ai jamais oublié. Je retourne parfois au zoo pour voir le buceros. Je marche directement jusqu'à sa cage, je le regarde un moment, et ensuite je ressors, sans regarder les autres oiseaux ni les autres animaux. Je jette juste un coup d'œil aux chameaux qui sont des animaux bizarres, eux aussi. Les autres ne m'intéressent pas ; ils sont, comment dire, trop rationnels. Mais pas le buceros, personne ne peut me dire ce que c'est.

C'est peut-être ce qui en fait le charme. »

« Tu n'es pas un peu saoul, papa ? » s'inquiéta Constance. Elle se tourna vers de Gier. « Quand il se met à parler du buceros, c'est qu'il est complètement saoul. Il faut alors qu'on le porte dans son lit, et il est lourd. »

« Non ma chérie, sors donc avec ce monsieur et amuse-toi bien. Je ne suis pas saoul et je n'ai pas l'intention de l'être. Pas ce soir en tout cas. »

De Gier fit ses adieux et ouvrit la porte pour laisser passer Constance. Avant de partir il regarda une dernière fois dans la pièce, mais le père regardait par la fenêtre, une expression d'extase sur son visage bouffi.

« C'était très gentil de votre part, déclara Constance en s'appuyant contre de Gier. Vous devriez revenir. Personne n'arrive plus à le dérider. Ce soir, il n'est pas trop mal. Il lui arrive de marmonner sans reconnaître sa propre femme. Il n'arrête pas de dire que tout est noir et il se met à maugréer. Il peut passer des heures à jurer ; non pas qu'il soit spécialement fâché, il se contente de débiter un chapelet d'injures, sans arrêt. Je ne pouvais plus vivre dans cette maison. Quand Yvette est là, il va un peu mieux. Ce matin, il l'a emmenée au zoo. »

« Pour voir le buceros, songea de Gier. Engagez-vous dans la marine, vous verrez du pays, engagez-vous dans la police et vous verrez la nature humaine. Il faudra que je raconte ça à Grijpstra, ça l'aurait intéressé. Il devrait peut-être aller voir le buceros quelquefois. »

« C'est votre voiture ? demanda Constance.

— Mais oui, répliqua de Gier. J'ai fait des économies pour me la payer, à raison de deux sous la journée. Pendant cent ans je n'ai jamais cessé de mettre de l'argent de côté.

— Vraiment ?

— Non, pas vraiment. Je l'ai empruntée. J'ai un vélo, un vieux vélo, et quand je suis en service, j'ai une VW.

— Oh, fit Constance, vous n'en avez pas besoin pour me sortir. Je n'ai pas l'habitude de tant d'égards. Piet avait une voiture mais il s'en servait pour sortir ses petites amies. Moi je travaillais à la cuisine et je m'occupais de la gosse.

— N'aviez-vous pas un ami avec une voiture, à Paris ? Vous êtes une femme ravissante. Ne me dites pas qu'à Paris les hommes ne se retournaient pas. »

Pendant un moment Constance resta silencieuse. « Je n'ai quitté

Piet que depuis quelques mois. Quand je suis à Paris, il faut que je travaille. Le frère de ma mère possède une maison de gros et il m'a donné du travail. J'ai habité chez lui quelque temps et lui et sa famille sont des gens très rigoureux. Quand je sortais du travail il fallait que j'aille chercher ma fille à l'école. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour rencontrer des hommes jusqu'à présent.

— Hmmpf, hmmpf, fit de Gier.

— C'est ce que vous avez dit l'autre soir, remarqua Constance. C'est votre cri de guerre ?

— Oui, un cri de guerre.

— Vous avez envie de moi ? »

De Gier rougit tandis que Constance gloussait.

« Lequel essaie de baiser l'autre ? » songea de Gier en continuant à rougir. Il lui prit la main, elle ne la retira pas.

« Vous avez apporté vos sandwichs ? » demanda-t-il en désignant le sac en plastique qui était entre eux.

Constance rougit.

« Oui, avoua-t-elle, c'est le pain et le fromage que ma mère a donnés à mon père quand il est allé au zoo ce matin. Il a tout rapporté. J'allais vous demander de me conduire au parc un peu plus tard ce soir. J'allais toujours là-bas quand j'étais enfant et j'aimerais y retourner avant d'aller à Paris.

— Allons-nous donner à manger aux canards ? s'informa de Gier.

— Non, c'est un secret. Vous verrez. » Il l'emmena au restaurant chinois de Nieuwedijk. Derrière son comptoir le propriétaire s'inclina cérémonieusement et le serveur leur sourit. Constance s'aperçut de l'accueil qui leur était réservé.

« Vous êtes connu ici ? demanda-t-elle.

— Un peu. Nous avons semé la pagaille hier.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous avons arrêté un homme qui était recherché et mon collègue a renversé le serveur, accidentellement. Il y avait des nouilles partout dans le restaurant. » De Gier fit la grimace. « Dommage que j'aie été dans la rue quand c'est arrivé, mais il fallait que je coure après notre homme.

— Ils ne doivent pas vous aimer beaucoup ici.

— Ça va à peu près. Les flics ne sont jamais très populaires. L'essentiel, c'est qu'ils nous servent. »

Le propriétaire se déplaça lui-même pour prendre la commande.

« Je vous recommande les crevettes, elles sont excellentes, très fraîches, avec du riz frit ; et puis la soupe maison, pas celle du menu, une soupe vraiment chinoise et un verre de vin. Le vin, c'est la maison qui l'offre. Ça vous va ?

— Oui, dit Constance, ça semble parfait. »

Le propriétaire s'inclina en souriant. Il alluma la cigarette de Constance et fit signe au serveur en faisant claquer ses doigts.

Le serveur se précipita dans la cuisine, ignorant les autres clients.

« On vous soigne spécialement, remarqua Constance. Quel effet ça fait d'être puissant ?

— Je ne me sens pas puissant. Un policier est au service de la communauté.

— Ha, fit Constance.

— C'est vrai, vous savez. C'est ce qu'on m'a enseigné à l'école de police. J'y croyais à l'époque. Plus tard je l'ai oublié, mais maintenant j'en suis persuadé. C'est tout à fait exact.

— Vous êtes sérieux en disant ça, hein ?

— Absolument.

— Ne soyons pas sérieux, voulez-vous ?

— Entendu.

— Est-ce que vous êtes en uniforme quelquefois ?

— Ça m'arrive, à peu près une fois par mois, pendant quelques jours. Quand nous sommes débordés dans les commissariats et que nous n'avons pas assez d'effectifs. Venez me voir un jour au commissariat de Warmoesstraat. »

Constance se mit à rire. « Je dîne avec un sergent de ville.

— Non, pas en ce moment. Le propriétaire du restaurant pense qu'il a affaire à un flic, le serveur aussi, mais ce n'est pas ce que je suis. Je suis un homme en train de dîner avec une femme. »

Elle changea de sujet et ils bavardèrent un moment. De Gier s'arrangea pour la faire parler de Van Meteren.

« Oh, il est sympathique. C'était le seul dans cette maison sur lequel je pouvais compter. Toujours aimable et gentil, et toujours occupé à faire quelque chose. Il ne traînait jamais et pourtant il ne faisait pas partie de la maison. Il restait à l'écart mais il était toujours prêt à rendre service.

— Occupé ? reprit de Gier. Occupé à quoi ?

— À étudier.

— À l'université ? Il prenait des cours du soir ?

— Je pense qu'il aurait bien aimé, mais il ne remplissait pas les conditions requises ; pourtant je suis sûre qu'il est très intelligent. Il étudiait l'Histoire, l'histoire de la Hollande. Il empruntait des livres à la bibliothèque, il le fait probablement toujours. Les bibliothécaires l'aidaient en l'orientant dans ses lectures et en lui trouvant les livres dont il avait besoin. »

De Gier secoua la tête : « L'Histoire ?

— C'est ça. Pourquoi ? Et pourquoi pas l'Histoire ? Il sait tout ce qu'il y a à savoir sur la Hollande, je suppose. De plus, il s'est promené partout. Il connaît chaque village, chaque ville. Il préparait ses randonnées et ensuite il partait sur sa moto. Pendant les week-ends et les vacances, et chaque fois qu'il pouvait se rendre libre dans son travail. Je crois qu'il n'aimait pas beaucoup ce qu'il faisait, bien qu'il ne se soit jamais plaint.

— Vous a-t-il déjà emmenée avec lui ?

— Non, il ne me l'a jamais proposé. De toute façon, je n'aurais pas accepté, les motos me font peur. Quand j'étais jeune fille, j'avais un petit ami qui possédait une moto et nous avons eu un accident. Pendant des mois, j'ai marché avec des béquilles. J'ai juré de ne jamais en refaire.

— Est-ce que vous l'aimiez beaucoup ? »

Les yeux à demi fermés, Constance l'observa. « Pourquoi, vous êtes jaloux ? Ou bien est-ce un interrogatoire ? Comme la nuit dernière ?

— Pas du tout, se défendit de Gier.

— Vous pensiez qu'il y avait quelque chose entre ce Papou et moi ? »

De Gier ne répondit pas.

Elle posa sa fourchette et le regarda. Elle avait les yeux grands ouverts.

« Je suis désolée, je n'aurais pas dû dire ça. Je n'ai rien contre les gens de couleur. Van Meteren a toujours été bon pour moi, mais pour... enfin bref, je ne l'ai jamais considéré que comme un ami. »

Sous la table, son pied se rapprocha de celui de De Gier, au point de le frôler.

Quelques minutes plus tard elle se mit à reparler de Van Meteren, sans que de Gier lui eût posé la moindre question.

« C'est vrai, reconnut-elle, c'est un homme étrange. Il a dû avoir

des problèmes pour s'adapter. Les gens se sont montrés sympathiques avec lui, mais ce n'est pas suffisant, ça ne remplace pas la Nouvelle-Guinée. Ç'aurait peut-être été différent si on lui avait confié un poste plus important dans la police, au lieu d'un emploi subalterne. Dans son pays c'était quelqu'un de respectable. Saviez-vous qu'il avait des talents de conteur ? Il m'a fait tordre de rire en me racontant l'histoire de cet officiel de race blanche délégué en Nouvelle-Guinée en tant que sous-préfet. Il n'était pas plus tôt arrivé qu'on l'a envoyé en tournée d'inspection et sa première étape fut un village d'indigènes où se déroulait une guerre tribale. Imaginez un jeune Hollandais de vingt-cinq ans, élevé dans une ville sans histoires, débarquant au milieu de démons peinturlurés en train de danser en criant et de s'assener des coups de massue. Ils ne l'ont même pas effleuré, probablement parce qu'il était blanc et qu'il n'avait rien à voir là-dedans. De grands diables noirs avec des os en travers de leurs nez et des plumes dans les cheveux et, en bruit de fond, un tambour. Quand tout fut terminé, le délégué délirait complètement et on a dû le rapatrier d'urgence. Il a passé des années enfermé dans un asile.

— C'est censé être une histoire drôle ?

— Peut-être pas, dit Constance en riant. Si vous pensez que le pauvre type était venu pour faire respecter l'ordre, faire son devoir et tout ce qui s'ensuit. Moi je trouvais ça drôle. Mais vous auriez dû entendre Van Meteren le raconter. Il jouait les deux rôles, le sauvage et le civilisé, c'était très bon.

— Il faisait le blanc également ? demanda de Gier.

— Oui, oui. Demandez-lui de vous raconter l'histoire et vous verrez.

— Je n'y manquerai pas », répondit de Gier en payant l'addition. C'était deux fois moins cher que ça aurait dû l'être.

« Je me demande ce qu'ils maquillent, songea de Gier. Les papiers du serveur ne sont certainement pas en règle, ou alors le propriétaire n'a pas la conscience tranquille. À moins que ce ne soient eux qui cachaient Lee Fong. »

Il se demanda s'il devait le signaler au service de l'immigration, au quartier général.

« Pour quoi faire ? » se dit-il.

Dans la voiture Constance se rapprocha de lui.

« Allons faire un tour au parc. »

Il gara la voiture aussi près que possible du parc. Elle le conduisit jusqu'à un petit étang. « Émiettez le pain et jetez-le.

— Mais il n’y a pas de canards, fit-il remarquer.

— Ne vous occupez pas de ça, faites ce que je vous dis. »

Quand les miettes atteignirent la surface de l’eau, il y eut comme un remue-ménage. De grandes carpes, dont certaines mesuraient plus de soixante centimètres de long, se disputaient le pain. L’eau bouillonnait, c’était comme si l’étang était plein de carpes. De Gier n’arrivait pas à comprendre d’où elles sortaient. Il les croyait muettes, mais là, il pouvait entendre leurs grosses bouches lippues se refermer dans l’air ambiant.

« Vous avez aimé ça ? lui demanda Constance quand il eut fini le pain.

— Oui. » Il pensa que le moment était venu et il l’enlaça. Elle l’embrassa avant de le repousser.

« Où habitez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Pas loin, à cinq minutes.

— Allons-y. »

Quand ils furent arrivés, il lui demanda d’attendre à la porte tandis qu’il attrapait Oliver pour l’enfermer dans la cuisine. Pendant qu’il lui donnait à manger, elle en profita pour se faufiler à l’intérieur.

Quand il arriva dans la chambre, elle n’avait plus grand-chose sur elle.

Il l’aida juste à retirer son collant.

Tout en écoutant distraitement le commissaire dont la voix se faisait de plus en plus sourde au téléphone, Grijpstra contemplait son épouse, un tas informe sous les couvertures.

Tandis que la voix se répétait, se faisant plus pressante, la tête de M^{me} Grijpstra émergea. Elle avait la mine renfrognée. « Pourquoi, se demanda Grijpstra, pourquoi faut-il que les bigoudis soient toujours roses ? S'ils étaient marron, on pourrait les confondre avec les cheveux, ça ne sauterait pas aux yeux et je serais moins exaspéré. Je n'aurais pas ce goût de fiel dans la bouche, pas de crampes d'estomac et, par conséquent, je n'aurais pas à redouter d'ulcères. Quand ma femme oublierait d'acheter des médicaments, ça n'aurait aucune importance puisque je n'en aurais pas besoin. Je serais bien plus heureux. »

« Oui, monsieur », laissa tomber Grijpstra.

C'était dimanche et il était dix heures du matin.

« Non, rectifia le commissaire. Vous ne vous en tirerez pas avec ce "oui, monsieur", Grijpstra. Cette enquête ne progresse pas du tout, j'ai même l'impression que tout s'embrouille de plus en plus.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ? demanda Grijpstra en faisant passer le récepteur d'une oreille à l'autre.

— Nous devrions avoir suffisamment d'éléments à l'heure actuelle pour tirer au clair cette affaire. Vous dites que vous aviez découvert un autre escalier, non ?

— Oui, monsieur, un autre escalier et une autre porte. L'escalier mène à la chambre de Piet. La porte était fermée mais nous l'avons ouverte, la serrure n'était pas verrouillée. Piet en possédait la clef ainsi que M^{me} Verboom. Il se peut que d'autres personnes aient eu d'autres clefs et qu'elles les possèdent encore.

— Évidemment, observa le commissaire avec impatience, comme ça, n'importe qui aurait pu monter sans se faire voir des filles dans la cuisine. M^{me} Verboom elle aussi aurait pu utiliser la clef.

— Elle était à Paris, monsieur.

— C'est ce qu'elle dit. Mais en avion, elle aurait pu arriver le matin pour repartir le soir. Il faudra vérifier et savoir où elle travaille.

— Bien, monsieur », dit Grijpstra en soufflant la fumée de son

cigare dans la chambre. Sa femme se mit à tousser, elle sortit du lit et quitta la pièce en ébranlant le plancher. Elle claqua la porte.

« Qu'est-ce que c'était ? s'inquiéta le commissaire.

— Ma femme qui fermait une porte.

— On aurait cru un coup de feu. Ça n'a pas d'importance. Il y a aussi la vieille M^{me} Verboom. Vous savez où elle est actuellement ? »

Grijpstra mâchouilla son cigare.

« Elle est à Aerdenhout ; la clinique psychiatrique s'appelle Sanatorium pour Chrétiens Libres Penseurs et Névrosés.

— Elle est tout ça à la fois ? »

Grijpstra continuait à dépiauter son cigare.

« Pas drôle, hein ? reprit le commissaire. Peut-être qu'un de nos informateurs nous communiquera un tuyau, quelque chose qui pourrait nous mettre sur une piste. Le divisionnaire s'impatiente, il n'arrête pas de me téléphoner. Vous croyez toujours que c'est un meurtre ?

— Il manque 75 000 florins, fit remarquer Grijpstra.

— Exact, tout à fait exact. Il a peut-être payé quelqu'un, mais qui ? Je n'en sais rien. Il va falloir continuer à chercher, on ne peut rien faire d'autre. Allez voir la mère du défunt à Aerdenhout. Elle est folle, mais parfois les fous répondent aux questions. Elle est capable de dire la vérité, c'est souvent ce que font les fous. Allez la voir, Grijpstra. Aujourd'hui. Le dimanche est le jour idéal pour aller dans un asile psychiatrique. De plus, si vous y allez aujourd'hui, demain vous pourrez faire autre chose. Il faut encore que vous alliez voir les deux dealers et lundi est le jour idéal pour voir les dealers. Ils ne doivent pas offrir beaucoup de résistance après le week-end. »

Grijpstra éloigna le récepteur et soupira.

« Vous êtes là, Grijpstra ?

— Oui, monsieur. J'irai à l'asile psychiatrique aujourd'hui. Au revoir, monsieur. »

Il raccrocha.

Sa femme était revenue dans la chambre.

« Tu ne devrais pas fumer de cigares dans la chambre, lui fit-elle remarquer.

— C'est une sale habitude », reconnut Grijpstra en s'extirpant du lit.

Il s'habilla, prenant soin de bien fixer son étui de revolver à la

ceinture. Il prit ensuite tout son temps pour se raser.

« Le seul plaisir de la journée, pensa-t-il avec lassitude. Une lame neuve, de l'eau bien chaude et du savon à barbe qui mousse facilement. Ensuite, j'affronterai un océan de malédictions, comme Achab. J'aurais mieux fait d'être marin. J'aurais navigué et, au matin, j'aurais vu le soleil dissiper les ténèbres. Seulement voilà, je me suis engagé dans la police et rien n'est lumineux. » Il jura en s'essuyant le visage et revint dans la chambre.

Sa femme lui apporta une tasse de café. Il en avala une gorgée et fit la grimace. « C'est froid et tu as oublié de mettre du sucre. »

De sa démarche lourde elle quitta la pièce, sans oublier de claquer la porte. Il regarda par la fenêtre. En bas, le Lijnbaansgracht(3) était encore plus sale que d'habitude. Il dénombra trois sacs de plastique contenant des ordures ménagères, un matelas, deux chaises et d'autres innommables saloperies que le courant emportait lentement.

Grijpstra ricana, il venait de se rappeler l'article 41 du règlement de la municipalité. « Il est formellement interdit de jeter des ordures ou tout autre objet sur la voie publique et dans toute voie d'eau. »

« Tout autre objet, songea Grijpstra. L'amende doit être de dix florins. Demain, je téléphonerai à l'hôtel de ville, ils enverront un bateau et deux hommes, et mardi, il y aura encore d'autres détritits au fil de l'eau. La saleté, c'est comme le crime, plus on nettoie, plus il y en a. »

Il décrocha le téléphone.

« Oui ? répondit de Gier.

— Rendez-vous au quartier général dans une demi-heure !

— Pas question, j'ai un rendez-vous, protesta de Gier.

— Effectivement, tu as rendez-vous avec moi. »

Il raccrocha et enfila sa veste.

« Tu sors ? lui demanda sa femme.

— Ouais, fit Grijpstra.

— Tu rentreras tard ?

— Ouais. » Il claqua la porte en sortant.

De Gier était assis derrière le volant de la VW grise lorsque Grijpstra fit irruption dans la cour. Grijpstra avait l'air de meilleure humeur, la marche lui avait fait du bien. Et puis il était soulagé de pouvoir partager ses problèmes, tant il est vrai, comme dit le proverbe, que deux hommes accablés en valent un, que toute peine mérite salaire et qu'à chaque jour suffit sa peine.

De Gier démarra dès que son supérieur fut monté.

« Nous devrions peut-être remercier le concierge de nous avoir ouvert le portail ? fit remarquer Grijpstra.

— Inutile, répondit de Gier.

— Tu es de mauvaise humeur ?

— Absolument pas. Il n'y a rien de tel que le service. J'avais rendez-vous avec Constance Verboom et sa fille, nous devions aller à la plage. C'est ce que tu as fait hier, non ?

— Tu parles ! La plage était surpeuplée et la mer dégueulasse. Pour pisser, il faut payer vingt centimes. De plus, mes enfants ont fait un château de sable qu'un gros Allemand a écrasé ; ce n'était pas sa faute, il fallait bien qu'il marche quelque part. Mon fils lui a donné un coup de pelle dans la cheville et l'autre saignait comme un porc.

— Haha, fit de Gier.

— Ça t'amuse, hein ?

— Beaucoup. Alors, comme ça, tu as eu des ennuis ?

— Oui.

— Au fait, où allons-nous ? reprit de Gier.

— À Aerdenhout. On va à l'asile, voir la belle-mère de ta petite amie. »

De Gier freina brusquement et la voiture dérapa légèrement avant de s'immobiliser sur le côté de la route. Grijpstra dut tendre le bras pour éviter de se cogner contre le pare-brise.

« Tu plaisantes ? s'écria de Gier. Si tel est le cas, pourquoi as-tu besoin de moi ? Tu peux y aller tout seul, non ?

— Je n'aime pas trop les vieilles dames, expliqua Grijpstra, et les asiles me fichent la trouille. »

Énervé, de Gier déchira l'emballage d'un paquet de cigarettes. « Dans ce cas, pourquoi ne m'y as-tu pas envoyé tout *seul* ? Je suis bien allé voir Constance sans toi ?

— Ce n'était pas mon idée, continua patiemment Grijpstra. C'est le commissaire qui l'a *suggéré* et il m'a demandé d'y aller, *moi*. Je ne tenais pas à y aller tout seul, à deux on saisit mieux le discours des fous. Et puis ne discute pas, en route. »

Un motard arrêta son étincelante Guzzi à côté de la VW et, de sa main gantée, tapa sur le toit.

De Gier ouvrit la fenêtre.

« Tout est en ordre, Sietsema. Nous pourchassons des criminels.

Remonte sur ta bécane et va faire un tour dans le parc, il fait beau.

— Bonjour, sergent, dit le motard. Vous êtes garé sous un panneau d'interdiction de stationner. Ça pourrait donner des idées aux gens. Ne pourriez-vous pas vous garer ailleurs ?

— Allez, dégage, fit de Gier avec impatience. On risque d'érafler ton engin. »

Sietsema eut l'air vexé, il accéléra furieusement et arracha sa Guzzi.

« Tu n'aurais pas dû lui dire ça, reprocha Grijpstra. Regarde ce qu'il a fait à cause de toi, il a grillé un feu rouge.

— Bof. Tout ce qu'il doit faire, c'est de conduire son monstre rutilant. Il n'a pas de soucis, il est libre comme l'air.

— Demande ta mutation, suggéra Grijpstra. Allons-y. »

Ils roulèrent en silence. De Gier se remémorait les événements de la nuit.

« Comment ça s'est passé la nuit dernière ? » demanda Grijpstra.

De Gier hocha la tête rêveusement : « Très bien, merci. C'était une bonne idée. Je ne crois pas qu'elle soit dans le coup.

— Raconte-moi. »

De Gier lui fit le récit de la soirée.

« C'est tout ?

— Pas tout à fait.

— C'est bien ce que je pensais. »

De Gier fit la grimace.

« Parfait, dit Grijpstra, je suis content que tu te sois amusé. J'espère qu'elle aussi y a trouvé son compte. Pourtant, elle pourrait quand même être coupable. Les enquêteurs ont trouvé une autre porte au numéro 5 de Haarlemmer Houttuinen. Elle donne sur un escalier qui conduit à l'étage où Piet avait sa chambre. Madame Verboom, ta madame Verboom, en avait la clef. À Paris elle aurait très bien pu prendre l'avion pour venir faire ses derniers adieux à son mari.

— Faudra qu'on se renseigne à Paris pour savoir, rétorqua de Gier, mais je ne crois pas. Les assassins sont généralement nerveux, très nerveux et elle ne l'était pas. » « Mais où vas-tu ? s'exclama Grijpstra.

— À Aerdenhout. C'est là que tu voulais aller ?

— Cette route ne va pas à Aerdenhout, fit remarquer Grijpstra.

— Ah bon. Alors on va prendre à gauche.

- On ne peut pas prendre à gauche sur cette route.
- Alors on va faire demi-tour, déclara joyeusement de Gier.
- Tu devrais faire attention à l'endroit où tu vas.
- Toi aussi. »

Ils trouvèrent la bonne route et arrivèrent à Aerdenhout mais ils ne purent dénicher l'asile. Finalement ils allèrent au commissariat où on leur indiqua la bonne direction.

« Si les contribuables savaient ce que leur police est bête, nul doute qu'ils commettraient davantage de délits, remarqua Grijpstra.

— Ce n'est pas ce qu'ils font en tout cas. » De Gier était serein. Rien n'avait plus vraiment d'importance pour lui. La journée était fichue et tout allait de travers mais en regardant les arbres et les bosquets dans les jardins gracieusement agencés d'Aerdenhout, il apprécia la campagne et la nature qui lui mettaient du baume au cœur. Il s'extasiait sur les routes goudronnées et le spectacle d'un homme tenant en laisse un chien le ravit.

« À quoi penses-tu ? demanda-t-il à Grijpstra, soucieux de lui faire partager sa béatitude.

— Je pense aux bigoudis de ma femme, répondit Grijpstra, et aux 75 000 florins qui manquent. Si quelqu'un les a piqués, il doit être en train de les dépenser à l'heure actuelle. Peut-être que les gars qui enquêtent ont trouvé quelque chose. Est-ce qu'ils t'ont téléphoné ?

— C'est moi qui les ai appelés, répondit de Gier, de bonne heure ce matin, après que Constance fut partie. Ils n'apprécient guère qu'on les dérange aussi tôt. Dans la ville, l'argent coule à flots, surtout celui qui échappe au fisc et que de petits roubards ont gagné honnêtement. Les bars sont bourrés, de même que les sex-clubs et on flambe un peu partout. Rien d'anormal.

— Et Van Meteren, qu'est-ce qu'il fait ?

— Rien de spécial. L'inspecteur qui le suit m'a téléphoné, à l'aube. Il l'a fait exprès car il sait que je n'aime pas être réveillé trop tôt. Hier soir, Van Meteren a dîné dans le restaurant le meilleur marché de la ville, la soupe populaire. Il a dépensé environ trente florins en s'achetant des fringues au marché, un pull en jersey et un jean. Il a tout fait débiller au vendeur et ça a duré des heures. Ensuite il a pris deux bières. Il n'en a payé qu'une car l'autre lui a été offerte par un poivrot. D'après l'inspecteur, il a dit au barman qu'il allait passer la journée à se balader en Harley-Davidson.

— On a quelqu'un qui le suit ?

— Non. Je lui ai dit de laisser tomber. C'est impossible de suivre

quelqu'un qui est en moto. En deux minutes Van Meteren le repérerait. J'ai conseillé à l'inspecteur d'emmener ses enfants à la plage. Ce n'est pas la peine de perdre son temps.

— Qu'est-ce qu'il y a de mal à perdre son temps ? »

De Gier ne répondit rien. De nouveau il contemplait un homme insignifiant qui avait un chien en laisse.

« Pour l'amour du ciel, cria Grijpstra, double cette bonne femme. Ça fait dix minutes que je la regarde, elle et sa ridicule petite bagnole. »

De Gier doubla la petite voiture.

« T'es de mauvaise humeur ?

— Oui, répondit Grijpstra, on arrive à l'asile. »

Il y avait plusieurs bâtiments et des poteaux indicateurs aux carrefours des différentes routes.

Grijpstra lut les indications.

« Ancien bâtiment principal, nouveau bâtiment principal. Lequel est-ce ?

— Le nouveau », décida de Gier, mais le bâtiment était désaffecté et les portes fermées.

Ils aperçurent une cuisine dans laquelle un jeune homme épluchait des légumes. Le jeune homme ne savait rien. Après avoir tourné un moment, ils tombèrent sur une jeune fille. Elle leur dit de revenir dans l'après-midi, pendant les heures de visite. De Gier lui montra sa carte de police mais ça ne lui fit ni chaud ni froid, ils devaient attendre l'heure des visites. De Gier insista en usant de son charme et elle appela finalement une vieille infirmière qui les conduisit chez la directrice, une psychiatre. Ils furent introduits dans un bureau vétuste et priés de s'asseoir sur des chaises très inconfortables. La psychiatre regarda ses visiteurs avec beaucoup de nervosité, elle déplaça un vase plein de fleurs fanées pour mieux les observer et fit tant et si bien que le vase tomba par terre et se cassa.

Grijpstra expliqua le motif de leur visite.

« Pfeuh, songea de Gier, elle ressemble au commissaire. C'était vrai, mais elle avait les cheveux plus courts et ses lunettes étaient retenues par une chaîne d'argent. Elle avait les mains carrées et les ongles ras ; sa robe ressemblait à un sac de patates. La psychiatre n'était pas très coopérative.

« Cette dame vient juste d'arriver, dit-elle, nous l'avons mise en observation. Il est trop tôt pour avoir un rapport sur elle.

— Pourriez-vous appeler l’infirmière qui la soigne ? demanda Grijpstra. Il est possible que M^{me} Verboom ait dit quelque chose. Il y a eu meurtre, voyez-vous. M^{me} Verboom a très bien pu y être mêlée. Il est de notre devoir de découvrir le criminel. »

Grijpstra avait adopté un ton cassant, et son regard était peu amène.

« Comme vous voudrez », dit la psychiatre d’un air pincé.

L’infirmière arriva quelques instants plus tard.

La malade avait-elle dit quelque chose ?

Pour s’être exprimée, elle s’était exprimée. Elle avait hurlé, grogné et dévasté sa chambre.

« Pourquoi ? demanda de Gier.

— On lui avait pris son sac et ses bijoux avant de l’enfermer dans sa chambre. Il y a des barreaux aux fenêtres.

— Elle est aussi dangereuse que ça ? s’étonna Grijpstra.

— On a placé M^{me} Verboom en observation, expliqua l’infirmière. C’est toujours ce qu’on fait avec les malades qu’on nous amène.

— Je vois », fit Grijpstra en regardant de Gier.

De Gier sourit. « Nous, on n’a pas le droit d’enfermer une personne à moins que nous ne soyons sûrs qu’elle ait commis un délit.

— Nous ne sommes pas dans un commissariat mais dans un asile, intervint la psychiatre.

— Je vois, laissa tomber de Gier.

— A-t-elle mentionné le nom de “Piet” ? demanda-t-il à l’infirmière.

— Oui, répondit cette dernière. Piet est son fils. Elle lui reproche de l’avoir envoyée ici. Elle l’a traité de tous les noms et elle a balancé son petit déjeuner contre le mur. Quel gâchis ! Il a fallu que j’appelle une collègue et on lui a fait une piqûre. Elle s’est finalement endormie mais maintenant elle est réveillée.

— Est-ce que je peux l’emmener faire un tour dans le parc ? » demanda de Gier à la psychiatre.

La psychiatre hésita. « Pensez-vous être capable de vous en occuper ?

— Mon collègue se débrouille très bien avec les femmes », assura Grijpstra.

La psychiatre grimaça, découvrant de longues dents jaunâtres.

« Si je n’y arrive pas, je la ramènerai tout de suite, répondit de

Gier, je veux simplement lui poser quelques questions qui ne risquent pas de la perturber.

— C'est d'accord, dit la psychiatre.

— Pensez-vous que M^{me} Verboom ait pu tuer un homme ? » demanda Grijpstra à l'infirmière.

Celle-ci regarda la psychiatre.

« Pourquoi pas ? répondit cette dernière. Si elle est capable de flanquer son petit déjeuner contre le mur et de se bagarrer avec le personnel, ça prouve qu'elle est violente.

— C'est vrai, reconnut Grijpstra, mais elle est dans une maison de fous... »

Il regarda la psychiatre. « Je vous demande pardon.

— Ça va, fit la psychiatre en découvrant de nouveau ses dents. Continuez, je vous prie.

— Ce que je veux dire, expliqua Grijpstra, c'est qu'ici, elle pense peut-être qu'elle peut faire ce qu'elle veut. Elle n'a rien à perdre désormais. Quand elle vivait à Amsterdam, la situation était différente. Ne serait-ce que parce que l'environnement était plus ou moins normal.

— Les fous n'ont aucune retenue, déclara la psychiatre. Il leur arrive de craindre certaines personnes et de leur obéir mais, à la moindre occasion, ils feront n'importe quoi. Ils n'hésiteront pas à tuer, du moins s'ils sont aussi agressifs que l'est cette malade. Je ne dis pas que c'est une meurtrière, mais elle pourrait l'être. Tout est affaire de passage à l'acte. Comme vous disiez, elle n'a rien à perdre.

— Elle pourrait y perdre sa liberté, remarqua de Gier.

— Était-elle libre à Amsterdam ? interrogea la psychiatre.

— Non, fit de Gier, vous avez peut-être raison. On m'a dit que son fils l'enfermait dans sa chambre. Elle n'a jamais quitté la maison.

— Vous voyez bien. »

De Gier se leva. « Je vais l'emmener faire un tour, dit-il, si c'est possible. »

« Salut, Miesje », lança de Gier.

La vieille dame fit brusquement volte-face et le regarda de ses petits yeux noirs étincelants.

« Qui êtes-vous ? cria-t-elle.

— Un ami de Jan Van Meteren, vous ne vous rappelez pas ? »

Le visage de M^{me} Verboom se radoucit. « Ah oui, fit-elle

doucement. Je me souviens maintenant. Vous êtes un agent de la circulation, n'est-ce pas ? Vous avez fait beaucoup de bruit l'autre soir. Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je suis venu vous chercher pour aller faire une promenade dans le parc, Miesje », expliqua de Gier en lui adressant son plus beau sourire. « Il fait très beau dehors, vous venez ? »

— Il y a eu une tempête la nuit dernière, répliqua M^{me} Verboom, l'air maussade. Les fenêtres tremblaient tellement que je n'ai pas pu dormir. Dehors, ça doit être dans un drôle d'état.

— Pas du tout, je vais vous montrer si vous venez avec moi. » Il lui offrit son bras.

« Vous voyez bien, reprit M^{me} Verboom un peu plus tard, *c'est* complètement saccagé. Il y a des branches partout sur le sol. »

Elle semblait aimer la sonorité du mot "saccagé" car elle ne cessait de le répéter.

« Ça suffit maintenant, dit gentiment de Gier. C'est charmant ici, bien mieux que dans votre chambre. Regardez la grive sur la branche, là-bas. Écoutez-la chanter, c'est ravissant. »

Elle ne s'y intéressait pas, alors il lui prit la tête et la tourna de force.

« Regardez !

— *C'est* ce que je fais, répliqua M^{me} Verboom. Je n'aime pas les grives, elles sont trop bruyantes. Piet avait des pigeons dans toute la maison. Ils n'arrêtaient pas de roucouler et ça me rendait cinglée ; j'étais obligée de leur balancer toutes sortes d'objets pour les faire fuir mais Piet me l'a interdit.

— Pourtant, Piet prenait bien soin de vous, non ?

— Ça a toujours été un petit fumier. Pendant sa scolarité il était insupportable, et avant, c'était une petite peste. Exactement comme son père, mais son père est parti en me laissant seule avec lui. Je voulais faire du théâtre mais je n'ai jamais pu parce qu'il fallait que je m'occupe de Piet. Je lui ai souvent dit de partir et d'aller vivre avec son père mais il a toujours refusé. »

De Gier ne dit rien. Il marchait à ses côtés en la tenant par le bras.

« Est-ce que vous êtes venu me chercher ? demanda-t-elle. Je ne me plais pas ici. On mange dans une grande salle répugnante et à ma table il y a une vieille femme qui rejette tout ce qu'elle mange. Elle vomit même directement dans son assiette. Alors, ça me coupe l'appétit.

« Bah », songea de Gier.

« Vous êtes venu me chercher ? »

— Non, répondit de Gier. Piet est mort et vous ne pouvez pas retourner dans la maison, elle est inhabitée.

— Oui, reprit M^{me} Verboom, il est mort.

— Pourquoi l'avez-vous tué ? »

M^{me} Verboom se dégagea et s'arrêta. De Gier se tourna, de façon à la regarder. Elle avait de nouveau l'air hallucinée. La lueur qu'il y avait dans ses yeux était diabolique et de Gier ne put s'empêcher de frémir d'effroi. Elle lui faisait penser aux sorcières moyenâgeuses qui célébraient le sabbat dans la forêt, d'autant plus qu'à côté, sur une branche basse, un corbeau croassait lugubrement.

M^{me} Verboom gloussa. « Pourquoi me regardez-vous de cette façon ? Vous êtes nerveux, hein ? Exactement comme moi. J'ai toujours été nerveuse. Voilà pourquoi je suis ici. Vous devriez peut-être y rester vous aussi. »

Un moment plus tard, son exaltation fit place à la plus grande docilité. Il la raccompagna à la porte d'entrée où les attendait l'infirmière. Il lui posa encore quelques questions, mais il n'obtint aucune réponse. Elle parlait des dégâts que la tempête avait causés.

« C'est complètement saccagé ! » concluait-elle joyeusement.

« Vous a-t-elle dit quelque chose ? » s'enquit la psychiatre. De Gier secoua la tête. La doctoresse avait passé une veste. De Gier se dit qu'elle devait être lesbienne. « Quand les femmes mettent des vestes comme ça, elles le sont généralement. Ça expliquerait sa voix grave, un déséquilibre hormonal, je suppose. Elle a pris ce travail pour le pouvoir que ça lui donne, tout le monde lui obéit. Si elle considère que vous êtes malade, vous restez ici toute votre vie. Jusqu'à ce qu'elle se lasse de vous. »

« Non madame, répondit-il poliment. Elle a juste dit qu'elle n'aimait pas son fils et sa mort semblait lui faire plaisir, mais elle n'a pas dit qu'elle l'avait tué.

— Ça ne m'étonne pas, un enfant ne reconnaîtra jamais qu'il a volé des gâteaux. Ce ne serait plus drôle.

— Si vous apprenez quelque chose, je vous demanderais de bien vouloir nous téléphoner. » En se levant, Grijpstra lui laissa sa carte.

La psychiatre mit la carte dans le tiroir de son bureau et le referma ; elle n'avait pas daigné la lire.

« Ne deviens jamais cinglé », recommanda Grijpstra tandis qu'ils essayaient de trouver la bonne route pour sortir d'Aerdenhout.

« Je ferai de mon mieux. »

Une heure plus tard ils étaient de retour au quartier général. De Gier rentra en vélo chez lui et la première chose qu'il fit en arrivant fut de téléphoner à Constance.

« Elle est allée se promener avec Yvette, lui répondit le père.

— Bien. Je téléphonerai plus tard.

— Ne vous en faites pas, mon garçon. Elle vous rappellera en rentrant. Elle a dit qu'elle irait vous voir ce soir. »

« Le ciel est décidément bien miséricordieux », s'exclama de Gier en raccrochant. « Arrête de te bouffer la queue, Oliver, sinon je t'envoie à Aerdenhout. »

Oliver ouvrit la gueule et sa queue ondula comme un serpent.

« Pfeuh, fit de Gier, pfeuh et encore pfeuh. » Il était dans une voiture de patrouille avec Grijpstra, une VW blanche avec une sirène, un phare bleu et un haut-parleur. Ils étaient en mission de routine.

— Trois fois pfeuh, souligna Grijpstra. Une véritable trinité, le pfeuh du père, le pfeuh du...

— Ah non », coupa de Gier qui essayait de se faufiler entre un tramway et un bus de touristes à l'arrêt.

Grijpstra se mit à rire.

« On ne peut pas insulter la grande force de l'univers. Tout ce qu'on peut dire lui convient.

— À qui ? » De Gier attendait que le tramway reparte.

« Dieu, laissa tomber Grijpstra.

— Ah bon, je vois. Tu m'as mal compris. Ce n'était pas le blasphème que j'avais en vue quand j'ai dit "Ah non", c'était le tramway. Je ne voulais pas qu'il s'arrête.

— Ça devrait quand même te tenir à cœur. Tu es un policier, donc tu fais respecter la loi, et la loi est intimement liée à la religion. Tu ne te souviens pas de cette conférence le mois dernier ? »

De Gier s'en souvenait. Un général en retraite leur avait parlé des rapports de la loi et de la religion.

D'abord était la religion, ensuite vint la loi.

Il était important de se bien conduire car les débordements de la vie déplaisaient souverainement à la Divinité. Beaucoup plus tard seulement apparut la loi sur terre et les esprits supérieurs décidèrent que les excès contrariaient l'humanité.

« Mais pourquoi te plains-tu ? demanda Grijpstra. Je pensais que tu serais content. C'est pas toi qui as demandé qu'on nous envoie en patrouille de routine aujourd'hui ?

— C'est vrai, mais on est encore bloqués. Si j'ai demandé cette affectation aujourd'hui, c'est parce que je ne voyais pas ce que je pouvais faire d'autre, et que je ne voulais pas rester assis derrière le bureau. Ce soir on ira voir les dealers.

— Eh oui, on est bloqués, répliqua calmement Grijpstra, ça nous est déjà arrivé et ça nous arrivera encore. »

La radio se mit à cracher. Une voix de femme profonde et voilée énonça le numéro d'appel de leur voiture.

« C'est Sientje, chuchota Grijpstra. Laisse-moi lui parler. » Il se saisit du micro.

« Un trois, fit-il. Terminé.

— Quelle est votre position ?

— On est à Het Singel, à côté de Jeroenensteeg et on se dirige vers le nord.

— Parfait, vous êtes là où il faut. Rendez-vous au coin de Singel et de Brouwerstraat. On nous a signalé la mort d'une jeune fille ou d'une jeune femme sur une des péniches. Je ne sais pas laquelle.

— Un crime ?

— Je n'en sais pas plus. Terminé. »

« Quelle voix charmante, commenta de Gier. J'aime mieux ne pas la connaître.

— Pourquoi pas ?

— Elle pourrait me décevoir physiquement. »

Grijpstra se tassa sur son siège et se cramponna. De Gier avait mis la sirène en marche et au-dessus de leurs têtes, la lumière bleutée clignotait. Ils étaient dans une rue étroite et les automobilistes essayaient tant bien que mal de leur laisser le passage. La VW roulait à quarante à l'heure, deux roues sur le trottoir.

« Fais gaffe », recommanda Grijpstra en souriant.

De Gier dégageait une impression de brutalité féroce. Il était très droit, les mains crispées sur le volant, les mâchoires serrées et le menton en avant.

« On dirait le commandant d'un contre-torpilleur, pensa Grijpstra, sur la passerelle avant l'attaque. Ou un pilote de chasse se préparant à piquer pour canarder une colonne de tanks. Le chef d'un commando prêt à sauter d'un hélicoptère à deux mètres du sol, sa mitraillette à la main et tout ce que le malheureux est en train de faire, c'est conduire une VW à quarante à l'heure sur le trottoir avec pour tout armement un pistolet de calibre 32 dont les balles n'atteindraient pas une cible à deux cents mètres. »

Pourtant de Gier s'amusait bien lorsqu'il grilla un feu rouge en hurlant. Il regrettait d'être arrivé aussi vite, il aurait volontiers conduit encore un kilomètre.

Lorsqu'ils arrivèrent, il y avait une trentaine de badauds. Ils avaient l'allure de conspirateurs et les deux policiers durent jouer des

coudes pour arriver à la péniche. Elle était passablement délabrée et, en l'examinant de plus près, on pouvait s'apercevoir que ce n'était que la carcasse d'un vieux remorqueur qu'on avait retapée. La peinture était complètement écaillée.

Sur la planche qui tenait lieu de passerelle, les attendait un tout jeune homme.

« C'est un camé. » Grijpstra les reconnaissait à dix mètres.

L'adolescent avait les cheveux sales et filasses. Il était vêtu d'un jean informe, d'une chemise sans boutons et il avait aux pieds une vieille paire d'espadrilles.

« Il a l'air salement accroché, pensa de Gier, aux drogues dures, probablement l'héroïne. » Quand il regarda les yeux du garçon il remarqua ses pupilles grosses comme des têtes d'épingle.

« Elle est à l'intérieur, dit le garçon. Entrez, je vous en prie. »

Il faisait sombre et Grijpstra alluma sa torche. On avait tiré les rideaux et les carreaux n'avaient pas été nettoyés depuis des années. Il n'y avait aucun meuble à part un poêle à essence, une bouilloire et quelques tasses éparpillées sur le sol ainsi que, dans un coin, un tapis crasseux et un amas de couvertures sales. Grijpstra se baissa pour regarder sous les couvertures.

La fille ne devait pas avoir plus de dix-neuf ans, elle était même peut-être plus jeune. Elle était étendue sur le dos et regardait les planches qui tenaient lieu de plafond mais il n'y avait nulle trace de vie dans ses yeux.

« Qui êtes-vous ? dit une voix derrière eux.

— Police, répliqua de Gier.

— Excusez-moi, dit l'officier du service de Santé de la ville. Je ne vous avais pas reconnu, sergent. Il fait très sombre ici, laissez-moi la regarder. »

Grijpstra se poussa et éclaira le visage de la fille. Le fonctionnaire de la Santé publique retira la couverture et grommela.

« Elle est morte. Elle s'est étouffée en vomissant. Bravo. Si ce connard l'avait mise sur le ventre elle serait encore en vie, mais il n'a sans doute même pas remarqué qu'elle ne pouvait pas respirer. Il avait autre chose à faire, évidemment. Vous voyez, il ne lui a même pas reboutonné le pantalon. Il a dû la recouvrir plus tard, quand il a vu qu'il y avait quelque chose qui clochait.

— Allez chercher la civière », ordonna l'officier à son assistant.

De Gier n'avait pas entendu, il était dehors, dans la rue, appuyé contre un réverbère il s'efforçait de ne pas être malade. Grijpstra le

rejoignit.

« Je ne peux pas supporter ces trucs-là, avoua de Gier.

— Qui en est capable ?

— Je ne m'y ferai jamais.

— Qui s'y ferait ?

— T'as vu ses bras ? continua de Gier.

— Évidemment. Ils sont pleins de marques ; tu t'attendais à quoi ? Elle devait se shooter trois ou quatre fois par jour. A ce régime, sans manger et en ne buvant qu'un petit peu, elle serait morte de toute façon. Un peu plus tard, c'est tout. » Les fonctionnaires de la Santé publique sortirent avec la civière pour la mettre dans une ambulance qui était au milieu de la rue.

« Où l'emmenez-vous ? demanda de Gier.

— À l'hôpital de la ville, répondit l'officier qu'il connaissait. On a laissé son sac dans la péniche, il y a peut-être ses papiers d'identité dedans. Votre médecin légiste travaille aussi à l'hôpital de la ville, ne vous étonnez donc pas si le permis d'inhumer est délivré quand vous arriverez. »

De Gier lui fit un signe de la main et l'ambulance s'éloigna sans faire hurler sa sirène ; un cadavre n'est pas vraiment pressé.

« À nous maintenant, dit Grijpstra en posant sa main sur l'épaule de l'adolescent. Venez dans la péniche, on aimerait vous poser quelques questions. »

Ils lui posèrent les questions habituelles et le jeune homme y répondit. Toutefois, il semblait ailleurs et procédait par digressions, ponctuant ses phrases de « voyez ce que je veux dire », il prononçait « chweux diire ». De Gier se souvint d'un autre garçon qu'il avait arrêté en plein Leidse Square alors qu'il empêchait les voitures de circuler en courant et en sautant comme un fou. Au poste il s'était mis à poursuivre quelque chose d'invisible et avait fini par courir la tête collée au mur avant de s'effondrer, la moitié du visage ensanglantée et à demi arrachée. Quoi qu'il eût pu chasser, « cela » avait disparu à travers le mur.

« Il est ailleurs », expliqua Grijpstra à de Gier lorsque le jeune homme recommença à monologuer.

« Je sais, répondit de Gier, mais il faut bien qu'on arrive à lui faire dire ce qu'il sait. » Ils continuèrent patiemment à lui poser des questions et peu à peu, ils déchiffrèrent la logorrhée du jeune homme. Ils apprirent son nom, c'était un étudiant.

« Qu'est-ce que vous étudiez ?

— La vie.

— La psychologie, la philosophie ? interrogea de Gier.

— La sociologie. »

Grijpstra regarda dans la péniche ; il n'y avait pas une seule feuille de papier, pas un stylo, pas un livre.

« Vous avez déjà été admissible ?

— Oui, il y a longtemps. J'ai même été reçu à un concours.

— Vous avez arrêté ? »

Le jeune homme se remit à divaguer. Non, il ne s'était pas arrêté, mais il n'était plus allé aux cours.

« On dirait qu'il a besoin d'un shoot », déclara de Gier.

Le garçon reniflait de plus en plus.

« Ouais, il est en manque », ajouta Grijpstra.

Ils en vinrent à la mort de la fille. Il n'y avait pas homicide d'après le jeune homme. Il avait rencontré la fille au Dam, là où se retrouvent les hippies, une grande place, et il l'avait invitée à venir sur la péniche. Ils avaient passé la nuit ensemble et elle était morte. De Gier se dit qu'il n'y avait effectivement pas eu homicide. La fille devait avoir plus de dix-neuf ans et, dans le cas d'un mineur, il n'y a crime que si la personne a moins de seize ans, sauf en cas de viol, bien entendu. Ils ne pouvaient même pas prouver qu'il avait séduit la fille. C'est de sa propre volonté qu'elle avait dû se rendre sur la péniche, personne ne l'y avait forcée. De plus il avait donné l'alerte quand il avait pris conscience de son état. Il n'y avait pas non-assistance à personne en danger, il n'y aurait donc pas de poursuites.

Grijpstra ouvrit le sac à main de la fille. Il contenait un paquet de cigarettes, un mouchoir sale et un porte-monnaie avec un peu moins de vingt florins. Dans le fond il y avait une seringue et un peu d'héroïne dans un petit sac en plastique.

« Est-ce que je peux avoir ça ? interrogea le garçon.

— C'est à vous ?

— Non.

— De toute façon, même si ça vous appartenait on ne vous le donnerait pas, c'est une pièce à conviction.

— Pour prouver quoi ?

— La mort, laissa tomber Grijpstra.

— Ainsi, vous ne savez pas du tout qui c'est ? » reprit de Gier.

Le jeune homme secoua la tête. Il ne connaissait que son prénom.

« Bon, nous trouverons bien qui c'était, en temps voulu. Nous allons vous laisser, mais ne quittez pas la ville. Voici ma carte, s'il y a quelque chose qui vous revient, appelez-moi. »

« Tu crois que ça lui a fait quelque chose ? demanda Grijpstra quand il furent dans la voiture.

— Non, il a peut-être eu peur pour lui, peur d'aller en taule, mais il se moque pas mal de ce qui est arrivé à la fille. Au point où il en est, la vie et la mort ne comptent plus beaucoup.

— Et où crois-tu qu'il en soit ?

— Aucune idée. Le seul moyen de le savoir c'est de prendre de l'opium.

— Merde alors », fit Grijpstra.

De Gier acquiesça. Il conduisait en silence et prudemment.

« Est-ce que ça te fait quelque chose ? »

La question surprit de Gier. Il travaillait avec Grijpstra depuis des années et jamais encore ce dernier n'avait soulevé ce genre de problème. Il regarda son supérieur, mais Grijpstra était comme d'habitude, il avait l'air calme et dégagé.

Au bout d'un moment de Gier déclara : « Oui, ça me fait quelque chose, vraiment. Je n'apprécie pas la façon dont cette fille est morte. Notre rôle est de faire respecter l'ordre pour que les citoyens vivent paisiblement et en toute équité, nous les protégeons contre toutes les formes d'agression. Les drogues en sont une, mortelle. Cette fille n'aurait pas dû se détruire, elle aurait dû avoir un boulot quelconque, un petit ami, voire un mari et, qui sait, un enfant. Jamais elle n'aurait dû trainer dans la ville, maigre comme un clou, couverte de cicatrices et de piqûres, complètement empoisonnée. Mais qu'est-ce que je peux y faire ? La loi sur l'opium est une vaste blague, on relâche tous ceux qui la violent.

— Pas tous, corrigea Grijpstra.

— D'accord, on en envoie quelques-uns en taule. Pour combien de temps ?

— Un petit moment.

— En Iran, on les fusille.

— Ça te dirait de vivre en Iran ? »

« Si on travaillait un peu ? proposa Grijpstra.

— Plus de patrouilles, j'ai pas envie d'assister à la mort d'une autre fille.

— Non, nous sommes toujours sur notre affaire. Allons voir ce que

deviennent ces gentils jeunes gens de la Fondation hindoue. »

Ils découvrirent la péniche où habitaient les gentils jeunes gens, mais il n'y avait personne à bord. Sur la porte un message indiquait qu'ils seraient de retour à cinq heures et demie.

Ils revinrent à l'heure dite.

Eduard ouvrit la porte et sourit. « Regardez qui vient nous rendre visite.

— La police, répondit Grijpstra. On peut entrer ?

— Certainement. Vous pouvez même prendre un café. Nous sommes tous là. »

Les détectives saluèrent respectivement Eduard, Johan, la grosse Annetje et la ravissante Thérèse.

« Je pensais que vous étiez avec votre mère à Rotterdam ? s'étonna de Gier.

— J'y suis allée, mais je suis revenue. Je préfère Amsterdam, d'autant plus que je peux vivre sur cette péniche.

— Nous avons trouvé du travail, déclara fièrement Annetje, un vrai travail avec un salaire décent. On garnit des troussees à couture de luxe dans une fabrique et en un jour on gagne autant que ce que l'on gagnait en une semaine. De plus, on ne travaille que sept heures par jour.

— C'est pas mal, reconnut de Gier, où travaillez-vous ? »

Il nota l'adresse.

« Vous allez vous renseigner ? demanda Johan. Ne faites pas ça. Nous sommes encore à l'essai et ils nous renverront sûrement s'ils savent que la police nous a à l'œil.

— Nous serons très discrets, assura Grijpstra en sirotant son café.

— Ce ne sera même pas la peine de vérifier si vous êtes réguliers avec nous, expliqua de Gier. Est-ce que vous le serez ?

— Pourquoi pas ? répondit Johan. On n'a rien à cacher.

— J'espère que non, poursuivit de Gier, mais nous avons des raisons de vous suspecter pour certaines choses. Une boîte en fer contenant du haschisch a disparu de la Fondation. Une grosse boîte pleine de hasch. Où est-elle ? »

Grijpstra remarqua qu'Annetje était devenue toute rouge.

« Montrez-moi où elle est », dit-il à la grosse fille.

Du regard, Annetje implora Johan.

« Ça va, montre-lui. »

Annetje sortit de la pièce et revint avec une boîte en fer que Grijpstra ouvrit. C'était une de ces boîtes à biscuits assez grande et à moitié remplie de marijuana.

« En fait on ne l'a pas volée, expliqua Johan. C'était la propriété de la Fondation et nous étions censés en être membres.

— Qu'est-ce que vous vouliez faire de cette boîte ? interrogea de Gier.

— Fumer un peu d'herbe de temps en temps, répondit Johan. Vous savez bien, un petit joint à la tombée de la nuit. Nous ne fumons pas régulièrement, mais c'est agréable parfois, quand on n'a rien d'autre à faire. »

Grijpstra posa la boîte par terre.

« Il manque de l'argent, continua de Gier.

— Vous voulez parler de l'argent de la caisse que j'ai apporté à Piet ? demanda Johan.

— Exactement.

— Nous ne l'avons pas pris. Les gens qui ont cambriolé ont dû le prendre.

— On aurait pu le prendre, intervint Annetje. C'était de l'argent que la Fondation nous devait ; en fait, ça nous revenait de droit, mais on ne l'a pas pris.

— Très bien, dit Grijpstra.

— Est-ce que vous allez prendre la boîte et nous inculper pour infraction sur la législation des stupéfiants ? demanda Eduard.

— Non, assura Grijpstra.

— Qu'est-ce que vous allez faire, alors ? »

De Gier alluma une cigarette après avoir fait passer son paquet.

« Vous demander certaines précisions, déclara-t-il. Nous pensons que Piet était un gros trafiquant de drogue. Si vous savez quoi que ce soit, dites-le-nous, ça nous aidera et, surtout, ça nous fera gagner du temps.

— Pourquoi ne vous dirions-nous pas ce que nous savons ? s'exclama Eduard. Nous ne fréquentons pas les dealers, ce sont tous des capitalistes et des criminels. Non contents de couper la came, ils la vendent à des prix exorbitants. Le hasch et la marijuana c'est différent, on devrait les légaliser.

— Vous êtes communiste ? interrogea Grijpstra.

— Non. Et vous ?

— Non, mais il y a certains principes qui me séduisent ; je suppose que beaucoup de gens sont comme moi. »

Eduard n'en revenait pas. « Un flic communiste ?

— Je n'ai jamais dit que j'étais communiste, se défendit Grijpstra. Mais revenons à Piet. Qu'est-ce que vous savez au sujet de son trafic de drogue ?

— Rien de précis. Vous savez ce que c'est que la soupe au mizo ?

— Oui, nous connaissons.

— Avant d'être une soupe, le mizo se présente sous forme d'une pâte qui ressemble à s'y méprendre au haschisch. Piet en importait beaucoup, environ vingt caisses toutes les six semaines, en provenance d'Extrême-Orient. On n'en utilisait jamais la totalité, tout au plus le tiers d'une caisse par semaine, on vendait le reste. Ça devait être du hasch. Sur vingt caisses, une seule contenait du mizo, du moins c'est ce que je pense.

— Ce qu'il y a dans cette boîte en fer, ce n'est pas du hasch, mais de la marijuana, fit remarquer de Gier.

— C'est la même chose, en fait, expliqua Eduard. On extrait le hasch à partir de la marijuana. Mais celle-ci, c'est Piet qui l'a achetée à un type qui la fait pousser en Hollande. On fumait rarement du hasch, je pense qu'il le vendait ; c'est plus fort que l'herbe.

— Vous savez à qui il le vendait ? demanda de Gier.

— Je ne sais pas grand-chose, répondit Eduard, mais je pense qu'il le vendait à deux types qui venaient au bar. Ils étaient là le soir du crime. Vos enquêteurs ont pris leurs noms et leurs adresses.

— Pourquoi ne nous en avez-vous pas parlé ? »

Eduard haussa les épaules. « Pourquoi l'aurais-je fait ? Il y avait suffisamment d'histoires et les dealers sont des gens dangereux. Moi, je voulais simplement me tirer.

— Alors pourquoi nous en parlez-vous maintenant ? »

De nouveau Eduard haussa les épaules : « Parce que vous êtes corrects, vous avez été réguliers avec nous. Vous êtes peut-être de vrais flics, avec la vocation je veux dire, au service de la société.

— Merci, déclara de Gier. Que savez-vous de ces deux types qui venaient régulièrement au bar ?

— Pas grand-chose. Je connais leurs noms et je sais qu'ils ont un bus Mercedes qui doit valoir très cher. Il est équipé avec un radio-cassette et deux haut-parleurs. C'est ce que j'ai remarqué un jour où ils l'avaient garé devant la Fondation. Je ne les aimais pas, visiblement ils

se foutaient de nous.

— Hum, fit de Gier en envoyant son mégot dans le canal.

— Ne faites pas ça, lui reprocha Annetje. C'est une très mauvaise habitude, la nicotine va tuer les poissons, s'il en reste encore.

— Je suis d'accord, approuva Grijpstra. J'habite au bord de l'eau et je ne supporte pas que les gens salopent le canal.

— Bon Dieu, fit de Gier, vexé. Je suis navré, je ne le ferai plus, je peux même le repêcher, si vous voulez. »

Il se leva pour regarder par la fenêtre.

Thérèse éclata de rire : « Ça va bien, sergent. »

De Gier lui fut reconnaissant et sourit.

« A propos, vous allez mieux maintenant ? » lui demanda-t-il.

Thérèse éclata en sanglots. « Non, je suis toujours enceinte.

— Bon Dieu, je n'ai pas de veine aujourd'hui, je fais tout de travers, s'excusa-t-il. Je suis désolé, je n'avais pas l'intention de la faire pleurer.

— Tout va bien, sergent », répondirent-ils tous ensemble.

Les policiers partirent. De la porte Annetje leur fit un signe amical.

« Un peu de courage », lança Grijpstra quand ils furent dans la voiture.

« Est-ce que ce n'est pas là qu'est mort Claassen ? » demanda de Gier un peu plus tard, alors qu'ils passaient devant un terrain appartenant au Travaux publics.

« Oui, dit Grijpstra, et tu le sais très bien. »

De Gier avait bien connu Claassen, ils faisaient partie de la même promotion.

Un matin, Claassen s'était flingué sur le terrain vague. Le jour se levait. Des policiers qui faisaient une patrouille en voiture avaient découvert le corps. Claassen s'était servi du pistolet réglementaire que portent tous les policiers. À l'époque, Grijpstra était malade et un autre adjudant-détective avait été chargé de l'enquête, en compagnie de De Gier. On avait conclu au suicide, sans motif apparent. Pas d'ennuis de famille puisque Claassen n'avait pas de famille. Il n'avait pas davantage de petite amie ni de petit ami. Pas de problème d'argent.

Une dépression nerveuse alors ?

« Quelles en étaient les causes ? » se demanda de Gier.

Qu'est-ce qui pousse un homme à se tirer une balle dans la tête en

plein hiver, à six heures du matin, dans un terrain vague appartenant au ministère des Travaux publics ?

« Claassen était un bon flic, ajouta de Gier. Sérieux et consciencieux.

— C'est vrai », reconnut Grijpstra.

« Une vraie descente de police, apprécia de Gier. Il y a longtemps qu'on n'a pas fait ça. Et sur ordre du commissaire, qui plus est.

— Je pensais qu'on devait juste leur poser quelques questions, intervint Grijpstra. Une descente, ça me semble être un excès de zèle. Enfin, on pourra peut-être les arrêter. »

De Gier avait réussi à oublier les nombreux désagréments de la journée, il avait l'air en forme.

« Oui. D'autant plus que ce sont les seuls suspects qui nous restent, si on élimine les autres.

— Il va nous falloir une autre voiture, reprit Grijpstra. Arrête-toi au café là-bas et je téléphonerai au garage. »

Ils entrèrent dans le café et de Gier commanda deux express ; le serveur n'était pas très pressé. Dehors, il faisait très chaud et dans le bar l'air était irrespirable, une demi-douzaine de grosses mouches bleues bourdonnaient en se cognant régulièrement aux carreaux.

« Demande des renforts efficaces », conseilla de Gier à Grijpstra lorsque celui-ci se dirigea vers la cabine téléphonique, au fond de la pièce. « Au moins deux personnes. »

Quelques minutes plus tard, Grijpstra revint s'asseoir. Le patron du café vint leur offrir des cigares.

« Comment ça va ? lui demanda Grijpstra.

— Ça va. » Le patron était un vieil homme à la figure triste et à la moustache tombante. « Vous êtes au courant de la bagarre qu'on a eue ici la nuit dernière ?

— Non, fit Grijpstra.

— Alors, ce n'est pas la peine que je vous en parle », répliqua le patron et il regagna son comptoir en traînant les pieds. « Y sont pas là pour nous », chuchota-t-il au serveur en passant près de lui.

« Alors, où va-t-on ? demanda Grijpstra.

— J'ai deux adresses, répondit de Gier en feuilletant son calepin pour trouver la bonne page. Voilà, une à Vossiusstraat et l'autre à Leliegracht.

— Encore des embrouilles », laissa tomber Grijpstra.

De Gier acquiesça. « Il se peut d'ailleurs qu'ils ne soient ni à l'une ni à l'autre de ces adresses, ils peuvent très bien être en train de se bronzer en Espagne. N'importe comment, il faut bien essayer ces deux adresses. »

Ils payèrent malgré les protestations du serveur et retournèrent au quartier général. Tandis que Grijpstra allait chercher les deux détectives qu'on avait mis à leur disposition, de Gier inspecta leur VW grise ; d'autres flics l'avaient utilisée et il voulait vérifier que rien ne manquait et que tout était bien à sa place.

Lorsque Grijpstra revint avec ses deux assistants, de Gier avait une carabine à la main.

« Qu'est-ce que t'as l'intention de faire avec ça ? interrogea-t-il. La guerre est finie.

— Je sais bien, répondit de Gier, je vais trop au cinéma. Je trouve qu'une carabine est une très belle arme et qu'il faut la manier de temps à autre. Si on la laisse sous le siège arrière, elle n'a plus de raison d'être.

— Une mitraillette aussi c'est une belle arme, intervint l'un des inspecteurs. J'en avais une en Indonésie. Ah, vous auriez dû entendre cette musique. Rat-tat-tat-tat, et après ça on s'envoyait un bon repas avec du riz frit, des crevettes et des légumes. C'était le bon temps. Dire que maintenant tout ce que j'ai à faire c'est d'arpenter les marchés pour arrêter les receleurs !

— Nous avons là un guerrier, fit remarquer de Gier.

— Eh bien, fit l'inspecteur, comme pour s'excuser, j'ai pas mal de copains qui sont morts là-bas ; moi-même j'ai été hospitalisé quelque temps, avec un éclat d'obus dans la jambe, un obus hollandais évidemment. Mais c'était un autre genre de vie, c'était pas la routine.

— Il se peut que ce soir soit exaltant, assura de Gier. Vous serez même peut-être amené à grimper sur le toit d'une maison dans la Vossiusstraat.

— Ça serait chouette. » L'inspecteur était tout excité. « On offrirait un spectacle gratuit aux hippies de Vondelpark, ça leur ferait une distraction, pour une fois. »

Cependant, ils ne trouvèrent personne quand ils arrivèrent à la Vossiusstraat. Ils montrèrent des photos aux voisins et ces derniers en identifièrent une.

« Il y a longtemps qu'ils n'habitent plus ici, déclarèrent-ils.

— Déménager sans laisser d'adresse, déclara l'un des inspecteurs, c'est une infraction. »

Grijpstra sourit et tapota l'épaule du jeune homme encore naïf. « On ne peut pas l'arrêter pour une infraction comme ça, l'amende est de dix florins. »

De Gier gara la voiture à proximité du Leliegracht et sortit seul pour reconnaître les lieux. C'était une belle maison à fronton, récemment ravalée par la ville d'Amsterdam, le travail avait été soigné et elle témoignait de la splendeur du XVII^e siècle.

Il revint à la voiture leur donner les informations.

« Ces maisons ont de petits jardins derrière, expliqua Grijpstra. Il n'y a qu'à y poster deux d'entre nous. » Il regarda les inspecteurs assis sur le siège arrière.

« Très bien, approuva le plus petit des deux, nous demanderons aux voisins la permission. N'oubliez pas de nous prévenir quand tout sera fini ou on risque d'y être encore demain matin. C'est déjà arrivé. »

De Gier sonna et la porte s'ouvrit aussitôt. Il avait devant lui un jeune homme de belle carrure. Ses longs cheveux blonds lui descendaient jusqu'aux épaules.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Police. On peut entrer une minute ?

— Vous avez un mandat ?

— Non, mais on peut en avoir un immédiatement. Mon collègue restera là pendant que j'irai le chercher. »

Le jeune homme réfléchit quelques secondes.

« Non, finit-il par dire. Je ne veux pas importuner votre collègue. Entrez, je vous prie. »

Grijpstra jeta un coup d'œil admiratif dans le living-room. Les architectes de la ville étaient de véritables maîtres d'œuvre, -ça ne faisait aucun doute. Les grosses poutres de chêne, les fenêtres et leurs encadrements avaient été travaillés avec amour, et dans les subtils entrelacs on pouvait admirer toute la richesse aristocratique du passé.

Il se présenta au jeune homme ainsi qu'à son ami qui avait éteint la télévision quand il était entré.

« Beuzekom⁽⁴⁾, dit le jeune homme aux cheveux blonds, mais je présume que vous connaissez déjà mon nom. Et voici mon ami Ringma.

— Asseyez-vous, je vous prie », dit Ringma en désignant un divan. C'était un petit bonhomme avec une tête de rat ; il se dégarnissait sérieusement mais par coquetterie il avait laissé pousser la couronne de cheveux qui lui restaient, de sorte que ses oreilles étaient à peu

près recouvertes.

Une fois qu'il se fut assis, Grijpstra tourna sans cesse ses regards vers le bar qui occupait un coin de la pièce. Beuzekom était debout derrière.

« Qu'est-ce que je peux vous offrir ?

— Quelque chose de non alcoolisé, répondit Grijpstra.

— De la limonade ? Du tonique ? Une citronnade avec de la glace ?

— Une citronnade. »

Beuzekom coupa deux citrons et les pressa avec la dextérité d'un professionnel. Les cubes de glace tintèrent et une louche en argent apparut comme par magie. Il servit les verres sur un plateau d'argent.

« Vous avez déjà travaillé comme barman ? » demanda de Gier qui avait observé la scène avec intérêt.

Beuzekom sourit. « Vous avez l'œil. Effectivement, quand j'étais étudiant, pour me faire un peu d'argent. J'ai commencé par récurer les toilettes sur un paquebot, puis au cours du second voyage on m'a nommé steward et enfin barman lors de la troisième traversée. Ça me permettait d'avoir un peu d'argent de poche tout en travaillant d'une manière agréable. Désirez-vous une citronnade, vous aussi ?

— Volontiers.

— J'espère que vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que nous buvions quelque chose d'un peu plus fort ? »

Beuzekom remplit deux verres d'un whisky de grande qualité.

« Sec ? demanda-t-il à Ringma.

— On the rocks », répondit ce dernier.

« En quoi pouvons-nous vous être utiles, messieurs ? » Beuzekom s'était assis sur une chaise de style Louis XIII dont le dossier semblait encore le surélever par rapport à ses hôtes. Il était tout sourire.

« Ce type a beaucoup de charme, songea de Gier. C'est comme si de sa personne émanait une sorte de magnétisme, j'ai du mal à le trouver antipathique. »

« Vous avez été arrêtés pour trafic de drogue », dit Grijpstra les lèvres pincées. Il posa son verre.

« C'est exact, reconnut Beuzekom. On ne peut rien vous cacher. Trois mois fermes et un mois avec sursis. Ringma a été acquitté, faute de preuves. Il a tenu la maison pendant que j'étais à l'ombre. Mais tout ça, c'était il y a un an, j'avais presque oublié.

— Oui, mais maintenant il y a du nouveau, reprit Grijpstra, on dit

que vous êtes de nouveau dans le business. D'après nos sources, vous auriez acheté du hasch planqué dans de petites caisses qui étaient censées contenir de la pâte de mizo pour faire de la soupe, cette pâte ressemble à s'y méprendre à du hasch. Selon les informations qu'on a reçues, vous alliez chercher la marchandise vous-même dans une maison de Haarlemmer Houttuinen qui appartenait à Piet Verboom, aujourd'hui décédé. »

Beuzekom hocha la tête et avala une gorgée de son verre en frissonnant. « Le premier de la journée, déclara-t-il ; ça me fait toujours cet effet-là. »

Un silence assez pesant s'établit bientôt dans la pièce dont les occupants s'épiaient sans vergogne.

Beuzekom se versa un autre verre. « Vous êtes bien informé, jusqu'à un certain point. Piet Verboom était surapprovisionné en mizo et je lui en ai effectivement acheté. Je pensais pouvoir le revendre à d'autres restaurants, mais jusqu'à présent je n'ai pas eu beaucoup de succès. Je n'ai pas encore essayé à La Haye, il faudra que j'y aille. J'ai acheté cinq caisses et je les ai toujours. Elles sont là, dans la maison. Vous voulez les voir ? »

« Bon Dieu », songea de Gier qui avait surpris le clin d'œil qu'il avait échangé avec Ringma.

« Oui, j'aimerais bien les voir, déclara Grijpstra.

— Viens nous aider, Ringma. » Beuzekom et lui apportèrent les cinq caisses dans la pièce. On ne les avait pas ouvertes, elles étaient toujours solidement ficelées.

« Faut-il les ouvrir ? »

D'un signe de tête, Grijpstra acquiesça.

« Ne fais pas cela, s'écria Ringma. Une fois qu'on les a ouvertes, on ne peut plus les vendre. Elles sont hermétiquement fermées et la corde est très décorative. Je ne pourrai jamais refaire les nœuds correctement, je ne suis pas japonais.

— Ne sois pas assommant, dit Beuzekom. T'as qu'à les ouvrir toi-même, en faisant attention, comme ça tu pourras peut-être les refermer sans qu'il y paraisse. Si les flics sont persuadés qu'il y a du hasch dedans, c'est le seul moyen de leur prouver le contraire. Toi et moi on sait qu'il n'y en a pas, autant que la police le sache aussi.

— Très bien. » Ringma se mit à défaire les nœuds aussi délicatement qu'il le pouvait. Il lui fallut quelques minutes pour ouvrir la première caisse.

De Gier plongeait une cuillère et la ressortit avec un échantillon qu'il

goûta. Ce n'était pas du hasch. Il creusa un trou dans la pâte et Beuzekom lui tendit une longue fourchette de façon qu'il pût atteindre le fond.

Pendant ce temps, Ringma ouvrait les quatre autres caisses.

« Alors, vous nous croyez, maintenant ? » demanda Beuzekom lorsque les policiers eurent terminé leurs prélèvements.

« Est-ce que nous pouvons fouiller la maison ? » interrogea Grijpstra.

— Mais bien sûr, répondit Ringma. Nous n'avons rien à cacher. Mais je vous demanderai de ne pas tout mettre en chantier parce que sinon ça me donnera beaucoup de travail.

— C'est vous la femme d'intérieur ? » s'étonna de Gier.

Ringma gloussa. « Exactement. »

Ils ne découvrirent rien, excepté des placards remplis de vêtements coûteux, du mobilier ancien, de somptueuses tapisseries et quelques peintures de petits maîtres flamands.

« Laissons tomber. » Grijpstra était passablement découragé. « Tu comprends quelque chose à ce trafic de mizo ? »

— Non, répliqua de Gier.

— C'est absurde, poursuivit Grijpstra. Qu'est-ce que ces hommes peuvent bien faire de cette pâte de mizo, sûrement pas de la soupe ? Et où est le reste des caisses ? Les ex-membres de la Fondation hindoue nous ont bien dit que Piet les vendait par lots de vingt, non ? On peut peut-être se renseigner sur les ventes, il doit bien y avoir des factures dans les papiers de Piet. Nous pourrions avoir les dépositions signées par ces garçons, sur la péniche. Si Johan et Eduard déclarent que Piet Verboom n'utilisait qu'une caisse par mois pour son restaurant, qu'il vendait l'excédent et que les gens qui sont ici étaient les acheteurs... »

De Gier n'était pas convaincu.

« Ça ne tiendra jamais devant un tribunal, en admettant que le ministère public les inculpe. C'est entendu, ces types ont acheté de la soupe de mizo à Piet, mais ils l'ont toujours, non ? De toute façon, qui s'intéresse à ça ? Si on veut les faire juger, il nous faut quelque chose de solide, les preuves qu'ils font du trafic de drogues.

— C'est juste, remarqua pensivement Grijpstra. Le hasch n'est qu'une drogue douce, mais soixante caisses, ça fait un paquet de drogue douce. Le procureur serait très intéressé, mais où sont ces soixante caisses ? On a laissé cinq caisses ici pour nous berner, au cas où nous aurions trouvé la coupure entre ces dealers et la Fondation de Piet. De la soupe de mizo ? Évidemment, ça peut pas être autre chose. On a dû vendre la vraie came dès qu'elle est arrivée ici, peut-être

même sans qu'ils aient eu besoin de l'apporter ici. Ils doivent avoir une autre planque, le centre ville en regorge ; tu sais, toutes ces petites caves. »

« Eh bien », fit Beuzekom lorsque les détectives furent revenus dans le living-room, « vous avez découvert quelque chose ?

— Non, répondit sèchement Grijpstra.

— Alors, ça devrait vous faire plaisir que nous soyons honnêtes. Une autre citronnade ?

— Pas pour moi, dit Grijpstra.

— Moi, je prendrai quelque chose de plus fort », déclara de Gier. « Rentre chez toi, Grijpstra. J'aimerais m'entretenir avec M. Beuzekom et son ami. »

Beuzekom lui tournait le dos et il fit un clin d'œil à Grijpstra.

« Entendu, approuva ce dernier. Je te verrai demain matin, essaie d'être à l'heure. On peut y arriver, tu sais, il suffit de persévérer. C'est juste une question d'habitude. »

Beuzekom était assis, très détendu, et Ringma était vautre sur le divan. Cela faisait plus de deux heures que Grijpstra était parti et les deux bouteilles qu'il y avait sur le bar avaient été plus qu'entamées. En fait, il en restait une, à moitié pleine.

« Vous avez le droit de boire pendant le service ? » s'enquit Beuzekom. Son élocution était difficile bien qu'il s'exprimât encore très correctement.

« Je ne suis pas de service en ce moment, répliqua de Gier. Je ne travaille que huit heures par jour, comme tout le monde. En ce moment, je suis chez des amis, de bons amis.

— Ha, fit Ringma, espèce de sale flic !

— Allons, allons, intervint Beuzekom, sois poli avec nos invités, mon pote. Ce gentleman est peut-être un sale flic, mais il est ici chez nous. Tu pourras l'insulter quand tu le verras dans la rue, le traiter de fasciste ou de SS. »

Ringma se mit à ricaner bêtement.

« De la soupe de mizo, hahaha, et ils cherchent du hasch. C'est vraiment des jobards, tu crois pas, Beuz ?

— Ferme-la, petit pote. Nous ne savons même pas ce que cherchent ces messieurs. Ne te moque pas de ceux qui travaillent. Si t'avais pas été aussi nul en classe, toi aussi t'aurais pu t'engager dans la police.

— Arrête », fit Ringma en se tordant de rire.

De Gier attendit que Ringma se fût calmé pour continuer.

« Ce que vous m'avez dit est très intéressant, quand vous m'avez raconté votre vie, je veux dire. Ainsi, vous avez une licence de psychologie, non ?

— Oui, dit Beuzekom, j'ai passé ma licence en un minimum de temps, sans jamais redoubler une année. Les professeurs trouvaient que j'étais un sujet très brillant. Cependant on ne m'a jamais donné de poste. Enfin si, j'ai eu une sorte d'emploi, assistant de l'assistant de quelqu'un d'autre, pour un salaire de misère. Alors j'ai démissionné, je n'avais pas fait d'études supérieures pour n'être qu'un vulgaire employé.

— Vous ne travaillez pas en ce moment ?

— Non, je suis au chômage. On me verse quatre-vingts pour cent de mon dernier salaire.

— C'est très étonnant, remarqua de Gier, cette maison est luxueuse et vous semblez mener un grand train de vie.

— Nous n'occupons qu'une partie de la maison, corrigea Beuzekom.

— Une partie luxueuse, répéta de Gier. Je suis désolé de me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais le loyer ne doit pas être donné. En outre vous avez différents objets qui doivent valoir une petite fortune, probablement 50000 florins en tout.

— Où ça ? » interrompit Ringma. Il se leva du divan et se mit à arpenter la pièce. « Où ça ? Où donc voyez-vous qu'il y en a pour cinquante grands formats ? Tu sais où, toi, Beuz ?

— Du calme. » Beuzekom avait l'air choqué. « Il n'y a rien dans cette maison qui puisse valoir 50000 florins. Notre invité est en train de rêver.

— Mon œil, fit de Gier. Si l'on fait le compte, la télé en couleur coûte au moins 3 000 florins ; si l'on ajoute 20 000 pour les meubles anciens, 8000 pour les tapis, 15 000 pour les peintures et 5 000 pour les vêtements, on en est déjà à 50000. Vous voulez que je continue l'inventaire ?

— Vous pouvez continuer à délirer si vous voulez, répliqua Beuzekom, mais vous dites n'importe quoi. La télé était neuve, mais j'ai obtenu une bonne ristourne. Le reste a été acheté en salles des ventes, ou au prix de gros. Il ne doit y en avoir en tout que pour 10000 florins. Vous ne pensez tout de même pas que je suis le genre de gars à me laisser arnaquer par des marchands ? Si vous savez y faire, vous pouvez facilement économiser soixante-dix pour cent sur la marchandise.

— Disons trente pour cent, admit de Gier. Ça n'empêche que dans

cette maison, il y en a toujours pour 50 000 florins.

— Mon père m'a laissé un peu d'argent quand il est mort, déclara Beuzekom.

— Est-ce que vous travaillez, Ringma ? » demanda de Gier.

Beuzekom était retourné remplir son verre au bar.

« Je suis un maquereau, figurez-vous, lança-t-il par-dessus son épaule, mais ne le dites surtout pas. Le petit copain qui est ici me rapporte beaucoup de pognon. Rien d'illégal puisqu'il fait sa déclaration d'impôts. Quelquefois, un papa gâteau vient rendre visite à notre petit protégé. Combien as-tu déclaré l'année dernière, Ringma ?

— 20000.

— Alors, vous voyez ? continua Beuzekom. C'est un bon petit minet de service. Vingt grands formats, et rien qu'avec son petit cul. Ça nous a permis de payer tout ce que vous avez si bien estimé ! Nous ne faisons pas de trafic de drogue, c'est trop dangereux. Vous m'avez poissé une fois et ça me suffit. Je fais toujours du trafic, mais pas de drogue.

— Vous avez bien un petit bus Mercedes ? » De Gier avait adopté un ton conciliant. « C'est pas donné ces engins-là, vous savez.

— Vous devenez assommant. » Beuzekom avait l'air exaspéré. « Les gens comme vous, je les connais. Arrêtez donc un peu votre cinéma. Ce bus est au nom de mon frère et mon frère est chirurgien. Il gagne 200 000 florins par an. Il ne se sert de ce bus que pendant les vacances mais, le reste du temps, il me le laisse car son garage est complet. Voilà pourquoi j'ai un bus Mercedes ; j'ai de la place dans mon garage, moi. Voulez-vous voir les papiers du véhicule ?

— J'aimerais bien. »

Beuzekom se mit franchement en colère.

« Très bien, je vais vous les montrer. Mais après ça, vous me ferez le plaisir de vous tirer. Je n'ai rien fait, rien à me reprocher et jamais je ne ferai quoi que ce soit qui pourrait me renvoyer en taule. Ce n'est pas pour rien qu'on disait de moi que j'étais un sujet brillant. Je fais de la brocante, j'achète des tapis persans en solde, je me débrouille plutôt bien. D'ici un an, je pourrai m'établir et je serai inscrit sur le registre du commerce. J'ai bossé dur, vous savez, depuis plus d'un an. La fortune me sourit enfin. Quand vous êtes entré ici, je pensais que vous étiez un mec sympa et que vous veniez simplement faire votre boulot. Vous ne devriez pas nous emmerder en faisant du zèle.

— Vous pouvez m'offrir quelque chose à boire, déclara de Gier en

tendant son verre.

— J'aimerais bien me remuer un peu, dit Ringma. Est-ce que par hasard vous aimez la musique, sale flic ?

— Mais oui.

— Alors, choisissez ce que vous voulez. » Ringma lui désigna une étagère où étaient empilés des disques.

Le verre à la main, de Gier examina les disques. Il choisit finalement un album japonais, sur la pochette il y avait la photo d'un joueur de flûte. Pendant ce temps, Beuzekom s'était versé un autre verre.

C'était une musique très subtile. Les notes qui sortaient de la flûte en bambou étaient complètement différentes de celles qu'obtenait de Gier avec sa flûte en métal. Il se souvint avoir lu quelque chose à propos de celles en bambou. On ne pouvait pas déterminer exactement leur diamètre intérieur de sorte que chaque flûte avait une sonorité différente ; tout dépendait des aspérités et autres imperfections du bois.

De Gier s'installa plus confortablement sur le tapis afin de mieux écouter. Il était passablement saoul. Du reste il n'avait pas mangé grand-chose dans la journée. Un sandwich à la cantine de la police et un plat de nouilles au restaurant chinois. Les sept whiskies qu'il avait bus lui changeaient radicalement ses perceptions. En écoutant la flûte, il lui sembla voir un temple au milieu duquel une jeune fille se livrait à une danse rituelle. La musique se fit plus forte et la vision plus nette. Il perdit complètement contact avec la réalité, oubliant le crime et la misère, les bas-fonds dans lesquels il pataugeait quotidiennement. Et même de toute éternité, lui sembla-t-il. Il dut se faire violence pour réintégrer le présent. Il était dans une chambre d'une maison d'Amsterdam, il enquêtait sur un crime, essayant de faire parler deux suspects qui étaient chez eux. Il rouvrit les yeux et s'assit.

Beuzekom avait tamisé les lumières et Ringma dansait. On ne voyait plus ni sa face de rat ni sa calvitie, il semblait flotter en dansant tant les mouvements de son corps et les pas qu'il esquissait étaient légers. C'était comme une marionnette qu'une invisible force aurait animée. Brusquement, il s'accroupit, minuscule tas de chiffons. La musique reprit crescendo et il se détendit, s'élevant jusqu'à toucher le plafond.

Beuzekom était toujours derrière le bar, il regardait fixement son petit ami.

La flûte s'arrêta soudain, au milieu d'une note, et l'on entendit le son métallique d'un gong violemment frappé ; le disque s'arrêta et

Ringma s'effondra.

Beuzekom se dirigea vers son ami et lui tapota doucement la tête. « Mon petit pote dansait dans un corps de ballet », expliqua-t-il à de Gier.

« Buwons un coup, dit Ringma, épuisé, rien qu'un petit coup, Beuz. »

Beuzekom lui versa un baby.

« C'était excellent », reconnut de Gier enthousiasmé.

Quelques minutes plus tard, ils reprirent la conversation.

Beuzekom avait allumé un gros cierge, il observait son visiteur.

« Combien gagnez-vous dans la police ?

— Pas énormément.

— Quel est votre grade ?

— Sergent-détective.

— Alors je suppose que vous devez gagner entre quinze cents et 2000 florins par mois.

— C'est à peu près ça.

— C'est ce que n'importe qui gagne ; un chef balayeur se fait même davantage.

— Et vous, combien gagnez-vous ? interrogea de Gier.

— Beaucoup d'argent. Plus que vous n'en verrez jamais si vous restez dans la même branche. Pourquoi ne travaillez-vous pas pour moi ? Je m'en sors très bien, mais je pourrais faire beaucoup d'autres choses si j'avais quelqu'un pour me seconder, quelqu'un comme vous. Je ne vous donnerais pas de fixe, mais un pourcentage. Sur un coup vous pourriez vous faire plus que ce que vous vous faites en un an, et ce coup ne prendrait que quelques semaines. Vous connaissez des langues étrangères ?

— L'anglais.

— Couramment ?

— Non, mais j'ai un vocabulaire assez riche. Je le lis couramment et j'ai suivi des cours, ma grammaire est correcte.

— Depuis quand travaillez-vous à la brigade criminelle ?

— Six ans.

— Et avant ça ?

— Agent de police, dans la rue, cinq ans.

— Vous devez avoir une solide expérience. À part ça, je suis tout à

fait sérieux, j'ai du travail pour vous.

— Quel genre ?

— Rien à voir avec la drogue. Le commerce des antiquités, des peintures. De la bonne camelote que nous pouvons vendre aux acheteurs américains. Des lots achetés en sous-main et revendus au marché noir. J'aurai bientôt un bureau et une ravissante secrétaire.

— Pourquoi aurions-nous besoin d'une ravissante secrétaire ? demanda Ringma avec irritation. Elle serait frustrée, la pauvrete.

— Pense aux autres, expliqua Beuzekom. Elle pourrait plaire à notre ami ici présent et à nos clients. »

De Gier se leva et marcha jusqu'à la fenêtre en titubant légèrement. Il contempla le canal. La surface de l'eau était à peine troublée par les canards presque endormis.

« Si l'on veut faire de l'argent, il n'y a que la drogue, déclara-t-il. On peut en faire un peu avec vos antiquités, mais pas énormément.

— Ça, c'est évident, observa Beuzekom.

— Évidemment, les drogues, c'est la fin de tout, continua de Gier. Voyez la Chine par exemple, les communistes n'ont eu aucun mal à s'en rendre maîtres. Les drogues, c'est le désert et quand vous êtes dans le désert depuis trop longtemps alors s'abattent les fléaux bien connus : la famine, les tempêtes de sable qui vous brûlent les yeux et surtout les marchands d'esclaves. Voyez-vous, la drogue, c'est l'esclavage.

— Vous oubliez les trafiquants d'armes et les poètes. »

Ringma ricanait mais de Gier ne fit même pas attention à lui, il était encore ivre. Comme le bateau qu'il avait visité dans l'après-midi.

« Eh oui, déclara Beuzedom, la drogue, c'est l'avenir.

— Et vous voulez y participer ?

— Ne soyez pas ridicule, vous savez très bien ce qui se passe, vous lisez les statistiques aussi bien que moi. On ne peut pas se permettre d'être encore idéalistes à notre époque ou de refuser de regarder la réalité en face. Ça fait probablement partie de la fin du monde et je ne vois pas pourquoi on n'en profiterait pas, faut pas aller contre l'histoire. Si vous voulez jouer les Don Quichotte...

— Les Don qui shootent. » Ringma éclata de rire.

Sans tenir compte de l'intervention, Beuzekom continua.

« Je vous conseille de vous armer d'une lance, de revêtir une armure, de dégotter une vieille rosse et de vous attaquer aux moulins à vent. C'est pas ce qui manque en Hollande.

— Aujourd'hui, j'ai vu le cadavre d'une jeune fille, dit tranquillement de Gier. Elle devait avoir dix-neuf, vingt ans, et n'avait plus que la peau sur les os.

— Héroïne ? » interrogea Beuzekom.

De Gier ne répondit pas.

« D'accord, concéda Beuzekom, l'héroïne n'est pas recommandée pour la santé, mais l'arsenic non plus. La bombe atomique est bien pire ; sans compter les mitraillettes et tout l'arsenal militaire. Vous voulez que je chiale ? Le monde est comme il est et nous sommes au monde. On peut aller sur la lune mais on ne peut pas y vivre.

— J'espère que votre business est rentable », conclut de Gier en sortant. Il ferma doucement la porte derrière lui.

En quittant la maison des deux dealers, Grijpstra était perplexe. Arrivé au bord du canal, il donna un petit coup de sifflet. Quelques minutes plus tard, les deux détectives le rejoignaient.

« Pas beaucoup d'action, hein ? demanda l'un d'eux.

— Effectivement, reconnut Grijpstra, mais de Gier est resté là-bas, il arrivera peut-être à leur tirer les vers du nez. J'en doute. Ces deux lascars ne sont pas des abrutis.

— C'est ça le problème. » Le détective soupirait avec fatalisme. « Les criminels sont plus intelligents que nous. Ils ont aussi un matériel beaucoup plus sophistiqué. Des voitures rapides et en bon état, par exemple », ajouta-t-il en donnant un coup de pied dans un des pneus de la petite VW. A son tour Grijpstra soupira avant de prendre place derrière le volant. De Gier lui avait donné les clefs et il raccompagna les détectives chez eux avant de téléphoner d'une cabine publique.

« Je sais qu'il est tard, dit-il à la mère de Constance, mais j'aimerais passer quelques minutes voir votre fille. J'espère qu'elle n'est pas encore couchée ?

— Il n'est pas dix heures du soir et ma fille est toujours debout. Nous vous attendons, adjudant. »

Grijpstra laissa la voiture dans la cour du Q.G. et se rendit à pied chez les parents de Constance. Arrivé dans l'étroite et longue Jacob Van Lennepstraat, il était déjà de mauvaise humeur et les jeunes zèbres à moto qui s'amusaient à faire peur aux piétons en les frôlant l'agacèrent tellement qu'il opéra un repli stratégique et avança prudemment entre le mur des habitations vétustes et les voitures garées sur le trottoir.

En passant devant les fenêtres il pouvait suivre un feuilleton de télévision, une série policière. Des voitures fonçaient en prenant les virages en épingle à cheveux sur les chapeaux de roue, les pneus hurlaient et des hommes séduisants se canardaient avec des pistolets et des fusils à canons sciés, tout un programme ! La dernière fenêtre lui révéla une merveilleuse jeune femme qu'un malfrat déshabillait d'un regard vicieux.

Dès qu'il sonna, le père de Constance lui ouvrit la porte.

« Vous êtes seul ? » Il avait l'air déçu. « Votre collègue ne vous

accompagne donc pas ?

— Non, monsieur. Ce soir il a du travail. Est-ce que votre fille est là ?

— Oui, entrez. Seconde porte à droite. Elle est en train de coudre dans la chambre à coucher. Ça fait des heures qu'elle y est, je suis sûr qu'elle sera contente de faire une pause. »

Grijpstra frappa et, comme il n'obtint pas de réponse, il ouvrit la porte.

« Non, cria Constance, NON. De grâce, fermez cette porte. » Grijpstra entrevit un immense nuage blanc et duveteux. Il était complètement dépassé par les événements ; il claqua la porte, produisant un courant d'air qui rendit le nuage encore plus épais. Grijpstra s'affola complètement et les réflexes automatiques qu'il avait acquis lors de son entraînement à l'école de police jouèrent aussitôt. En une seconde et d'un seul mouvement, il sortit et arma le pistolet qu'il portait à la ceinture, dans un holster.

« Oh NON », hurla Constance.

Le nuage s'était dissipé et il rengaina vivement son pistolet.

Il y avait des plumes partout dans la chambre, de petites plumes blanches.

Constance éclata de rire.

« Vous êtes gratiné », s'esclaffa-t-elle. Elle s'approcha de lui pour retirer les plumes qui recouvraient son costume. « Il y en a même sur votre moustache, dit-elle. Laissez-moi faire. Vous avez tout à fait l'air d'un poulet. »

Grijpstra se laissa faire docilement.

« J'essayais de raccommoder l'édredon de ma mère mais le tissu était trop usé, alors j'ai dû le vider de toutes ses plumes et je les mettais dans un sac lorsque vous êtes entré. Quel chantier, ma mère ne sera pas très contente.

— Je suis désolé.

— Ça ne fait rien. Nous ferions mieux de sortir d'ici, je nettoierai la chambre plus tard. »

— Quand ils furent dans le living-room ils racontèrent l'incident et les parents éclatèrent de rire.

« J'aimerais autant que vous ne racontiez pas ça à mon collègue, dit Grijpstra. Il le raconterait partout et je serais la risée du quartier général.

— Ne vous en faites pas, le rassura Constance. Je n'en parlerai à

personne. Mais pourquoi n'est-il pas venu avec vous aujourd'hui ?

— Il est très occupé. »

Constance sourit et ouvrit une canette de bière.

« Vous vouliez me demander quelque chose ?

— Oui, fit Grijpstra visiblement soulagé. La police parisienne nous a informés que d'après votre employeur, c'est votre oncle je crois, vous n'étiez pas venue travailler le jour de la mort de votre mari. »

Il y eut comme un flottement dans l'air. Le père de Constance regarda par-dessus son journal et sa mère posa son tricot.

Constance demeura impassible. « C'est exact, je ne me sentais pas très bien ce jour-là. J'ai conduit ma fille à l'école et j'avais l'intention d'aller travailler, mais au lieu de ça, je suis rentrée à la maison. J'ai passé la journée toute seule, au lit, jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller chercher Yvette. Je n'étais pas vraiment malade, mais j'étais épuisée. En fait, j'avais envie de flemmarder. Ce qui signifie que je n'ai pas d'alibi, n'est-ce pas ?

— Mais tu étais bien à Paris, non ? demanda son père. On peut pas être à Paris et à Amsterdam en même temps.

— Il y a des avions, remarqua Grijpstra.

— Oui, mais je n'étais pas dans un avion. J'étais couchée à la maison, à Paris.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mentionné ?

— Vous ne me l'avez pas demandé et j'ai pensé que vous ne me le demanderiez probablement jamais. »

La mère versa le reste de la bière dans son verre. Sa main tremblait.

« Allez-vous m'arrêter à présent ? demanda calmement Constance.

— Est-ce que je devrais ?

— Je n'ai pas tué Piet. »

Grijpstra finit sa bière et posa le verre. Il enleva une plume de son pantalon. Constance ne put s'empêcher de rire.

« Vous étiez vraiment comique tout à l'heure. Qu'est-ce que vous teniez à la main ? Un revolver ? »

Grijpstra hocha la tête et la regarda fixement ; il avait l'air suspendu à ses lèvres, comme s'il s'attendait à ce qu'elle déclarât quelque chose d'important.

« C'est vrai que je ne l'ai pas tué, vous savez. Je reconnais qu'il m'est arrivé d'y penser parfois. Il n'arrêtait pas de me harceler, et il

tentait sa chance avec toutes les femmes qu'il voyait.

— Mais vous ne l'avez pas tué.

— Non. Je pensais que la meilleure façon de le punir, c'était de le laisser vivre. Il n'était pas heureux en dépit de tous ses prétendus plaisirs. Ce n'était qu'un sale petit bonhomme neurasthénique et, de plus, il portait la poisse. La plus simple façon de me venger, c'était de le laisser se débattre dans ses emmerdements, de le voir s'y enfoncer. De toute façon, je suis incapable de tuer, je ne ferais pas de mal à une mouche.

— Ça c'est bien vrai, interrompit le père. Quand on a eu des punaises, ici, plutôt que de les écraser elle essayait de les chasser par la fenêtre avec un journal. Elle a le cœur tendre.

— Le cœur tendre », répéta Grijpstra, comme si le mot avait eu pour lui une saveur particulière.

« Mais vous êtes policier, continua le père. Vous devez connaître les gens.

— Je ne connais rien du tout. Je vais vous quitter, maintenant, merci pour la bière.

— Qu'est-ce que je fais, moi ? demanda Constance. Vous voulez que je vienne avec vous ?

— Non, arrangez plutôt l'édredon. Mais j'aimerais que vous restiez à Amsterdam jusqu'à ce que nous ayons un peu débrouillé cette affaire. Si vous devez partir, soyez assez aimable pour nous avertir d'abord. »

Grijpstra rentra chez lui à pied. C'est aussi ce que faisait de Gier, ailleurs dans la ville. Il mettait un pied devant l'autre, soucieux de ne pas tituber. Il est vrai qu'il avait beaucoup bu. Cependant, l'air frais lui fit du bien et peu à peu il retrouva son équilibre.

Cette nuit-là, il rêva de nouveau. Les petits hommes avaient toujours leurs chapeaux melon sur la tête. Ils dansaient autour de lui au son d'une étrange musique qu'ils produisaient en soufflant dans le canon de leurs pistolets, comme s'il se fût agi de flûtes. Les frontons des maisons du centre-ville oscillaient dangereusement, comme si quelque mystérieuse force les obligeait à se redresser chaque fois qu'ils s'inclinaient un peu trop. Dans leur ronde échevelée, les petits hommes entraînaient avec eux des jeunes filles squelettiques de dix-neuf ans. Elles se shootaient à intervalles réguliers. La vieille M^{me} Verboom était de la fête, elle aussi. Elle était nue et ses seins rabougris ballottaient comme deux sacs vides. Elle avait à l'oreille une fleur de rhododendron. De Gier se réveilla juste au moment où Grijpstra entra dans la danse en valsant dans les bras de la directrice

de l'asile. Trempé de sueur, il s'assit dans son lit en poussant un gémissement d'horreur et de dégoût. Il rejeta les couvertures dans lesquelles il était empêtré et chassa du pied Oliver qui l'attaquait, furieux de ne pas avoir eu à manger la veille au soir. Il griffa le pied de De Gier qui dut se mettre un sparadrap. Aussitôt après, le chat montra son repentir en venant se frotter contre sa jambe. Il ronronnait doucement et de Gier lui caressa le ventre.

« Allez, va coucher maintenant. » Il l'empoigna et le projeta à travers la pièce.

Le lendemain matin, en se présentant devant leurs supérieurs, les deux détectives n'étaient pas très en forme. Ils avaient les yeux cernés, la moustache qu'habituellement Grijpstra arborait fièrement était en piteux état, et de Gier semblait flotter dans son costume.

Le commissaire examina attentivement ses auxiliaires, faisant passer son cigare d'un côté à l'autre de sa bouche. Dans la pièce il y avait également le divisionnaire, un petit homme effacé qui avait le visage ridé comme une vieille pomme.

« Alors, qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? demanda brusquement le divisionnaire d'une voix sourde.

— On va continuer, répliqua Grijpstra, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

— Et comment ça ? »

Grijpstra ne répondit rien.

« Qu'est-ce que vous en pensez, vous ? » Le divisionnaire s'était tourné vers le commissaire.

« Je suis d'accord avec Grijpstra, on va filer le train à Beuzekom et à son copain et on les convoquera ici de temps en temps. Quant aux autres suspects, on ne les perd pas de vue non plus. J'ai le sentiment qu'il va se passer quelque chose, quelqu'un va commettre un impair. On aura peut-être un tuyau d'un de nos informateurs ou de la psychiatre, celle de l'asile où est enfermée M^{me} Verboom.

— Peut-être, souligna le divisionnaire, peut-être vous faut-il plus d'hommes, nous en avons en réserve. Il semble bien que ce soit un meurtre et nous devons trouver le coupable. »

Le commissaire ralluma son cigare.

« J'ai une idée, dit-il en regardant Grijpstra. Vous voulez savoir ce que c'est ?

— Certainement, monsieur, répondit poliment Grijpstra.

— Eh bien voilà, on va tout reprendre à zéro. Commencer par la fin, si vous préférez. »

Sur le visage des deux détectives et du divisionnaire on pouvait lire une immense curiosité.

« Je m'explique, poursuivit le commissaire : il est à peu près certain que Piet Verboom se livrait au trafic du haschisch. Il l'importait dans des caisses en provenance du Japon, du moins le prétendait-il. On a retrouvé les factures et le mizo ne venait pas du Japon mais du Pakistan. Il n'y a pas de mizo au Pakistan, le mizo est un plat typiquement japonais. »

De Gier n'avait encore rien dit.

« Mais, monsieur, se hasarda-t-il, nous avons trouvé de la pâte de mizo dans les caisses. Il n'y avait aucune trace de hasch dedans ; et ça, j'en suis sûr. »

Le commissaire hocha la tête.

« Vous avez trouvé du mizo, d'accord. Les caisses que vous avez découvertes viennent du Japon, sans aucun doute. Piet les a achetées à un grossiste qui les importait pour son propre compte. Mais ce que Piet importait, lui, ça venait du Pakistan, et c'était du haschisch.

— C'est exact, intervint Grijpstra, la majorité du haschisch vient du Pakistan. Piet l'a donc fait venir et l'a revendu à Beuzekom et à sa clique. Mais ce que je ne comprends pas c'est pourquoi Beuzekom et compagnie ne l'ont pas importé eux-mêmes ?

— C'est simple, reprit le commissaire, ils n'avaient pas de contact là-bas. En regardant dans le passeport de Piet on a vu des visas du Pakistan. Quand on a demandé au service qui délivre les passeports s'il s'était déjà rendu au Pakistan, ils ont ressorti ses vieux passeports et ont répondu par l'affirmative. Il y est allé au moins deux fois en dix ans. Il lui suffisait alors de montrer au type qui lui vendait le hasch un exemplaire des caisses dans lesquelles était emballé le mizo, le gars fabriquait le même emballage et le tour était joué, tout ça au Pakistan.

— À votre avis, demanda Grijpstra, combien en a-t-il fait passer en fraude ?

— Beaucoup. Peut-être plus d'une centaine de caisses.

— C'est probable. Je me suis douté de quelque chose quand j'ai vu les cinq caisses dans la maison de Beuzekom. On a dû les y laisser exprès, au cas où nous serions remontés jusqu'à eux.

— Mais que sont devenus les 75000 florins ? » s'écria de Gier.

Le commissaire se gratta la tête.

« Jusqu'à présent, nous avons des faits précis, maintenant nous allons devoir échafauder des hypothèses. Nous sommes à peu près certains de ce trafic avec le Pakistan. Nous avons déjà trouvé des

petits éléphants sculptés dans le bois, pleins de haschisch, des conserves de fruits pleines de haschisch, tous ces objets venaient du Pakistan, alors pourquoi pas des caisses contenant de la pâte de mizo pleines de haschisch ? Ceci dit, le hasch est volumineux et relativement bon marché. Quand les trafiquants veulent vraiment faire du pognon, ils s'attaquent aux drogues dures. Le hasch coûte de 25 à 30 florins la barrette(5) alors que le consommateur est prêt à payer 125 à 150 florins le paquet d'héroïne. Le dealer qui vend du hasch peut aussi bien vendre de l'héroïne, les circuits sont les mêmes. Cependant, l'héroïne ne vient pas du Pakistan et Piet a dû vouloir se reconvertir pour faire davantage de bénéfices. S'il avait un contact au Pakistan pour le hasch, il était capable d'en avoir un pour l'héroïne. Ce n'est pas ça qui manque en France. Dans le Sud, il y a des raffineries où l'on transforme l'opium brut en morphine base et enfin en héroïne de très bonne qualité.

— Est-ce que Piet allait souvent en France ? demanda Grijpstra.

— Peut-être. Il est difficile de savoir ; avec le Marché commun on ne tamponne pas les passeports quand on se rend d'un pays de la communauté à un autre. Il voyageait de temps à autre et il lui est souvent arrivé de s'absenter pendant des semaines de Haarlemmer Houttuinen. Il pouvait très bien se rendre en France.

— Effectivement, reconnu de Gier, il a pu trouver un contact et il lui fallait beaucoup d'argent, ça explique pourquoi il a hypothéqué tout ce qu'il pouvait.

— C'est ce que je pense, déclara le commissaire, et une fois qu'il a eu l'argent, on l'a tué. Peut-être quelqu'un qui savait qu'il l'avait chez lui, ou celui qui lui vendait l'héroïne ou celui qui venait en prendre livraison. Parce qu'il est à peu près évident que Piet l'aurait revendue en gros et pas à de petits détaillants.

— À Beuzekom et compagnie, poursuivit Grijpstra, mais pourquoi l'auraient-ils tué ? Ce n'est pas l'argent qu'ils voulaient, c'est le marché. Pourquoi pendre l'homme qui peut vous approvisionner régulièrement ? C'est comme tuer la poule aux œufs d'or.

— Oui, bien sûr, approuva le commissaire. Beuzekom ne manque pas d'argent. Il dépense cent florins de l'heure dans les bars à la mode d'Amsterdam. Ce dont il a besoin, ce n'est pas de 75000 florins, mais d'une source régulière d'approvisionnement en héroïne. Je pense que là, vous avez raison. A propos, vous pouvez arrêter Beuzekom si vous voulez. J'en ai parlé au procureur général et il a donné son accord. On pourrait garder Beuzekom et Ringma à l'ombre pendant quelques semaines.

— Et les interroger séparément, fit remarquer de Gier.

— Vous pensez que ce serait une bonne idée ? demanda le commissaire en s'allumant un petit cigare.

— Non, fit de Gier après avoir réfléchi quelques instants.

— Et pourquoi pas ? »

De Gier se gratta la jambe. « Beuzekom connaît bien la psychologie, il est intelligent et ne fait pas d'erreurs. Il ne se mettra pas à table, même si on le fout au trou et qu'on l'empêche de fumer. Je ne pense même pas qu'on pourrait faire craquer son petit copain. Vous comprenez, ils ont trop à perdre. Désormais, ils vivent dans le luxe, complètement à l'abri du besoin et ils savent qu'on n'a rien contre eux. Ils préféreraient sûrement passer quelques semaines en taule plutôt que de renoncer à leur avenir doré. »

Le commissaire regarda son cactus.

« Très bien. En ce cas, nous allons faire du remous dans le monde de la came. On va remonter la filière en ramassant les petits revendeurs. J'ai là une liste des endroits où l'on deale, c'est la brigade des Stups qui me l'a communiquée. Il y a tous les cafés et les bars, mais aussi les endroits comme les bancs dans les squares, les arrêts de bus, les pissotières, les auberges de jeunesse, les péniches et les squats. Je resterai au quartier général pour organiser les rafles et on mobilisera tous nos hommes sur le coup. Les policiers en tenue nous donneront la main, je serai en liaison avec leur chef. On lancera l'opération demain soir, mais vous pouvez commencer avant si vous voulez. Je vous suggère de faire pression sur le jeune salopard qui était avec la fille qui est morte sur la péniche hier. C'est un junkie, il sait où acheter la came, arrangez-vous pour le savoir vous aussi et pour que le dealer que vous "accrocherez" à son tour soit de taille.

— Bien, monsieur.

— Vous pouvez vous retirer pour la pause café, maintenant, j'ai l'impression que vous en avez bien besoin. »

Les deux hommes firent un salut avant de quitter la pièce.

« Bonne chasse, messieurs », lança le divisionnaire.

— « Oliver », décréta de Gier lorsque son chat se frotta contre le lit, « nous allons t'attacher les pattes dans le dos, te mettre contre une souche de l'autre côté du parc et te tirer comme un lapin, au lever du jour. »

Oliver lui jeta un œil désintéressé en ronronnant.

« Mais non », protesta doucement Constance en mordillant l'oreille de De Gier. « Je n'ai jamais dit qu'il fallait le tuer. C'est un très beau chat et je connais des gens à la campagne qui seraient ravis d'avoir un siamois. D'ailleurs, Oliver serait beaucoup plus heureux là-bas, il pourrait monter aux arbres et chasser les souris, comme tous les chats.

— Certes », fit de Gier en se penchant hors du lit pour ramasser son paquet de cigarettes. Il en sortit une et l'alluma d'une main, tandis que de l'autre, il caressait Constance.

« Tu pourras avoir un plus grand appartement, et comme je travaillerai, ça ne posera pas de problèmes pour le loyer.

— Assurément.

— Comme ça Yvette pourra aller à l'école à côté et passer beaucoup plus de temps avec mes parents.

— Mmmm.

— Ça ne t'emballe pas, hein ? » Constance mit une jambe par-dessus la sienne.

De Gier s'arracha à son étreinte et sortit du lit.

« C'est l'heure du petit déjeuner, déclara-t-il.

— Tu ne m'as pas répondu.

— Je ne sais pas, il faut que j'y réfléchisse. »

Tandis que Constance préparait le repas, il se rasa. De Gier n'était jamais très en forme le matin de bonne heure, surtout lorsqu'il travaillait. Il grogna en s'écorchant avec la lame dont s'était servie Constance pour se raser les jambes.

« En fait, nous pourrions même *acheter* un bel appartement, reprit-elle.

— Ça coûte très cher », répondit de Gier en sortant la brosse à dents de sa bouche.

« Je dispose de 50000 florins, la maison de Haarlemmer Houttuinen a été vendue et celle que possédait Piet dans le Sud aussi. À elles deux elles représentaient 100000 florins et en levant les hypothèques, il m'en reste encore 50000. Ce serait sûrement suffisant comme garantie, on pourrait même acheter une petite maison.

— Je ne savais pas que tu vendais les propriétés, s'étonna de Gier en sortant de la salle de bains. Qui est l'acheteur ?

— Joachim de Kater, notre comptable. Il m'a beaucoup aidée, il a négocié ça en quelques jours. On doit signer l'acte de vente à la fin de la semaine, et ensuite, il faudra que je choisisse. Retourner à Paris et y acheter un appartement pour Yvette et moi ou rester ici.

— Avec moi ?

— Avec toi, dit tendrement Constance en apportant les œufs au plat et le bacon. Si tu veux bien de moi. »

« Joachim de Kater », fit pensivement le commissaire en remuant son café. « Je connais le nom. N'avez-vous pas fait un rapport sur ce type, Grijpstra ? C'est un comptable je crois ?

— C'est ça, monsieur.

— Mais comment se fait-il que vous soyez au courant de tout ça, de Gier ? Ce n'était pas vous qui étiez censé lui poser des questions, Grijpstra s'en est occupé la nuit dernière, il me semble. Comment diable avez-vous appris à qui elle avait vendu ses propriétés ? »

De Gier ne répondit rien.

« Ah, je vois ! Mais vous savez ce que je pense des relations intimes avec les suspects... »

Le divisionnaire se carra plus confortablement sur sa chaise. « Je pense que le sergent voit très bien ce que vous voulez dire, commissaire.

— Alors, je n'ai rien à ajouter. » Le commissaire avait pris un air pincé.

« En fait c'est ma faute, monsieur, intervint Grijpstra. C'est moi qui ai conseillé à de Gier de lui donner rendez-vous samedi dernier. Je pensais qu'il pourrait lui tirer les vers du nez.

— Ça va bien, adjudant, déclara le commissaire. L'incident est clos, du moins je l'espère. Je suppose que vous avez dit à la jeune M^{mc} Verboom de ne pas quitter Amsterdam avant la conclusion de l'enquête. Il vaudrait peut-être mieux lui dire qu'elle est libre de s'en aller maintenant, comme ça M. de Gier pourra se concentrer davantage sur son travail, d'autant plus que nous ne la suspectons plus vraiment, non ?

— Non, monsieur, nous n'avons aucune raison. » De Gier était visiblement soulagé.

« Vous voulez qu'elle s'en aille ? s'étonna le commissaire.

— Elle veut que je me débarrasse de mon chat. »

Grijpstra eut brusquement le fou rire. Il semblait que cela fût contagieux car peu de temps après le divisionnaire et le commissaire l'imitèrent.

« Haha, fit le divisionnaire les larmes aux yeux, vous aimez votre chat, hein ? Y a pas de quoi en avoir honte. Moi aussi, j'aime mon chat. Il vient toujours se blottir contre moi quand mes rhumatismes se réveillent.

— Moi, je préfère les chiens, dit le commissaire, mais laissons tomber, voulez-vous, le sergent a suffisamment d'ennuis comme ça. Vous disiez donc qu'elle a vendu l'ensemble de ses propriétés au comptable de son mari. Ça me paraît bizarre, comme s'il avait profité de la situation. En l'occurrence, une veuve dans le besoin. Il me semble que 100 000 florins c'est peu pour la grande maison de Haarlemmer Houttuinen et la petite maison de campagne. Mais je ne suis pas un expert en immobilier. Pourtant, en tant que comptable, il devrait protéger les intérêts de ses clients plutôt que les filouter. On devrait se renseigner davantage sur ce de Kater.

— Il est sûrement blanc comme neige, déclara le divisionnaire. Les comptables ne peuvent pas se permettre d'avoir affaire à la police, ne serait-ce qu'une fois. Comprenez-moi bien, les types comme de Kater, un expert-comptable qui plus est, sont le fondement de la société. S'ils ont maille à partir avec la justice, c'est la fin de leur carrière.

— C'est sûr, approuva le commissaire, mais on peut toujours se renseigner. Je peux demander aux gars qui travaillent à l'inspection des finances, j'ai un copain là-bas. Je devrais avoir des informations dès demain, je vous les ferai parvenir. Voilà déjà quelque chose, continua-t-il en se tournant vers les deux hommes. Quant à vous, si vous avez du nouveau, vous pouvez me téléphoner chez moi ce soir, mais soyez bref parce que je regarderai le match de foot. »

« Il me fait penser à une chouette dans un arbre, commenta de Gier en regagnant leur voiture. Il reste confortablement assis à regarder et nous, on attrape des pieds plats à force de marcher.

— À ta place, moi je serais plutôt content. Aujourd'hui je vais téléphoner à Constance et tu pourras de nouveau vivre heureux et en paix avec ton chat.

— C'est juste. »

Le jeune homme ne leur ouvrit pas quand ils frappèrent à la porte

de la misérable péniche. D'un coup d'épaule, Grijpstra fit sauter la serrure.

« Hé là, cria le garçon, qui vous a dit d'entrer ?

— Vous ne vous souvenez pas de nous ? On est de la police. »

Grijpstra avait l'air sincèrement étonné.

« Vous ne devriez pas entrer de force. Je suis chez moi ici, vous avez pénétré par effraction.

— Nous sommes absolument désolés, s'excusa de Gier, mais mon collègue a trébuché et il s'est affalé contre la porte et le verrou s'est cassé. Vous ne nous en voudrez pas si on reste quelques minutes ?

— Si, foutez le camp. »

Les détectives le regardèrent avec dédain.

« Très bien, vous avez gagné, ça ne servirait à rien que je porte plainte. Vous les flics, vous vous couvrez tous. Qu'est-ce que vous voulez de moi ? »

Il était onze heures du matin mais il était toujours couché sur son grabat. Dans la pièce il y avait une odeur fétide, un mélange de sueur et de nourriture avariée.

« Vous permettez ? » fit Grijpstra en ouvrant deux fenêtres. Il faisait chaud dehors et il n'obtint qu'un léger courant d'air.

« Rappelez-nous votre nom ? demanda de Gier.

— Koopman. »

Il se leva, enfila un jean et la même chemise qu'il portait quand les détectives l'avaient rencontré la première fois.

« Vous avez découvert qui était la fille ?

— Non, et vous ? »

Le jeune homme secoua la tête en se passant les doigts dans les cheveux.

« Non. C'était la première fois que je la voyais. Je l'ai ramassée dans la rue ; à moins que ce ne soit le contraire. On n'a pas beaucoup discuté quand on était ensemble, mais je vous l'ai déjà dit, non ?

— Exact, répondit de Gier. À propos, comment vous sentez-vous maintenant ? Quand vous y pensez, je veux dire.

— Dégueulasse. Comment voulez-vous que je me sente ? Personne n'aime voir la fille avec qui il baise lui claquer entre les pattes. Je suis pas une bête.

— Elle est morte, laissa tomber de Gier. Vous croyez en l'au-delà ?

— Je crois en l’instant, et je sais de quoi je parle. La seringue m’a appris des choses dont vous n’avez pas idée, vous ne *pourriez* pas. Vous pensez peut-être que quand vous avez quelques verres dans le nez, vous saisissez la réalité des choses. Eh bien, vous vous trompez. L’alcool ça rend bavard et ça lève les inhibitions, c’est tout. Avec la drogue, on apprend quelque chose.

— Regardez dans quel état vous êtes, ça vous désole pas d’avoir la drogue comme maîtresse ?

— Peut-être. » Koopman était songeur. « Peut-être que non. On n’a rien pour rien. L’héroïne apporte beaucoup et même si elle prend énormément en retour, ça vaut le coup. Je menais une vie d’étudiant petit-bourgeois, j’avais un studio convenable, bref j’avais ce que vous, vous appelez une vie décente. La drogue a tout bouleversé. Je suis peut-être désolé, mais désormais ça n’a plus aucune importance. Je suis accroché et il n’y a rien que je puisse faire.

— Vous avez l’air mieux que la dernière fois, fit remarquer Grijpstra. Vous vous êtes shooté aujourd’hui ?

— Évidemment. » Koopman alla se laver le visage dans l’évier, il s’essuya avec un torchon crasseux.

« Où vous procurez-vous l’héroïne ? demanda de Gier.

— À l’hôpital, on me la donne pour rien. Je me suis fait ramasser un jour, dans la rue, et le service de santé m’a amené à l’hôpital. On m’a soigné pendant quelque temps et maintenant je vais au service de consultation externe tous les jours et on m’en donne gratuitement. Mais ça suffit pas parce qu’ils diminuent les doses, alors faut que j’en trouve ailleurs.

— Et où allez-vous la chercher ? » interrogea de Gier.

Koopman leva les yeux au ciel. Il avait l’air complètement sidéré.

« Non, mais vous rigolez, vous voulez que je balance ma connection ?

— Bien sûr, fit Grijpstra.

— Vous voulez que je finisse dans le canal ? Comme le gars qu’on a repêché le mois dernier ? Ils l’avaient étranglé.

— Qui ça “ils” ?

— Ha, mystère.

— Écoute : assez plaisanté maintenant. » La voix de De Gier se fit plus dure. « On veut le savoir et tu vas nous le dire, sans ça on t’embarque. T’as oublié que la fille est morte ? Peut-être que tes explications ne nous ont pas convaincus. On peut te mettre quarante-huit heures en garde à vue et on obtiendra certainement du juge

d'instruction le droit de te garder une semaine, peut-être plus longtemps. Tu resteras dans une cellule.

— Y a pas de came en taule, dit à mi-voix le jeune garçon.

— Eh non ! »

Koopman resta silencieux.

« Il y a quelque temps, on a enfermé un gars, déclara négligemment Grijpstra. Il grattait les murs. Pourtant il avait trois repas par jour, du thé et du café mais ça lui suffisait pas. Alors il passait son temps à gratter les murs. »

Le jeune homme le regarda avec dégoût.

« Vous êtes complètement insensibles, vous autres, on croirait des mecs de la Gestapo.

— La Gestapo ne s'intéressait pas aux drogues, remarqua de Gier, mais nous, on s'y intéresse. Maintenant décide-toi ; ou tu nous donnes l'adresse de ton fourgue ou on te boucle quelques semaines dans une cellule. Tu sais ce que ça veut dire, hein ? Pas moyen de s'étendre, le lit est replié contre le mur et t'as droit qu'à une chaise fixée au sol. Une journée ça dure toujours vingt-quatre heures, mais en prison ça semble beaucoup plus long.

— C'est d'accord. » Koopman baissa la tête. « J'achète la poudre dans une petite boutique de Merelsteeg. On y vend des fringues indiennes et de l'encens.

— Emmène-nous là-bas, dit Grijpstra. Rentre dans la boutique et achètes-en. À notre tour, on entrera pour arrêter le propriétaire. On t'arrêtera aussi mais on te relâchera.

— Non. »

Les détectives allumèrent une cigarette et ils essayèrent de raisonner Koopman. Au bout d'un moment, Grijpstra le secoua comme un prunier et il s'effondra.

« Alors, on est bien d'accord ? »

Koopman hocha la tête.

« Ils vont me tuer et me balancer dans le canal. Les dealers ne restent jamais très longtemps en taule. Ils ont des crans d'arrêt et vous, vous avez des revolvers.

— On t'a menacé d'un revolver ? s'étonna Grijpstra.

— Allons-y », décréta Koopman avec lassitude.

La Merelsteeg est une petite rue étroite et sombre du XVII^e siècle. Seules quelques poutres de soutien, dressées là par le ministère des Travaux publics, empêchent les maisons de s'effondrer. En dépit des

efforts de rénovation et des arbres rabougris, cette ruelle n'est pas un exemple de salubrité. Koopman entra dans la petite boutique et les détectives comptèrent jusqu'à cinq avant d'y faire irruption. Sur le comptoir, il y avait un petit sachet en plastique.

« Police », fit Grijpstra. Derrière le comptoir, le grand énergumène n'eut pas l'air autrement surpris. Un bambin accourut de l'arrière-boutique et regarda les policiers.

« Salut », dit de Gier à l'enfant qui ne répondit rien. Une femme descendit les escaliers.

« Je t'avais prévenu que ça arriverait, reprocha-t-elle. J'étais sûre qu'un jour ou l'autre, ça arriverait.

— Boucle-la. » L'homme n'avait pas l'air en colère.

« Toi, viens avec moi, fit de Gier en s'adressant à Koopman.

— Je peux partir ? demanda ce dernier quand ils furent dans la rue.

— Évidemment. Tiens, voilà ma carte. Ne déménage pas sans nous prévenir.

— C'est vraiment la journée, gémit Koopman. Hier soir, on est venu me prévenir qu'il fallait que je change ma péniche de canal, sinon elle coulerait dans les trois jours. Ils n'ont pas apprécié la mort de la fille. Et maintenant, cette histoire de balance.

— C'est vraiment pas de chance. » De Gier rentra dans la boutique.

« Pourquoi vendez-vous de la drogue ? demanda Grijpstra.

— À votre avis ? Je vous donne trois motifs. Pour le plaisir ?

Sûrement pas. Pour que les flics m'arrêtent ? Non plus. Parce que je veux améliorer l'ordinaire de ma famille ? Exactement.

— Vous pouvez pas avoir un boulot ?

— Non, objecta la femme, il a été interné et on considère qu'il n'est pas assez responsable pour lui confier un travail.

— L'État ne lui verse pas une pension ?

— Si, bien sûr, et moi je pourrais trouver du travail, mais il veut que je reste ici.

— Pour t'échiner à passer la serpillière et à balayer, protesta l'homme.

— Y a pas de mal à être femme de ménage. Je préfère passer l'aspirateur plutôt que te savoir en prison.

— Il va falloir qu'on fouille la baraque, déclara Grijpstra. Vous feriez mieux de nous remettre ce que vous avez. »

L'homme lui tendit une petite boîte contenant une douzaine de petits sacs en plastique remplis de poudre blanche.

« Il n'y a rien d'autre ? »

— Non.

— Où vous procurez-vous ça ? »

L'homme secoua la tête.

« Dis-lui, souffla la femme. Je n'ai pas peur. »

Mais l'homme n'était pas rassuré. Avec l'aide de la femme, ils passèrent un quart d'heure à essayer de le convaincre. Il se rendit finalement à leurs raisons. Il acheta la poudre dans un petit bar du quartier réservé.

« Il va falloir qu'on embarque votre mari avec nous, expliqua de Gier à la femme.

— Ne le malmenez pas, ça tourne pas très rond dans sa tête.

— Nous verrons ce qu'on peut faire pour lui. »

Dans la soirée, il y eut une descente dans le bar. On trouva de la drogue mais on ne procéda à aucune arrestation. Il semblait bien que la drogue qu'on avait trouvée dans une poubelle fût venue là par l'opération du Saint-Esprit.

Pendant toute la semaine les forces de police firent du zèle. Des flics qui ressemblaient à des hippies firent des descentes dans les parcs et les sleep-ins(6). Insidieusement, les policiers noyautèrent tous les milieux louches. Ils ratissèrent les bars, les arrêts de tram et les berges des canaux. Les flics en civil firent des heures supplémentaires. Certains d'entre eux couchaient même dans les gares. On arrêta des centaines de suspects... On eut recours aux policiers en uniforme, à la police d'État et même aux militaires qui arrêtaient quelques dealers. On se serait cru dans un État policier. C'était comme si on avait décrété l'état d'urgence et tout le pays fut en émoi. On arrivait aux frontières de l'Allemagne et de la Belgique... Il y eut des inculpations, on malmena beaucoup d'innocents, mais on n'arrêta aucun membre de la Fondation hindoue, personne en relation avec Beuzekom et Compagnie.

« Ouf », fit de Gier en s'asseyant sur un tabouret. Grijpstra l'attendait dans un petit café.

« Vous prendrez bien une bière, sergent ? fit le barman en élevant la voix.

— Volontiers, mais pour l'amour du ciel fermez votre gueule. Ça fait combien de temps que vous travaillez ici ?

— Ça va bien, répliqua le barman, j' veux pas d'embrouilles.

— Allez servir les autres clients », suggéra Grijpstra. « Tu as découvert quelque chose, reprit-il à l'adresse de De Gier.

— Pas grand-chose, du menu fretin. Il y aura certainement des poursuites, mais en ce qui nous concerne, rien d'intéressant.

— On n'y arrivera pas comme ça », remarqua Grijpstra.

De Gier le regarda. « Ah, non ? Et pourquoi pas ?

— Le type qu'on recherche n'a jamais eu maille à partir avec la justice. Il n'a sûrement pas de casier. C'est un gros bonnet qui ne traite pas avec la pègre. Il a dû proposer ou vendre une grosse quantité de came et, à mon avis, la seule personne qui le connaissait, c'était Piet Verboom.

— En ce cas, pourquoi tu n'en as pas parlé au commissaire ? »

Grijpstra eut un large sourire. « Cela aurait servi à quoi ?

— À lui gâcher son plaisir. Il aime déployer ses forces, les forces de police s'entend, faire trembler les bas-fonds. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait. Tout ça n'a pas été complètement inutile, tu sais, on a piqué pas mal de gens, des gens qu'on recherchait.

— Qui ça "on" ? La police, tu veux dire. Certainement pas toi et moi. »

— Non, pas toi, ni moi. Ceci dit, à quelle force appartenons-nous ? »

De Gier finit sa bière et passa sa langue sur ses lèvres ; il tenait toujours son verre à la main quand le barman se précipita pour le lui remplir.

« Vous êtes bien silencieux tout d'un coup, lui fit remarquer de Gier.

— J'ai perdu ma langue », dit le barman en souriant.

De Gier lui rendit son sourire, sournement.

« Dommage que ce fumier de Verboom ait été aussi cachottier, reprit Grijpstra. Il ne se confiait à personne, ce salopard. Même sa femme ignorait tout de ses histoires. Sa petite amie ne savait rien non plus et les gars de la Fondation hindoue pas davantage.

— Et nous, on nage en plein cirage », laissa tomber de Gier.

« L'opération est terminée, déclara le commissaire.

— Oui monsieur, dit Grijpstra.

— Bon, on n'y peut plus rien, mais l'enquête est toujours ouverte. Pour le moment vous allez reprendre votre boulot de routine, moi je

vais sérieusement étudier la question et je vous tiendrai au courant.

— Bien monsieur, répondit de Gier. Vous avez du nouveau au sujet de Joachim de Kater, le comptable ?

— Oui, dit le commissaire, j'ai pas mal d'informations. »

Ils s'installèrent plus confortablement tandis que le commissaire faisait les cent pas. Chaque fois qu'il passait devant son cactus il marquait un temps d'hésitation.

« De Kater était un étudiant brillant, il a eu son diplôme juste avant la guerre. Il n'a pas pu exercer pendant les hostilités alors il s'est mis à son compte. Il fabriquait du talc qu'il vendait aux Allemands, il le coupait avec du sable et ça faisait saigner les pieds des soldats allemands. Un vrai patriote, comme vous voyez. Il s'est fait arrêter mais on l'a relâché ; il a dû donner des pots-de-vin à la police allemande. Après la guerre il a travaillé dans diverses entreprises de bonne réputation avant de s'associer avec un ancien collègue qui est mort. Jusqu'à présent, rien de suspect. Là où les choses se compliquent, c'est qu'en ce moment il n'a pas l'air de beaucoup travailler. Le peu de clients qu'il a lui rapporte environ 50000 florins par an. Ce n'est pas grand-chose pour un expert-comptable. Ces gens-là se font généralement quatre fois plus. Pourtant, il a un bureau luxueux, un grand train de vie, et il paie une généreuse pension alimentaire à son ex-femme. Il n'a pas de maîtresse attitrée, mais c'est un habitué des sex-clubs huppés. On a fait une estimation de ce qu'il dépensait, c'est deux fois plus que ce qu'il ne gagne.

— Peut-être qu'il ne déclare pas tous ses revenus ? suggéra Grijpstra.

— Ça, c'est évident, personne ne le fait sauf nous, les simples, les officiels assermentés.

— Alors, je suppose que vous avez averti l'inspecteur des finances ? » De Gier souriait avec malice.

« C'est effectivement ce que j'ai fait, dit le commissaire, mais ils étaient déjà au courant. De toute façon ils n'ont rien contre lui ; ils se contentent de l'avoir à l'œil, c'est tout.

— Comment s'est-il procuré l'argent pour acheter les deux maisons de Piet Verboom ? interrogea Grijpstra.

— C'est exactement ce que je lui ai demandé quand je l'ai prié de venir me voir. Il a simplement dit qu'on le lui avait donné, se réfugiant derrière le secret professionnel. Une quelconque société immobilière aurait investi de l'argent dans un lotissement de Haarlemmer Houttuinen, pour y construire un hôtel, j'imagine. »

Incrédules, les détectives regardèrent le commissaire.

« Ça se pourrait », reprit ce dernier.

Il y avait maintenant trois semaines qu'on avait découvert le corps de Piet Verboom. L'été touchait à sa fin mais il faisait de plus en plus chaud. La vague de chaleur n'épargnait personne, pas même les quatre policiers qui étaient de repos ce samedi après-midi. La chaleur les dérangeait moins que le sentiment d'impuissance qu'ils éprouvaient. Ils travaillaient tous les quatre sur l'affaire Verboom.

Le divisionnaire s'était plongé dans un bain bouillant. L'eau chaude calmait quelque peu la douleur qui, par l'intermédiaire des nerfs, tétanisait ses muscles. Il suait sang et eau, mais ça ne l'empêchait pas de réfléchir. Il avait soumis sa vie à la communauté, il s'y était donné corps et âme pendant trop longtemps pour se sentir frustré. Mentalement il examina tous les détails de l'affaire Verboom. Certains d'entre eux collaient bien avec la théorie qu'il avait échafaudée mais il lui fallait davantage de certitudes. Il se promit de retourner voir le commissaire.

Le commissaire faisait du jogging dans le plus grand parc d'Amsterdam. Il portait un survêtement bleu ciel et transpirait abondamment, lui aussi. Il faillit céder à la tentation, s'asseoir n'importe où et allumer une cigarette, mais il se fit violence, s'imposant un dernier tour de lac avant de se laisser aller. Il se dit qu'en courant il réfléchirait mieux à l'affaire Verboom.

Penché sur le parapet du pont du Looiersgracht, Grijpstra péchait. Il était à côté de chez lui, pas loin du quartier général. L'affaire Verboom le préoccupait trop pour qu'il remarquât son bouchon qui de temps à autre s'enfonçait. Tout cela traînait en longueur, et pourtant il était persuadé d'avoir tous les éléments susceptibles de lui permettre d'arrêter le coupable. Bien qu'il connût ses propres capacités et ses propres limites, il culpabilisait. Comme si quelque chose lui échappait, quelque chose qui crevait les yeux, comme le bouchon qu'il ne voyait plus. En classe, il était généralement le dernier, et il avait dû faire un effort surhumain pour suivre les cours de l'école de police. Cependant il avait été reçu et il se rendait bien compte qu'il avait beaucoup appris, que ce soit pendant ses études ou en arpentant les rues qui bordaient les canaux quand il n'était qu'un policier en tenue. Il savait également qu'il était doué d'une excellente mémoire et d'un extraordinaire pouvoir de concentration. Alors, pour la énième fois, il se remémora l'instant où, à la porte du 5 de Haarlemmer Houttuinen,

il avait demandé à de Gier de sonner.

De son côté, de Gier avait pris Oliver dans ses bras. Debout sur le balcon il étudiait d'un œil critique la jardinière dans laquelle il avait planté des géraniums. Il se demandait s'il devait, oui ou non, enlever la seule herbe folle qui « envahissait » le terrain. Perplexe, il se pencha pour mieux apprécier ses plantations. Ce n'était guère du goût d'Oliver qui sauta prestement sur le sol et rentra dans le living.

« Non, songea de Gier après mûres réflexions, je ne vais rien arracher du tout. Qui sait, cette mauvaise herbe fera peut-être un ravissant arbuste. » Cette histoire d'herbe l'avait momentanément détourné de ce qui était en passe de devenir une obsession, l'affaire Verboom. Il sentait confusément qu'il leur fallait un élément nouveau, quelque chose qui leur permettrait de reconsidérer toute l'affaire.

Il soupira en pensant que le week-end qu'il avait si soigneusement programmé serait gâché de toute façon. Il avait projeté d'aller au musée de la marine avant de faire une petite croisière sur la rivière IJ. La municipalité avait remis en état un vieux remorqueur à vapeur pour permettre aux habitants de se replonger dans la calme atmosphère du siècle dernier. Le voyageur avait ainsi tout loisir d'apprécier les berges de la rivière et de s'imaginer ce que pouvait être la vie à une époque désormais révolue.

Il jura et décrocha le téléphone.

« Il est sorti, monsieur de Gier, répondit M^{me} Grijpstra. Il est allé à la pêche mais il n'a pas dû aller bien loin car il n'a pas pris son vélo. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Non, merci, madame Grijpstra, je saurai bien le trouver moi-même. »

« Va-t'en », fit impatiemment Grijpstra. De Gier ne fit pas un mouvement. Il était là, complètement immobile depuis au moins deux minutes.

« Qu'est-ce que tu veux ? finit par demander Grijpstra.

— Rien. Je regarde juste les canards, les mouettes et cette grosse poule d'eau sur le canal. C'est interdit de regarder les oiseaux ? On est dans un pays libre, tu sais, et je peux rester ici si j'en ai envie. Je suis sur une voie publique et tu n'as pas le droit de me dire de partir, rien ne t'y autorise ! » Puis, changeant de ton : « A propos, quel est votre nom ? Je vais déposer une plainte contre vous. Il y a longtemps que...

— Ça va. Tu as besoin de moi pour quelque chose de précis ? »

De Gier ne répondit rien.

« Si tu n'avais pas besoin de moi, tu ne serais pas là. Est-ce qu'on

t'a envoyé me chercher ?

— Non », fit de Gier.

Grijpstra contempla son bouchon tandis qu'un ange passait.

« Ça suffit, déclara Grijpstra, il y a longtemps que le dernier poisson a dû s'asphyxier dans cette eau saumâtre. De toute façon, je n'ai pas envie de pêcher. »

Il dévissa sa canne et la rangea dans un étui.

« Dis-moi pourquoi tu es là ?

— Je n'arrive pas à tenir en place. »

Grijpstra éclata d'un rire joyeux.

« Ce sont tes nerfs qui lâchent, hein ? Forcément, tu es toujours sous pression. Enfin, tu connais le remède. Va au dispensaire d'hygiène mentale voir le psychiatre, il te donnera des cachets. Si tu lui donnes des réponses satisfaisantes, il te signera même peut-être un arrêt de travail d'un mois. Tu pourras aller te faire bronzer en Espagne. À Torremolinos, la plage doit être bourrée de policiers hollandais. »

Ils revenaient lentement chez Grijpstra. De Gier portait la canne à pêche.

« Tu veux entrer une minute prendre un café ? proposa Grijpstra.

— Ouais.

— Pourquoi es-tu si nerveux ? » interrogea Grijpstra. Il déposa la gaule dans l'entrée et ferma la porte.

« Je voudrais juste savoir qui a tué Piet Verboom. Ça te semble aberrant ?

— Tu devrais le savoir à présent.

— Toi aussi.

— Oui, moi aussi, mais j'en sais rien. Je suis persuadé qu'on a négligé un élément qui est évident. Faut-il qu'on soit distrait ! »

« Où allons-nous ? demanda Grijpstra.

— Faire un tour du côté du 5 Haarlemmer Houttuinen ; on aura peut-être une inspiration en revoyant la maison. »

Ils parcoururent la Prinsengracht du côté gauche, de façon à voir arriver les voitures et à rester en vie. Une femme roulait à vélo, elle aussi du mauvais côté, une infraction grossière au code de la route. La conduite de cette femme irrita prodigieusement de Gier. Il se souvenait de l'époque où, simple policier en tenue, il dressait des procès-verbaux. Douze ans auparavant, il sortait juste de l'école de

police. Arborant fièrement son uniforme neuf il avait levé le bras parce qu'une jeune femme avait commis le même genre d'infraction. Il avait été très surpris de la voir s'arrêter. Stupéfait qu'un jeune inspecteur, fraîchement émoulu de l'école de police, puisse, d'un signe, arrêter qui que ce soit. La jeune femme était belle, il lui avait donné une contravention en lui demandant de bien vouloir pousser sa bicyclette à la main pour sortir du sens interdit dans lequel elle s'était imprudemment engagée. « Bien sûr, monsieur l'agent », avait-elle répondu en obtempérant. Ce sentiment de puissance l'avait alors complètement grisé.

À présent, de Gier ne se sentait plus aussi puissant. Il marchait péniblement et la chaleur le faisait abondamment suer des pieds. Il n'avait pas été capable de trouver des chaussures convenables aérées et, chaque fois qu'il faisait un pas, il lui fallait faire un effort surhumain, comme s'il soulevait des tonnes de goudron.

De son côté, Grijpstra appréciait la balade. Il détestait rester chez lui et l'architecture de Prinsengracht lui convenait parfaitement. Il sourit en voyant de petits mômes mettre à l'eau un radeau qu'ils avaient confectionné. Cela lui fit penser à son fils. Lui aussi aimait jouer sur les canaux... Maintenant il avait grandi, il ne fichait rien en classe et Grijpstra le suspectait de voler des mobylettes pour les revendre en pièces détachées. Il lui avait fait la leçon. Que pouvait-il faire de plus ?

« Est-ce que ce n'est pas la maison où on a découvert tout un lot de mobylettes démontées ? » demanda de Gier en désignant une riche demeure qui faisait l'angle d'une rue. Elle appartenait à l'une des plus riches familles de la ville.

— C'est bien là, grommela Grijpstra.

— Comment se fait-il que ce garçon se soit laissé entraîner dans de telles histoires ? Son père devait certainement lui donner assez d'argent de poche. Probablement pour le danger, il devait être blasé. En voyant tous ces films d'action il a dû se dire qu'il passait à côté de quelque chose. »

Grijpstra ne répondit rien.

« Il n'aura pas beaucoup d'occasions désormais. Le juge l'a envoyé en maison de correction.

— Effectivement, grogna Grijpstra.

— Hé », fit de Gier.

La femme qui roulait à vélo devant eux était très peu vêtue. Elle portait un minishort et une mince écharpe en guise de soutien-gorge. Deux hommes qui faisaient des heures supplémentaires en

déchargeant un camion de déménagement aperçurent ce sex-symbole sur deux roues. Ils tendirent les mains vers la bicyclette en lançant des obscénités. Surprise, la femme perdit l'équilibre et tomba par terre. L'écharpe glissa et, fous de joie, les deux hommes se précipitèrent pour l'aider à se relever, lui empoignant les seins qu'elle avait pleins et lui caressant les fesses qu'elle avait fermes. Elle poussait de petits cris. Inévitablement se forma un cercle de badauds, chacun donnait son avis. La femme se releva, mit les mains sur sa poitrine et éclata en sanglots.

Un homme qui avait une certaine classe fit exactement ce qu'on attendait de lui, il frappa un des deux ruffians. Le crochet du droit cueilla l'homme à la mâchoire et il tomba par terre, à son tour. Exaspéré par le sourire du gentleman, le copain du mauvais sujet se lança dans la bagarre.

« Ça y est, c'est reparti », gémit Grijpstra en courant vers la cabine téléphonique ; une vieille dame venait juste d'ouvrir la porte quand il s'engouffra à l'intérieur, manquant de la renverser. Ce n'était pas le genre à se laisser marcher sur les pieds et elle le menaça de son parapluie.

« Police, fit Grijpstra.

— C'est ce qu'ils disent tous », dit-elle en se glissant à l'intérieur de la cabine. « Vous attendrez », cria-t-elle en lui claquant la porte au nez. La vieille dame ne parla que deux minutes et pendant ce temps la bagarre dégénérait, mettant aux prises les bons contre les méchants, deux gentlemen contre deux prolos.

Grijpstra réussit à donner son coup de fil.

« Altercation sur la voie publique, énonça-t-il. À l'angle de Prinsengracht et de la Runstraat. Un œil au beurre noir jusqu'à présent, mais on peut s'attendre au pire.

— Vous n'êtes pas assez grand pour vous débrouiller tout seul ? » répondit vertement le standard. Ils avaient reconnu la voix du détective. Grijpstra grimaça.

« Écoutez, j'enquête sur un meurtre. Ce genre de boulot, ça concerne les policiers en tenue. Pour une fois ils pourraient bouger.

— Nous sommes en route. » Le ton était toujours aussi acerbe.

Grijpstra se mêla à la foule. De Gier était au premier rang, il n'avait pas l'intention d'intervenir. Cependant la bagarre dégénérait et l'un des ruffians reçut un mauvais coup qui l'étendit pour le compte.

« Bon, allez, ça suffit, cria de Gier. Police ! cessez de vous battre. »

Il s'approcha d'un des gentlemen et lui posa la main sur l'épaule.

« On vous a demandé quelque chose ? » s'écria le sportif et non moins galant homme en lui décochant un coup de pied. Grijpstra s'avança et saisit au vol le pied qui venait de manquer de Gier. Le sportif s'étala dans la rue. De Gier était blême, il s'appuya sur une voiture ; en reculant, son dos avait heurté un lampadaire et sa colonne vertébrale avait mal encaissé le coup. Il se sentait complètement paralysé.

« Comment vous sentez-vous ? » L'homme qui lui posa la question était barbu, il portait un casque. Le voyant tenir de Gier à bras-le-corps, le policier en uniforme se méprit.

« Allons, laissez tomber et suivez-nous, ordonna-t-il.

— Mais non, mais non, expliqua de Gier à l'agent. Ce type-là n'a rien à voir dans l'histoire, il me venait en aide. Ce sont les trois types qui sont là-bas qui sont responsables de tout ce désordre. Et aussi celui avec l'œil au beurre noir. Il est assis par terre. C'est la faute de la jeune dame en rose, embarquez-la comme témoin, vous pourrez lui expliquer ce qu'est l'attentat à la pudeur. Rien ne serait arrivé si elle avait été un peu plus habillée.

— Très bien, sergent. Ça fait cinq personnes en tout, je vais appeler pour qu'on envoie le car. Vous venez faire votre rapport au commissariat ?

— Dans une demi-heure », répondit de Gier en se massant le dos. Pendant ce temps Grijpstra avait rattrapé le gentleman qui tentait de s'éclipser.

« Comment te sens-tu ? demanda-t-il à de Gier.

— Très bien. Je me suis juste cassé la colonne vertébrale. Il y a trop de réverbères à Amsterdam.

— Puis-je vous offrir une bière ? leur proposa le barbu qui avait toujours son casque sur la tête.

— Avec plaisir », acquiesça Grijpstra.

Ils trouvèrent un endroit tranquille non loin de là et s'accoudèrent au bar.

« Trois bières, commanda le barbu en enlevant son casque. Voulez-vous m'excuser une minute ? J'ai laissé ma moto contre un arbre, j'aimerais la mettre à un endroit où je pourrai la surveiller. »

Par la fenêtre ils aperçurent leur nouvel ami en train de pousser une grosse machine.

Quand il rentra dans le pub, de Gier leva son verre.

« À votre santé ! C'est un bel engin que vous avez là. Une Harley, non ?

— Exactement. Elle est belle, mais elle commence à se faire vieille. Elle date de 1943, vous savez, c'est ce qu'on fabriquait pour la guerre. Il faudrait que je fasse un tas de réparations, elle fait un bruit d'enfer. Ceci dit je la garde encore, quand j'aurai le temps et l'argent je m'en occuperai, elle sera comme neuve.

— C'est vous qui la bricolez ?

— Oui.

— Trois autres bières », ordonna Grijpstra. Il était tout sourire en s'asseyant.

« Ça doit représenter beaucoup de boulot, reprit-il.

— Effectivement, reconnut l'homme. Il y a toujours quelque chose qui ne va pas. Il me faudrait 1000 florins pour faire un travail convenable, mais je suis plutôt fauché en ce moment. Vous savez ce que c'est, la femme veut une nouvelle robe, les gosses veulent aller en colonie de vacances. En ce moment, je fais des heures supplémentaires presque toutes les nuits.

— Combien vaut-elle à l'*Argus* ? demanda de Gier.

— Beaucoup d'argent. On ne le dirait pas, mais c'est comme une antiquité. Même une épave vous coûterait près de 1 000 florins et il vous faudrait encore en dépenser plusieurs milliers d'autres pour la remettre en état. Il faut être complètement fou pour s'embarrasser d'un engin pareil alors que pour à peine plus de 1000 florins vous pouvez avoir une de ces petites bécanes qui sont deux fois plus rapides en ville. Ces vieilles Harley sont très lentes au démarrage. Une fois lancées, sur route vous pouvez aller à plus de cent à l'heure, mais en ville c'est pas l'idéal.

— Ça fait beaucoup d'argent en effet. Mais supposez que vous vouliez une vieille machine comme celle-ci, en parfait état de marche, combien faudrait-il payer ?

— Au moins 6000, ça les vaut. J'y ai souvent songé. Les concessionnaires ont encore toutes les pièces. Vous pourriez acheter tout ce qu'il faut pour 4000 florins et en donner 2 000 à la personne capable de tout assembler. Moi par exemple, je pourrais en monter une partie, mais je ne serais pas capable de tout faire. Il faut un vrai spécialiste.

— Y a-t-il encore beaucoup de gens spécialisés dans les Harley par ici ? » demanda Grijpstra.

De Gier était content que Grijpstra eût posé la question. Il était bien trop excité et il ne tenait pas à éveiller la curiosité de leur nouvel ami.

« Pas beaucoup, répondit l'homme.

— J'ai un ami, poursuivit Grijpstra, qui a de l'argent et qui aime les vieilles motos. Il m'a confié récemment qu'il aimerait bien avoir une Harley. Je me demande où il pourrait s'adresser.

— Seket, fit l'homme sans l'ombre d'une hésitation. C'est le meilleur concessionnaire que je connaisse et il est à Amsterdam. Il y en a un à Rotterdam et encore un à Gouda, je crois, mais celui-là, c'est le meilleur. Lou Seket. Il a son atelier à Bloemgracht, vous ne pouvez pas vous tromper, il y a une enseigne sur la porte et un chouette poster dans la vitrine, deux filles nues assises sur une Harley verte. Je ne connais pas le numéro de la rue, mais c'est vers la fin du canal, presque à Marnixstraat.

— Eh bien, merci, je m'en souviendrai. Il faut que nous partions maintenant. »

Il demanda l'addition.

« Laissez, laissez, fit l'homme. Vous autres, dans la police, vous ne pouvez pas faire passer à l'as un seul florin. Je vais régler. Je viens juste de faire un bon petit boulot au noir, une cuisine pour quelqu'un que je connais. »

Il leur fit un clin d'œil en payant et les détectives le remercièrent chaleureusement.

« Il ne déclare pas tous ses revenus, fit remarquer de Gier quand ils furent dans la rue.

— Et après ? Allons tout de suite voir ce Seket.

— Il faut d'abord que je passe au commissariat pour faire mon rapport.

— Laisse tomber ce rapport. Je téléphonerai. De toute façon, ça peut attendre demain ; c'est même pas sûr qu'ils en aient besoin. Allez, viens.

— Le dénommé Seket passe probablement son week-end à la campagne, objecta de Gier.

— Arrête de faire des histoires. On le trouvera, où qu'il soit. On a juste à lui poser une question. Une seule. »

Ils n'eurent aucune difficulté à trouver l'atelier. Admiratif, de Gier contempla le poster qui représentait deux belles filles nues face à face. Elles chevauchaient une vieille Harley, serrant l'intérieur de leurs cuisses contre le froid métal. L'une des filles se frottait contre la fourche, et l'autre lui lançait un regard lubrique.

« C'est chouette, apprécia de Gier. Deux gouines à califourchon.

— Ce ne sont pas des gouines, corrigea Grijpstra, elles ne font qu'obéir aux désirs salaces du photographe. Arrête de les reluquer. »

L'atelier était fermé.

« Tu vois bien. » De Gier triomphait. « Il passa le week-end à la campagne. Sur une île dans le nord, je parie. »

— Si c'est le cas, nous irons.

— Il n'y a qu'un ferry par jour.

— Eh bien, on demandera un hélicoptère à l'armée.

— Ah tiens, regarde. Il habite au-dessus, y a son nom sur la porte. »

Il sonna et, contre toute attente, la porte s'ouvrit. Du haut de l'escalier un homme trapu les regardait ; il avait la cinquantaine et ses cheveux commençaient à blanchir.

« Monsieur Seket ? demanda Grijpstra.

— Lui-même, mais si vous êtes en panne avec votre bécane revenez lundi. Aujourd'hui, c'est fermé.

— Nous sommes de la police, expliqua Grijpstra. Nous aimerions nous entretenir avec vous quelques minutes.

— Je n'ai jamais appelé la police », déclara Seket en descendant l'escalier. Il s'arrêta en face des détectives en les regardant droit dans les yeux.

« Eh bien, de quoi s'agit-il ? Sûrement pas d'une Harley-Davidson volée, c'est pas le genre de motos qu'on tire.

— Et pourquoi pas ? s'enquit de Gier.

— C'est trop difficile à faire démarrer. »

Grijpstra ne saisisait pas.

« Trop difficile à faire démarrer ? Mais si vous savez le faire, vous pouvez très bien en voler une, non ? »

Seket sourit, découvrant ses chicots. Sa salopette n'était pas en meilleur état que ses dents.

« Non mon vieux, je vois que vous connaissez rien aux Harley. Si vous savez les faire partir, vous êtes automatiquement membre de la confrérie. Voyez-vous, les propriétaires de Harley se serrent les coudes. Il ne leur viendrait jamais à l'idée de se faire des crasses entre eux.

— Ça c'est sympa, approuva de Gier.

— Tout ça ne me dit pas ce que vous voulez savoir » ; Seket les regardait toujours fixement.

— Tout ça ne me dit pas ce que vous voulez savoir. » Seket c'est si vous avez remis en état une moto pour un type qui s'appelle Van Meteren.

— Oui j'ai fait ça. Un bijou, probablement ce que j'ai fait de mieux. Tout était en parfait état, les pièces détachées et les accessoires. Un boulot sensas. C'était il y a un an et demi environ. J'ai fait des révisions sur la machine, il n'y a rien qui cloche, absolument rien. Ceci dit, ce gars Van Meteren s'en occupe vachement, qu'est-ce qu'il en prend soin !

— Une dernière question, dit Grijpstra : ça lui a coûté combien ?

— Un paquet de pognon. Presque 7 000, mais ça les vaut. En plus, je ne l'ai pas arnaqué, je lui ai même fait des prix de gros parce que j'aimais bien le bonhomme.

— Il a payé en liquide ?

— Avec moi, c'est toujours comme ça que ça se passe. J'accepterais même pas un chèque bancaire.

— Ça évite les livres de comptes, hein ?

— Vous êtes pas des impôts, que je sache ? dit Seket en reculant, visiblement mal à l'aise.

— Mais non, le rassura Grijpstra. Ne vous en faites pas.

— Merde alors. J'aurais mieux fait de rien vous dire. Ah les flics ! Je suppose que Van Meteren va avoir des embrouilles maintenant. Je me demandais bien d'où il tirait son pognon, mais je ne lui ai pas posé de questions, je n'en pose jamais.

— C'est sûr qu'il a des embrouilles. Vous aussi vous en aurez, si vous le prévenez, l'avertit Grijpstra.

Seket leur ferma la porte au nez.

« Allons-y, fit de Gier.

— Il nous faut une voiture.

— Pour quoi faire ?

— Il nous faut une voiture, s'entêta Grijpstra. On n'est pas loin du quartier général, allons en chercher une et ensuite on ira le voir. »

« Quelle est la nouvelle adresse de Van Meteren ? » demanda Grijpstra en montant en voiture. Ils étaient dans la cour du quartier général.

« Je n'en sais rien.

— Comment ça tu n'en "sais rien" ? Tu devrais la connaître, c'est dans ton calepin.

— Oui, reconnu de Gier, mais j'ai laissé mon calepin dans mon autre veste. C'est dimanche aujourd'hui.

— Et alors, je ne vois pas le rapport.

— Le dimanche, expliqua patiemment de Gier, je me change ; je porte ma vieille veste en velours côtelé. La poche n'est pas assez grande pour que je puisse y fourrer mon calepin, alors je le laisse chez moi, dans l'autre veste.

— Oh non ! Alors qu'est-ce qu'on fait ?

— C'est simple, *toi* tu regardes dans ton calepin. »

Ils se turent pendant un moment. Le moteur tournait.

« Alors ? fit de Gier.

— Il se trouve que mon calepin est chez moi, avoua Grijpstra au bout d'un moment. Dans mon autre veste. Quand je vais pêcher, je mets ma canadienne et il n'y a pas de poche intérieure. »

De Gier coupa le contact.

« Je reviens tout de suite », déclara-t-il.

Ce fut Constance qui répondit au téléphone.

« C'est toi ! s'exclama-t-elle. Je pensais bien que tu m'appellerais.

— Oui, répondit nerveusement de Gier. Non, je veux dire.

— Qu'est-ce que tu *veux* dire exactement ?

— Je ne sais même pas ce que je veux. Ou plutôt si, est-ce que t'as la nouvelle adresse de Van Meteren ? Il me l'a donnée par téléphone il y a quelque temps et je l'ai inscrite dans mon carnet mais je l'ai laissé chez moi. Je me souviens que c'était dans Brouwersgracht, mais je n'arrive pas à me rappeler le numéro. Je pensais qu'il aurait pu te donner son adresse ?

— Et pourquoi l'aurait-il fait ? » Constance était au bord de l'hystérie. « Me ferais-tu subir un contre-interrogatoire, par hasard ? Je t'ai déjà dit qu'il n'y avait rien entre lui et moi.

— Mais non, mais non, protesta de Gier, ne te mets pas martel en tête, ce n'est pas un interrogatoire. Je suis désolé de t'avoir dérangée.

— Attends une seconde, supplia Constance, tu ne vas pas raccrocher, non ? Tu ne veux pas me voir ce soir ? Tu veux que je vienne chez toi ?

— Non, pas ce soir, je suis occupé. Le travail, tu sais ce que c'est.

— Tu n'es pas *obligé* de me voir. » Le ton de sa voix était carrément glacial.

« Non, fit de Gier. Enfin, je veux dire si. Plus tard peut-être. La semaine prochaine, ça te va ?

— Essaie de savoir ce que tu veux, dit Constance avant de raccrocher.

— Attends... »

À son tour, de Gier raccrocha, rageusement.

Il regagna la voiture en courant.

« Alors, t'as l'adresse ? lui demanda Grijpstra.

— Non, on n'a plus qu'à passer chez toi. »

« Bon, maintenant qu'on a l'adresse, qu'est-ce qu'il nous manque ? s'enquit Grijpstra. Tu as ton pistolet ?

— Oui, mais on n'en aura pas besoin. »

Grijpstra n'en était pas si sûr mais il ne fit aucun commentaire. Il se souvenait des Papous qui combattaient dans son unité, à Java. Ils vendaient chèrement leur peau avant de se rendre. Il secoua la tête en pensant à la soirée où ils avaient fait un bœuf avec leurs tambours dans la maison de Haarlemmer Houttuinen. Peut-être que des liens sacrés avaient été scellés... Ce n'était pas certain.

« Est-ce que tu sais à quoi pensent les Papous ? demanda-t-il à de Gier.

— Non. Et toi, est-ce que tu sais à quoi pensent les Japonais ? »

La voiture était immobilisée en plein Keizergracht. Le bus qui bloquait la rue déversait sans cesse des Japonais. Les hommes étaient vêtus de blazers bleus et portaient des appareils photos en bandoulière. Les femmes avaient de chatoyants kimonos pincés à la taille par une large ceinture empesée.

Le visage de De Gier s'assombrit.

« Une centaine de milliers de Japonais. As-tu jamais vu autant de Japonais à Amsterdam ? Ce n'est pas possible qu'ils soient tous sortis de ce bus. Il doit y avoir un duplicateur qui les reproduit, à côté de la porte. Regarde donc : encore un, et un autre, et *deux* cette fois. »

Grijpstra regarda la scène avec indulgence.

« Coupe donc le moteur, conseilla-t-il. Tu va polluer le canal. On est là pour des heures. »

Une très jolie fille sortit du bus. De Gier lui sourit, une grimace plutôt qu'un sourire. La fille lui rendit son sourire en s'inclinant.

« C'est chouette, s'écria Grijpstra, une chouette petite môme, et polie en plus, ce qui ne gâche rien. Si elles sont toutes comme ça, je veux bien attendre.

— C'est vrai qu'elle est mignonne, reconnut de Gier.

— C'était pas un gentil sourire, ça ?

De Gier en convint. « On ne peut rien contre la gentillesse. »

Cinq minutes plus tard le bus avait dégagé la voie.

Ils passèrent un pont et s'arrêtèrent à un feu rouge, deux fois de suite. Ensuite ils furent de nouveau pris dans des encombrements. Un taxi avait embouti un camion. Grijpstra sortit et tenta de faire entendre raison aux deux conducteurs. Ils ne voulaient rien savoir et il dut montrer sa plaque.

« Ah bon, fit le chauffeur de taxi, dans ce cas, vous pouvez faire un constat. Ensuite nous partirons. »

Grijpstra fit le constat. Cela prit six minutes.

De Gier avait coupé le moteur et allumé une cigarette. Il était très calme et il se prit à regarder les mouettes évoluer dans le ciel.

« Qui était dans son droit ? demanda-t-il à Grijpstra lorsque ce dernier rentra dans la voiture.

— J'en sais rien. Le conducteur du camion dit que le taxi lui est rentré dedans et le chauffeur de taxi dit que le camion reculait. J'ai tout marqué.

— Et à ton avis ?

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Depuis quand sommes-nous payés pour avoir un avis ? C'est le rôle du ministère public et du juge, nous on ne fait que les constats.

— D'accord, mais qu'est-ce qu'on va faire comme rapport quand on arrêtera Van Meteren ?

— Ça dépend de ce qu'il dira, non ?

— Il va nier. Il est dans la police depuis trop longtemps. Je pense même qu'il ne dira rien du tout. Il nous suivra et se laissera enfermer sans histoires, il sait qu'il a droit à une bonne cellule, tout de même. Et l'affaire sera classée.

— Comment va-t-il justifier l'argent de la moto ? Il a menti en déclarant qu'il n'avait dépensé que quelques centaines de florins pour l'acheter ; c'est du moins ce qu'il a prétendu, non ? Alors où a-t-il trouvé les 7 000 florins que ça lui a coûté ?

— Quelque part. » De Gier fit un geste vague.

« Ouais, dans sa poche, parce que Verboom les y avait mis. Ils faisaient sûrement du trafic de drogue ensemble.

— C'est ce qu'on pense, mais on n'a pas de preuves.

— Bien sûr, admit Grijpstra, mais le juge d'instruction le laissera en préventive pendant un moment, ça nous donnera le temps d'en trouver. On découvrira certainement qu'il a de l'argent quelque part, beaucoup d'argent.

— 75 000 florins, par exemple ?

— Brouwersgracht, fit Grijpstra. Voilà le numéro 57. Gare-toi. »

Ils garèrent la voiture juste derrière la moto de Van Meteren. Sous un réverbère, elle brillait de tous ses chromes.

Grijpstra leva la tête.

« La maison est drôlement haute, remarqua-t-il, et notre ami habite au septième, c'est ce qu'il a dit quand il a téléphoné, si je me souviens bien. Il y a de la lumière.

— Est-ce que tu le suspectais ?

— Au début, oui, mais après je n'étais plus sûr de rien. Il ne semblait pas avoir de mobile. De plus, je l'aimais bien, je l'aime toujours bien d'ailleurs. Ça devait être un excellent policier, digne de confiance et capable. Je pense que le commissaire le suspectait lui aussi, pas toi ?

— Si. Cette fille, Thérèse, pensait que Verboom aurait pu commettre un suicide dans la tradition japonaise, comme un samouraï, mais c'était un Hollandais, avec des idées occidentales. Ça n'avait rien d'un suicide. Il était trop propre, les cheveux bien coiffés et la moustache soigneusement peignée, une chemise neuve. Un homme qui a l'intention de se suicider se laisse complètement aller. Il ne se rase plus, tout se dégrade autour de lui et, finalement, il se tue. Or dans le cas de Verboom, la chambre était en ordre et lui-même était parfaitement soigné.

— Alors t'as pensé que c'était Van Meteren qui l'avait tué ?

— Tu te souviens du nœud coulant ? demanda de Gier.

— Oui, effectivement, fit pensivement Grijpstra. C'est ce nœud qui l'a perdu. Il n'a pu être fait que par un professionnel, un soldat ou un marin. Tu te souviens qu'il nous a raconté comment il attachait ses prisonniers en Nouvelle-Guinée ?

— Oui, s'il nous en a parlé, c'est parce qu'il pensait qu'on était de son côté, trois policiers se serrant les coudes. D'une certaine façon, je suis avec lui. Je n'ai pas vraiment envie d'arrêter Van Meteren.

— Je me demande combien de soldats indonésiens il a tués en Nouvelle-Guinée.

— Il faisait son devoir, avec l'approbation de la loi.

— C'est sûr, certaines de nos lois sont vraiment merveilleuses. Allons-y. »

Ils regardèrent encore la façade de la maison.

« Cette vieille baraque ne m'a pas l'air très solide, déclara de Gier. On ferait mieux de monter doucement, ça pourrait s'effondrer. »

De Gier glissa une cartouche dans le canon de son revolver et, après quelque hésitation, Grijpstra en fit autant.

« Toi, tu sonnes, marmonna-t-il.

— Comme à Haarlemmer Houttuinen ?

— Exactement. Je deviens superstitieux. »

De Gier sonna et parcourut la plaque où figuraient les noms des habitants. Il y en avait six. Seul, le nom de Van Meteren se détachait nettement, les autres avaient été tracés à la hâte ou tapés à la machine et certains étaient recouverts d'un vieux mica jauni. « Des ménages d'étudiants, songea de Gier, ou des vieux vivant d'une petite pension en attendant de finir à l'hospice. Ça doit puer à l'intérieur. »

La porte s'ouvrit et ils commencèrent à gravir les marches. Effectivement, ça empestait, une odeur de grailon. Au quatrième étage, Grijpstra fit une pause. Ils rencontrèrent Van Meteren en arrivant au cinquième.

« Ah, c'est vous ! constata-t-il avec plaisir. Ça tombe bien, j'ai plein de bière au frais. La soirée est vraiment chaude pour une patrouille de routine.

— Bonsoir, fit de Gier. En voyant de la lumière, on s'est dit qu'on pourrait monter une minute.

— Vous êtes en service ?

— Eh bien, répondit Grijpstra, non. Pas vraiment.

— Alors je peux vous offrir une bière. Suivez-moi, il n'y a plus que deux étages. »

Quand ils furent arrivés, Van Meteren désigna une chaise à Grijpstra qui s'effondra littéralement dessus.

« Faites attention, le prévint Van Meteren, cette chaise est aussi vieille que la maison. Mais c'est relativement confortable ici, je m'y sens mieux qu'à Haarlemer Houttuinen, en outre j'ai une vue superbe. Le seul inconvénient c'est l'étage, ça fait un paquet de marches.

— Il doit vous arriver d'oublier quelque chose ? demanda malicieusement de Gier. Je veux dire, de monter tous ces étages pour vous apercevoir, une fois arrivé en haut, que vous avez oublié quelque chose en bas ? »

Van Meteren eut un large sourire.

« Oui, pas plus tard que cet après-midi. J'avais acheté un paquet de tabac mais oublié de prendre du papier à rouler. Alors je suis redescendu pour en acheter et, une fois remonté, je me suis aperçu que je n'avais pas d'allumettes. »

Tout le monde éclata de rire. Van Meteren semblait très satisfait. Il ne devait pas avoir souvent de visiteurs là où il habitait maintenant.

« Bon sang, j'oubliais la bière, dit-il soudain. Attendez une minute, je vais la chercher dans le frigo. Elle doit être suffisamment fraîche maintenant, je l'ai achetée cet après-midi. »

Pendant qu'il s'affairait, ils jetèrent un coup d'œil à la vaste pièce. Comme dans la chambre qu'il occupait chez Piet Verboom, il avait blanchi les murs à la chaux et accroché tout un tas d'objets étranges. De Gier reconnut le crâne de l'imposant animal, la carte du grand lac intérieur et les pierres aux formes bizarres. Sur l'un des murs était peinte la coupe d'un arbre centenaire. Le grain du bois ressortait bien ; on l'avait fait au pochoir avec de la peinture rouge et, sur le blanc du mur, le contraste était saisissant. De Gier ne put s'empêcher de frissonner. Le bois paraissait assez naturel, mais la peinture rouge lui faisait penser à du sang, à quelque festin de cannibales et aux profondes sonorités du tambour en bois de Van Meteren. Le tambour de la jangle était dans un coin, non loin de là.

« Il faut que je lui demande s'il a toujours son fusil », déclara de Gier en se rappelant qu'il n'était pas allé vérifier à l'armurerie ; Van Meteren aurait dû y faire boucher le canon avec de l'aluminium.

« Il se peut qu'il ait toujours le fusil, ajouta-t-il.

— Ça va, fit Grijpstra. Il ne peut pas l'utiliser ici.

— Et s'il se ramène avec le fusil à la place de la bière ?

— Mais non, il ne ferait jamais une chose pareille », le rassura Grijpstra.

De Gier se déplaça de façon à se trouver devant la porte de l'appartement. C'était la seule issue, il avait déjà regardé dans la petite chambre à coucher et dans la cuisine quand Van Meteren y était entré. Quand ils auraient bu leur bière, ils l'arrêteraient.

« Vous avez besoin d'aide ? » s'enquit Grijpstra en pénétrant dans la cuisine. Van Meteren était en train de couper des tranches de fromage.

« Vous pouvez prendre le plateau », répondit-il.

« Santé. »

Ils levèrent leurs verres.

Grijpstra fut le premier à reposer le sien. Van Meteren refit le service ; il portait son verre à ses lèvres quand Grijpstra prit la parole.

« Je suis désolé, Van Meteren. J'aurais probablement dû refuser la bière, mais j'avais vraiment soif. Ce n'est pas une visite amicale, nous sommes venus pour vous arrêter. »

De Gier s'était rapproché de la porte, il avait mis la main sous sa veste, tout près de la crosse de son pistolet.

« M'arrêter ? » s'étonna Van Meteren. Il souriait désormais avec une infinie tristesse.

« Exactement, poursuivit Grijpstra. Nous avons toutes les raisons de croire que vous avez commis un meurtre.

— Pourquoi ? demanda Van Meteren d'une voix douce.

— Seket.

— Je vois. »

De Gier fit un pas de côté, mais c'était trop tard, il était complètement aveuglé par la bière que Van Meteren lui avait jetée à la figure.

Au même instant la chaise de Grijpstra s'effondra, Van Meteren avait frappé au bon endroit, il avait balayé le pied le plus fragile. Plutôt que de saisir son pistolet, Grijpstra tendit instinctivement les bras pour amortir sa chute.

Une fois que de Gier se fut essuyé le visage et qu'il eut retrouvé une vision à peu près normale, il constata qu'il était seul dans la pièce avec Grijpstra. Ce dernier regardait par la fenêtre.

« Viens voir », hurla-t-il.

De Gier le poussa et regarda. Trois étages plus bas il aperçut Van

Meteren suspendu à une corde.

« Ton couteau, cria de Gier.

— Inutile. Je ne peux pas atteindre la corde, elle est fixée à ce palan au-dessus de nous, complètement hors de portée. Il a dû combiner ça soigneusement. Une évasion parfaite. »

Van Meteren descendait en rappel, il était presque arrivé au sol. « Il se croit en Nouvelle-Guinée, songea de Gier, en train d'accomplir quelque mission contre les commandos indonésiens. » Mais de Gier n'était pas resté immobile, il dévalait déjà les escaliers lorsqu'il se fit cette réflexion. Il les effleurait plutôt qu'il ne les descendait. Quand il fut dans la rue, Grijpstra n'était encore qu'au cinquième étage.

Il eut juste le temps de voir démarrer la Harley. Van Meteren ne semblait pas spécialement pressé.

De Gier ne voulut pas se servir de son pistolet. La rue était encombrée de bicyclettes, de voitures et des étudiants sortaient en chahutant d'un pub voisin. Il y avait beaucoup plus de chances qu'il touchât un innocent plutôt que Van Meteren, d'autant plus qu'un bateau-mouche bourré de touristes manœuvrait non loin de là.

Il se précipita vers la voiture et dut se battre avec la serrure avant de pouvoir finalement ouvrir la porte. Quand il alluma la radio, Van Meteren avait tourné dans une rue adjacente. Il dut attendre que Sientje ait fini de donner des instructions à une voiture de patrouille pour établir le contact.

« Un-Trois à quartier général, annonça de Gier.

— Allez-y .Un-Trois.

— Une Harley-Davidson blanche vient de quitter Brouwersgracht en direction de Haarlemmer Houttuinen. D'après le bruit du moteur, elle se dirige à l'est, vers le nouveau pont du Singel et la gare centrale. On soupçonne le conducteur d'être un meurtrier. Il est dangereux et probablement armé. C'est un petit homme de couleur. L'immatriculation de la moto, c'est Victoire Ferdinand dix-sept soixante-dix. Terminé.

— Compris. Vous pouvez couper. » La voix de Sientje était très calme quoique légèrement essoufflée.

« Charmante voix », pensa de Gier.

Il l'entendit transmettre le message à toutes les voitures et la rappela.

« Allez-y. Un-Trois.

— De combien de voitures disposez-vous pour nous aider ?

— Une seule actuellement, à Prins Hendrikkade. Toutes les voitures sont en mission mais nous avons averti le dépôt qui est sur l'autre rive, ils devraient pouvoir mettre deux voitures sur le coup. On appelle aussi les motards, ils vont vous envoyer au moins deux hommes, mais j'ai bien peur que nous ne disposions que de cela.

— Vous devriez peut-être prévenir la brigade territoriale, au cas où il quitterait la ville.

— C'est exactement ce qu'on fait en ce moment. » Il y avait comme un reproche dans la voix de Sientje. « C'est toujours comme ça qu'on procède. Terminé. »

De Gier se sentit rougir.

Entre-temps Grijpstra avait rejoint la voiture.

« Alors ? demanda-t-il.

— Eh bien, on va bouger, non ? Je crois que je l'ai entendu tourner vers l'est. Il doit y avoir au moins une voiture qui le suit, les autres sont en état d'alerte. Il se peut aussi qu'il ait tourné dans Harlemmerstraat.

— Impossible, la Haarlemmerstraat est interdite à la circulation. On refait les canalisations ou quelque chose comme ça. A moins qu'il ne roule sur le trottoir. Est-ce qu'il est affolé ?

— Pas du tout. C'est vraiment un flic, t'aurais dû voir comment il démarrait, aussi calmement que s'il allait au boulot. »

« Il ne s'affole pas, se dit Grijpstra. Il n'y a donc pas de risque qu'il provoque un accident. »

« Ha, fit-il à haute voix.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea de Gier. On va à l'est ou on patrouille le long des canaux ? D'ailleurs il a très bien pu garer sa bécane dans un endroit tranquille et aller boire une bière.

— Prends vers l'est. Il est obligé de quitter la ville ; à l'heure qu'il est, il sait que tout le monde recherche une moto blanche. Il connaît bien la région puisqu'il a passé tous ses week-ends à l'explorer. Par conséquent, s'il sort de la ville, il doit obligatoirement continuer à rouler vers l'est ou bien prendre le tunnel et il le prendra parce que le nord d'Amsterdam est beaucoup moins quadrillé que l'est. »

De Gier secoua la tête.

« Je me demande s'ils le verront. Il doit rouler très prudemment ; je parie même qu'il ne passe pas à l'orange.

— N'exagère pas ! D'accord, il sait parfaitement se dominer, mais il a tort de conduire cette moto. Une Harley blanche, c'est comme un

éléphant blanc, même à Amsterdam. Ceux qui sont dans les voitures de patrouilles ne sont tout de même pas aveugles. Ils auraient peut-être du mal à repérer une Volkswagen blanche ou une Fiat bleue, mais pas une Harley, ils ne peuvent pas la louper. »

La voix de Sientje se fit entendre.

« Votre moto vient de sortir du tunnel. Une voiture de patrouille la suit en actionnant sa sirène.

— Tu vois ? fit observer Grijpstra.

— Dommage que nous n'ayons pas de sirène », soupira de Gier en enfonçant l'accélérateur. La VW grilla un feu rouge. Deux automobilistes klaxonnèrent furieusement tandis qu'un cycliste leur criait quelque chose en se tapant le front de l'index pour bien leur signifier qu'ils étaient cinglés.

« Ne fais pas la course, recommanda Grijpstra, j'ai des tas d'enfants.

— Et moi, j'ai un chat. »

La VW plongeait dans le tunnel et Grijpstra ferma les yeux. De Gier zigzaguait à une allure vertigineuse entre les voitures. La radio s'était tue.

« Tu peux ouvrir les yeux à présent. Sientje nous appelle.

— Un-Trois, grogna Grijpstra, à vous.

— Vous étiez dans le tunnel ?

— Oui. L'ont-ils rattrapé ?

— Non, il leur a filé entre les pattes.

— Où ça ?

— Dans ce nouveau complexe urbain où toutes les rues ont des noms d'oiseaux. La dernière fois qu'ils l'ont aperçu, c'était dans Hawkstreet et ils pensent qu'il est dans les parages. La voiture de patrouille le recherche toujours, mais je crois qu'ils ont un petit problème, ils ont esquiné leur pare-chocs.

— On va se rendre là-bas », annonça Grijpstra en s'accrochant quand de Gier tourna brutalement en faisant crisser les pneus.

« Ah, fit de Gier. Ils ont dû emboutir quelque chose et le pare-chocs s'est coincé contre le pneu, alors ils se sont arrêtés pour le redresser et Van Meteren en a profité pour se perdre dans la nature.

— Il n'ira pas loin, assura Grijpstra. On est dans Goldfinch-street. »

De Gier s'arrêta et coupa le moteur.

« Inutile de tourner en rond, dit-il. Écoute bien ! Est-ce que tu

entends la Harley dans le coin ? C'est calme ici et cette moto fait un raffut de tous les diables.

— Non, j'entends rien.

— La carte, s'écria brusquement Grijpstra, la carte dans sa chambre !

— Celle du lac d'Ijssel ? Tu crois qu'il a un bateau ?

— Oui.

— Un bateau, cria de Gier, mais oui, bien sûr ! Cette carte est une véritable carte de navigation, avec les profondeurs et toutes sortes d'indications. Il n'y a qu'un marin pour avoir une carte comme ça. Mais où est le bateau ?

— À proximité.

— Espérons-le. » De Gier alluma une cigarette, tira une profonde bouffée et se mit à tousser.

« À Monnikendam, déclara Grijpstra, c'est le port de plaisance du lac d'Ijssel le plus près d'Amsterdam. »

De Gier haussa les épaules. « Ça pourrait aussi bien être Hoorn, ou Enkhuizen, ou Medemblik.

— Non, c'est trop loin. Il pleut beaucoup par ici et la pluie c'est très désagréable quand on est sur une moto. Il a suffisamment d'argent pour acheter un bateau et l'ancrer dans un port non loin d'Amsterdam. Il peut y arriver en un clin d'œil avec sa Harley, il la gare dans le coin et il monte à bord. Un beau petit bateau, avec une cabine et un réchaud pour se faire du café ou de la soupe. C'est bien plus agréable que d'aller dans un restaurant où il doit être le point de mire de tous les clients. Il se peut qu'il ait aussi un bateau en Nouvelle-Guinée, c'est une île, n'oublie pas. Je crois vraiment que le bateau est à Monnikendam.

— On peut demander à Sientje, suggéra de Gier. Elle n'a qu'à appeler le commissaire chez lui, il a fait suivre Van Meteren pendant un certain temps.

— Inutile, dit Grijpstra en frissonnant. Remontons plutôt en voiture.

— T'as probablement raison. Van Meteren n'est pas idiot, il devait bien se douter que depuis la mort de Verboom on le suivait. Ce n'était pas le moment d'aller faire un tour en bateau d'autant que c'était un parfait moyen d'évasion ; son bateau l'aurait trahi, il était censé être fauché. Si on avait pu prouver qu'il avait de l'argent on l'aurait arrêté sous l'inculpation d'assassinat. C'est quand j'ai parlé de Seket qu'il a sauté par la fenêtre. »

Grijpstra approuva en hochant pensivement la tête.

« Mais où est le bateau ? En ce moment, il doit avoir largué les amarres et le lac d'Ijssel est vaste. S'il avait gardé la Harley on l'aurait facilement attrapé, mais s'il a suffisamment de provisions, il peut tenir des mois sur son bateau et on ne sait même pas à quoi il ressemble, c'est pas comme la Harley. »

De Gier appela Sientje.

« Ici le quartier général, à vous. Un-Trois.

— Nous pensons qu'il a un bataau et qu'il est en train de voguer sur le lac d'Ijssel. Nous allons quitter la ville et nous rendre à Monnikendam. Alerte la police maritime s'il vous plaît.

— Compris, amusez-vous bien. Terminé.

— C'étaient les dernières nouvelles de Sientje, commenta Grijpstra. D'ici quelques minutes elle ne pourra plus nous recevoir. »

« Deux hommes insignifiants dans une coccinelle, songea de Gier, et la coccinelle roule. Comme si de rien n'était. » Il démarra.

Dans le petit port de Monnikendam ils ne trouvèrent rien. Ils quittèrent la petite ville pour suivre les digues, de façon à rester le plus près possible du lac. Au bout d'une demi-heure ils n'avaient encore rencontré personne.

« Voilà quelqu'un », fit Grijpstra en désignant le lac. Un petit yacht de plaisance était amarré à une jetée.

De Gier rengaina son pistolet en s'approchant de l'homme. Ce dernier était grand, avec des cheveux très blonds.

« Bonsoir.

— Bonsoir, répondit l'homme.

— Nous sommes policiers, expliqua de Gier, et nous cherchons un petit homme de couleur qui a une grosse moto blanche. Une Harley-Davidson. Nous pensions que vous auriez pu le voir.

— Effectivement, je l'ai vu. La moto est garée là-bas, derrière cette haie. Quant à votre homme, il a pris le large, sur son bateau, une barge(7) avec une voile brune. Il navigue au moteur, un diesel, et il y a environ une heure qu'il est parti.

— Parfait ! (Grijpstra jubilait.)

— Savait-il que vous le poursuiviez ?

— Pas qu'un peu. »

L'homme secoua la tête.

« C'est bizarre, il avait l'air tellement calme. Il s'est même arrêté

une minute pour discuter avec moi. Il m'a dit qu'il n'arrivait pas à dormir et qu'il allait passer la nuit sur l'eau.

— Vous le connaissez un peu ? demanda Grijpstra.

— Pas très bien, mais ça fait presque un an que son bateau est là. Nous partageons la jetée, elle appartient à un ancien pêcheur. On se parlait souvent ; c'est un Papou, non ? J'ai toujours pensé que c'était un type digne de confiance, je l'ai même invité à dîner un soir, mais il a refusé, alors je n'ai pas insisté.

— Oh, il est tout à fait digne de confiance, déclara de Gier, mais on le soupçonne d'avoir commis un crime. Il faut que nous allions le chercher. Est-ce qu'on peut utiliser votre bateau ? »

L'homme sourit.

« Est-ce bien la peine de le demander ? De toute façon, je ne pourrais pas refuser. Un citoyen a le devoir d'aider la police dès que celle-ci le demande. C'est la loi, si je ne m'abuse ? »

À son tour Grijpstra sourit.

« C'est effectivement la loi, mais un citoyen peut refuser s'il court le moindre danger. Voilà pourquoi nous ne vous demandons que le bateau, vous n'êtes pas obligé de venir avec nous. Vous n'avez simplement qu'à nous dire comment manœuvrer votre yacht.

— C'est une affaire classée, je vous accompagne. Je peux vous être utile, je connais bien le bateau et j'étais officier dans les corps francs. Je m'appelle Runau. »

Ils échangèrent une poignée de main.

De Gier était retourné à la voiture en grommelant. Il rapporta la carabine et six chargeurs, la torche électrique et une corde au bout de laquelle était fixé un lourd grappin d'acier. Il dut faire un second voyage pour aller chercher la grosse trousse de secours marquée d'une croix rouge. « J'espère que nous n'aurons pas à nous en servir », se dit-il.

« Il était inutile de vous charger comme ça », dit Runau lorsque de Gier se hissa à bord. « J'ai tout ce qu'il faut sur ce bateau, à l'exception d'une carabine, bien entendu. » Il prit l'arme à de Gier et la mania avec tendresse. « Ça fait bien longtemps que je n'ai pas tenu un engin comme ça dans les mains. C'est beaucoup plus beau qu'un fusil, mais pas aussi efficace. Je me débrouillais pas mal avec une carabine.

— Passez-moi ça, fit de Gier. Il ne faut pas tenter le diable. »

Runau éclata de rire. « Ne craignez rien. Je serais bien incapable de viser un homme, ni même un oiseau. J'ai peut-être été dans l'armée mais j'ai un profond respect pour la vie.

— Nous aussi, intervint Grijpstra. Vous n'auriez pas du café à bord, par hasard ?

— Autant que vous voudrez », répondit Runau en mettant en marche le moteur du yacht. De Gier largua les amarres et l'élégant bateau de plaisance fendit la surface de l'eau.

« Vous aussi vous alliez passer la nuit sur le lac ? demanda Grijpstra.

— Oui. » Runau fit une grimace. « Ma femme et moi ne nous entendons pas très bien ces temps-ci. Je ne rentre pas toujours chez moi après le boulot. Ici, tout est calme, luxe et volupté.

— Je comprends. »

Ils observèrent de Gier qui farfouillait sur le pont. Il maugréait toujours entre ses dents.

« Votre collègue semble apprécier le voyage, remarqua Runau.

— Sûrement, c'est un aventurier, ça le change des patrouilles dans la rue. C'est un grand enfant, voyez-vous, et il lit énormément. »

Runau donna des gaz et la vitesse du bateau s'accrut sensiblement. « Nous sommes tous de grands enfants, si on réfléchit bien, remarquait-il.

— Humm, fit Grijpstra. Vous allez divorcer ? »

Runau regardait fixement devant lui. Il eut soudain l'air très fatigué.

« Je pense que oui.

— Vous avez des enfants ?

— Non, ça ne fait pas très longtemps que nous sommes mariés. Elle est très jeune, nous voulions attendre un peu.

— Je comprends.

— C'est une nuit splendide, hein ? » déclara de Gier en se frottant les mains. Il regarda à l'intérieur de la cabine. « Montrez-moi où est le café, je vais en préparer. »

De Gier s'affaira avec le petit réchaud à essence. Quand le café fut prêt, Runau coupa le moteur. Ils tendirent l'oreille.

« On n'entend rien, dit Runau. Il doit avoir pris l'autre direction. Son moteur est bruyant et le son porte bien sur l'eau. On va aller plus au nord, c'est le seul endroit où il peut être sinon il retournerait vers Amsterdam. Il a vraiment tué quelqu'un ?

— On a toutes les raisons de le croire, répondit de Gier. Nous pensons qu'il faisait du trafic de drogues et qu'il a pendu son associé,

en faisant passer ça pour un suicide.

— En le pendant ? Une bien vilaine façon de tuer. J'aurais plutôt pensé qu'un Papou aurait utilisé un couteau, ou un arc et des flèches, ou une sarbacane.

— Il l'a estourbi avant de le pendre, précisa Grijpstra.

— Est-ce que la barge qu'il utilise est rapide ? » demanda de Gier.

Runau secoua la tête en signe de dénégation.

« Non, pas tellement. Mon bateau est beaucoup plus rapide, mais la barge est plus belle, c'est vraiment un bateau racé.

Seulement, ça a dû lui coûter de l'argent : il a soixante ou quatre-vingts ans et il est complètement remis à neuf.

— Vous aussi, vous avez un beau bateau, remarqua Grijpstra.

— Oui, il n'est pas mal, mais je préfère la barge. Je ne peux pas faire grand-chose avec ça, je m'amuse un peu. Vous comprenez, je suis fonctionnaire et je ne gagne pas beaucoup d'argent ; j'ai dû économiser sou par sou pendant des années pour me payer ce bateau, mais j'aurais dû attendre et en acheter un plus grand. J'aimerais bien traverser l'océan un jour, et avec ce bateau c'est impossible. Ce serait possible avec la barge, à condition de la gréer convenablement. »

Grijpstra sourit. « Van Meteren est peut-être en route pour la Nouvelle-Guinée. On ferait mieux d'avertir les gars de la police maritime pour qu'ils surveillent les écluses sur la digue.

— Il ne l'atteindra pas, le rassura Runau. Nous l'aurons rejoint avant. Dommage que je n'aie pas de radio à bord.

— Ne vous en faites pas, déclara de Gier. La police maritime est prévenue. Nous l'attraperons sur le lac à moins, bien entendu, qu'il débarque dans un autre port de plaisance.

— Ça m'étonnerait », dit Grijpstra.

De nouveau Runau coupa le moteur. Il leva un doigt et ils écoutèrent en silence.

« Vous entendez ? fit-il.

— Oui. » On percevait distinctement le ronflement sourd d'un moteur diesel.

« Bah, fit Grijpstra, ce qu'il nous faudrait maintenant, c'est une radio. Les gars de la police maritime sont en alerte mais ils ne savent pas ce qu'ils doivent appréhender.

— Ça y est, le voilà », s'écria Runau.

Le bateau n'était encore qu'une tache noire à l'horizon. Runau

sortit ses jumelles.

« Il a un fusil, se rappela brusquement de Gier.

— Un quoi ?

— Un fusil, un Lee Enfield. Ça doit être un tireur de première et je suis sûr qu'il a des centaines de cartouches.

— Mais comment se fait-il... ?

— Il l'a introduit en fraude en débarquant de Nouvelle-Guinée, expliqua Grijpstra. Nous savions qu'il l'avait, mais il nous a attendris avec ses souvenirs et on le lui a laissé. Ça nous apprendra ; maintenant il va nous tuer avec ses souvenirs.

— On a la carabine, objecta de Gier.

— Ça sert à rien contre un Lee Enfield. Je vais vous dire ce qu'on va faire – on va le suivre en restant hors de portée. Ça peut durer un bout de temps, mais la police maritime finira bien par nous rejoindre.

— Vous pourriez retourner à terre et la contacter, suggéra Runau. Ils disposent aussi de petits avions.

— Non, déclara de Gier, je préfère arraisonner son bateau pour lui dire de se rendre. C'est un homme sensé et il ne pourra pas faire autrement. S'il se met à nous canarder, on peut toujours plonger. »

Runau approuva en riant. « Ça me rappellera le bon vieux temps des corps francs, je marche avec vous. »

Ils regardèrent Grijpstra.

« C'est d'accord », dit-il.

Runau leur versa une autre tasse de café. « Ça commence à me plaire, cette balade, davantage que de remplir des formulaires au bureau. »

On distinguait nettement la barge maintenant. Deux lignes verticales se profilaient. Au centre, le mât imposant et, vers le gouvernail, quelque chose de beaucoup plus frêle.

« C'est lui, s'écria de Gier en épaulant la carabine. Il doit s'être rendu compte que c'est nous. »

Il pointa le canon vers la lune et tira. « Nous ne sommes plus hors d'atteinte, remarqua Grijpstra. S'il sait se servir de son fusil, il peut nous abattre en trois coups. »

Ils entendirent la balle de Van Meteren passer en sifflant.

« C'était aussi un coup de semonce, dit Runau. À plus de deux mètres.

— Nous allons lui faire peur », proposa Grijpstra. De Gier donna

son pistolet à Runau et ils tirèrent en l'air une salve en espaçant les coups de feu. Le bruit de la carabine couvrait partiellement celui du pistolet. Les deux bateaux étaient désormais à moins de six mètres l'un de l'autre.

« Attention », fit de Gier en se baissant.

Van Meteren tira trois fois, il les rata de peu.

« C'est du sérieux maintenant, dit Runau.

— Pas vraiment, répondit Grijpstra. Il nous a manqués, non ?

— Ohé, appela Van Meteren.

— Oui ? répondit Grijpstra d'un ton engageant.

— Vous pouvez vous relever, cria Van Meteren. Je veux vous parler. Je ne tirerai pas.

— C'est entendu, mon ami », répondit Grijpstra en se levant. De Gier et Runau l'imitèrent.

« De là où je suis, je pourrais facilement vous descendre, cria Van Meteren. J'ai suffisamment de munitions à bord pour tenir, beaucoup plus que vous n'en avez, mais je ne veux pas vous tuer. Éloignez-vous et laissez-moi partir.

— Impossible. » La voix de Grijpstra résonnait dans l'air.

« On vous suspecte d'avoir commis un meurtre, Van Meteren. D'après nos lois, c'est le délit le plus grave. Vous devez vous rendre ou bien nous vous suivrons jusqu'à ce que la police maritime vous arrête. Nous préférierions que vous vous rendiez maintenant. Si vous nous descendez ou si vous nous blessez, vous aggraverez considérablement votre cas. »

Van Meteren le regarda. Il tenait un fusil et de Gier une carabine.

« Vous êtes inconscients, cria Van Meteren. Je suis bien meilleur tireur que n'importe lequel d'entre vous. Ce fusil est redoutable, je peux faire des trous dans votre coque comme je veux.

— Rendez-vous ! ordonna de Gier. Jetez votre arme.

— Non. Je veux que vous alliez vous asseoir dans la cabine. Je vais faire le tour de votre bateau et vous couler par l'arrière. Ensuite je larguerai mon dinghy et je mettrai les voiles. Je téléphonerai à la police maritime pour leur donner votre position.

— De toute façon vous serez pris, cria de Gier.

— Pas forcément. Allez dans votre cabine maintenant et asseyez-vous autour de la table. Je viserai aussi bas que possible. »

Grijpstra et Runau se rendirent dans la cabine. De Gier fit mine de

les suivre mais il se retourna au dernier moment. Van Meteren s'attendait à ce qu'il lui tirât dessus mais la balle passa largement à côté.

De Gier voulut de nouveau faire feu mais Grijpstra le tira à l'intérieur de la cabine.

« Imbécile », dit-il.

De Gier respira profondément et s'assit. Ils entendirent la barge les contourner et Van Meteren commença à tirer, sans précipitation et méthodiquement. Il y eut bientôt cinq trous à côté du gouvernail, juste au-dessus de la ligne de flottaison.

Van Meteren ne semblait pas satisfait car il tira encore cinq fois, plus bas.

« Du bon boulot, remarqua Runau. Nous allons certainement couler. J'espère que le dinghy n'est pas trop petit. »

Le diesel de la barge ronfla plus fort. De Gier se leva d'un bond et vida le chargeur de la carabine en visant au jugé. Il avait été tellement rapide que la dernière balle était déjà partie lorsque Grijpstra lui secoua l'épaule.

« Imbécile, rugit-il.

— Je l'ai touché, avec la première balle. À l'épaule, je l'ai vu tomber.

— Il n'y a pas de quoi être fier, constata Runau. Lui, il visait le bateau, vous, vous visiez le bonhomme. »

De Gier ne répondit pas. Il regardait fixement la barge. Il semblait sur le point de défaillir tellement il était pâle.

« Van Meteren, êtes-vous blessé ? » cria Grijpstra. N'obtenant pas de réponse, il répéta sa question.

« Oui. » La voix de Van Meteren leur parvint, très faible.

« Ne bougez pas, nous arrivons, cria de Gier.

— Je vais nager jusqu'à la barge », dit Runau en se déshabillant. Cinq minutes plus tard ils se retrouvaient tous à bord du bateau. Van Meteren était étendu sur le sol de sa cabine, son caban était taché de sang.

« Bon, fit Grijpstra. Pendant que tu vas chercher les pansements, je reste près de lui pour veiller à ce qu'il ne prenne pas froid.

— Est-ce que je peux me rendre utile ? » demanda Runau.

Grijpstra regarda le yacht qu'ils avaient attaché à la barge. La surface du lac était encore calme, mais bientôt le vent se lèverait et de petites vagues viendraient lécher les flancs du bateau endommagé, le submergeant peu à peu.

« Voyez ce que vous pouvez faire pour votre bateau. Essayez de colmater les brèches.

— Hé », fit Van Meteren.

Les trois hommes se tournèrent vers lui.

« Regardez dans le tiroir du bas, dit-il en désignant la petite commode de bateau. Vous y trouverez le large ruban adhésif dont je me sers pour réparer le dinghy, et aussi des chiffons. Vous pouvez vous en servir pour boucher les trous du yacht. Ce ne sera pas complètement étanche, mais il prendra beaucoup moins l'eau.

— Allez-y », dit Grijpstra à Runau.

Tandis que Runau fouillait dans le tiroir, de Gier alla chercher la trousse d'urgence de la Croix-Rouge dans la cabine du yacht, en prenant soin de se tenir le plus éloigné possible de l'arrière du bateau.

Runau le rejoignit. Il avait des chiffons plein les bras.

« Je vous attends ici, déclara-t-il. Allez lui faire un pansement et ensuite revenez vous mettre à l'avant pendant que j'essaierai de réparer les dégâts. D'ailleurs, il faudrait que Grijpstra vienne aussi, ça ferait plus de poids, mais il faut bien que quelqu'un surveille Van Meteren.

— J'ai eu de la chance ! » De Gier grimaça un sourire.

« Vous voulez dire : de ne pas lui avoir tiré dans la tête ?

— Oui. Je visais l'épaule, mais je n'avais pas beaucoup de temps.

— C'était pas forcément de la chance, vous êtes peut-être bon tireur. Vous êtes-vous beaucoup entraîné à la carabine ?

— Oui, j'essaie d'aller au stand de tir de la police au moins deux fois par mois.

— Continuez. Pour ma part, je ne pense pas que j'aurais pu le blesser à l'épaule, même quand je suivais un entraînement. »

« Vous avez raison, dit Van Meteren.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Grijpstra.

— Vous pointez votre pistolet sur moi, expliqua Van Meteren, et pourtant je suis par terre et blessé. J'ai un de mes amis qui s'est fait tuer en Nouvelle-Guinée parce qu'il ne faisait pas assez attention à un prisonnier blessé. L'homme avait l'air vraiment inoffensif, il était appuyé contre un arbre et il pissait le sang comme un porc qu'on aurait égorgé, seulement voilà, il avait un revolver et il a abattu mon ami.

— Vous avez un revolver ? »

Van Meteren essaya de changer de position, il grimaça de douleur. « Oui, souffla-t-il, sous le bras, juste à côté de la blessure. »

De Gier était revenu. À l'aide de sa main gauche il souleva légèrement la tête de Van Meteren et Grijpstra lui lança un petit coussin qu'il arrangea du mieux qu'il put.

« C'est plus confortable, dit Van Meteren. Prenez mon revolver, comme ça on pourra retirer la veste. Je pense que la blessure n'est pas grave. Le poumon n'a pas été touché, ce n'est peut-être que superficiel mais en tout cas ça saigne. Si vous pouviez arrêter l'hémorragie. »

De Gier pansa la blessure et passa un bandage par-dessus l'épaule de Van Meteren pour lui maintenir le bras.

Van Meteren claquait des dents.

« C'est très douloureux ? demanda de Gier.

— Maintenant ça commence à faire mal, avoua Van Meteren.

— Ça n'a rien d'étonnant, dit Grijpstra. Donne-lui un des cachets qui sont dans la trousse. »

Van Meteren prit la pilule que de Gier lui tendit en même temps qu'un gobelet plein de thé, il avala le tout sans sourciller et de Gier remit la bouteille thermos en place.

« Ça va aller, dit Van Meteren. J'ai déjà eu des coups durs. Je me suis fait poignarder au cours d'une patrouille dans la jungle. Après coup, je ne pouvais pas m'empêcher de claquer des dents, mes copains se fichaient de moi, mais c'était vraiment incoercible.

— Ça n'a rien de drôle de se faire poignarder, remarqua Grijpstra.

— L'homme qui a essayé de me piquer a reçu une balle dans le ventre, ajouta Van Meteren. Ça n'a rien de drôle non plus. Il est mort quand on est arrivés au camp, mais je me souviens que quand on l'a

ramené sur une civière, il hurlait de douleur. C'était un sergent d'Ambon, un vrai guerrier. Dans les commandos indonésiens, la plupart des gars viennent d'Ambon. »

Runau fit son apparition.

« Dans quel état est le yacht ? lui demanda Grijpstra.

— Il ne coulera pas, mais votre copain a fait du beau travail.

— Je suis désolé ! » Van Meteren avait tellement l'air navré que Runau s'approcha pour lui donner une tape amicale sur son épaule valide.

« Ne vous en faites pas, le yacht est assuré, quelques réparations et il n'y paraîtra plus. »

Pendant ce temps, de Gier observait le visage de Van Meteren : le Papou avait les traits plus reposés.

« Vous avez l'air de vous sentir mieux.

— Toi aussi, de Gier, intervint Grijpstra, t'es moins pâle. Eh bien maintenant allons-y, il faut emmener ce gars à l'hôpital. Il ne crache pas de sang, alors, comme il dit, son poumon doit être intact, mais il a quand même une balle dans le corps et il faut la lui extraire. Voulez-vous piloter le bateau pour nous, Runau ?

— À vos ordres ! dit Runau en quittant la cabine.

— Ça, c'est un bon militaire, remarqua pensivement Grijpstra, il me donne du "à vos ordres" long comme le bras et il obtempère. Tu ferais bien de prendre exemple sur lui, de Gier.

— À l'heure actuelle tu serais dans le dinghy », laissa tomber laconiquement ce dernier.

Van Meteren eut un petit rire.

« Comment avez-vous su que j'étais sur ce bateau ?

— Une idée de Grijpstra. Vous vous rappelez la carte que vous avez au mur ?

— Oui, fit Van Meteren, pas très intelligent de ma part. Je n'y avais jamais songé, une carte maritime extrêmement détaillée. Je m'en servais beaucoup pour préparer mes excursions.

— Si ce n'avait pas été la carte, ç'aurait été quelque chose d'autre, vous vous seriez fait arrêter de toute façon. On avait alerté la police fédérale et nous avions votre signalement. Il y a toujours quelque chose pour vous trahir. Regardez, on a bien trouvé Seket.

— Comment êtes-vous remontés jusqu'à lui ? »

De Gier lui raconta l'épisode avec le motard.

« Ça, je ne pouvais pas le prévoir.

— Je n'ai pas dit que vous le pouviez.

— Effectivement ». Van Meteren grimaça. « J'aurais peut-être dû maîtriser ma convoitise, mais je désirais une moto depuis tellement longtemps et la Harley, c'est la plus grosse que vous puissiez trouver. Il n'empêche que vous vous êtes très bien débrouillés, je vous félicite ! Ç'aurait été chouette de travailler avec vous.

— Ne soyez pas aussi modeste », protesta Grijpstra qui était allé chercher la bouteille thermos pour se verser du thé. « On ne vous aurait jamais attrapé si vous ne vous étiez pas *laissé faire*. Vous auriez pu nous tirer comme des lapins, un par un.

— Je ne suis pas un assassin », répliqua Van Meteren. Il y eut un étrange silence.

« Cassons la croûte », fit de Gier en ouvrant un placard au hasard.

« Où vous-êtes vous procuré le revolver ? » interrogea Grijpstra en s'asseyant par terre à côté de Van Meteren. Il s'était débarrassé de son pistolet après que de Gier eût soulagé le Papou du sien pour le confier à Runau en même temps que la carabine et le fusil. De Gier ne voulait prendre aucun risque, il avait été extrêmement impressionné par le Papou. Une bière dans ses yeux et une chaise en morceaux ! Et tout ça en une fraction de seconde alors que sur le visage du suspect on ne pouvait lire qu'une infinie tristesse. Le plus fort, c'est que la tristesse n'était pas simulée, ça rendait la rapidité de l'action encore plus fantastique. L'homme était dangereux, même avec une épaule blessée.

« Pourtant il ne nous a pas descendus quand il en avait l'occasion », songea de Gier.

« Je vais vous le dire, répondit Van Meteren, mais je vais d'abord vous dire où vous pouvez trouver de quoi manger. De Gier n'a qu'à nous préparer le breakfast. »

Le bateau était bien approvisionné et, un moment plus tard, une odeur de bacon, d'œufs au plat et de café emplissait la cabine.

« J'ai eu le revolver en Belgique, reprit Van Meteren en commençant à manger. Un Smith et Wesson, le même que celui que j'avais en Nouvelle-Guinée. Vous connaissez l'origine du Lee Enfield que j'ai passé en fraude. J'ai aussi essayé de me procurer un poignard, celui qu'on utilise dans la jungle, j'avais perdu le mien et j'ai jamais pu en trouver un autre. On n'en fait plus.

— Vous aviez le mal du pays, remarqua Grijpstra.

— Ça se peut. En Nouvelle-Guinée, j'étais quelqu'un d'important. J'avais un uniforme, des armes et un but dans la vie. Je servais la

reine, ma reine. Ici, vous vous moquez de la famille royale ; pour vous, la couronne n'est plus qu'un symbole du passé, mais en Nouvelle-Guinée, la reine c'était sacré. Chaque fois que nous nous trouvions devant son portrait ou l'une de ses représentations, nous faisions le salut militaire. La religion et la loi sont à peine distinctes. Je pense toujours que la reine est une sorte de sainte. La première fois que je l'ai vue dans la rue, j'ai pleuré. Je n'avais qu'elle en quittant mes îles, mais personne n'a voulu de moi quand je suis arrivé à La Haye, me mettre sous ses ordres. Je leur ai montré mes décorations et tous mes papiers. Ils m'ont écouté patiemment et poliment, mais je ne les intéressais pas, je n'étais qu'un étrange petit bonhomme tout noir qui arrivait du bout du monde avec un passeport hollandais.

— Agent de première classe Van Meteren à vos ordres, déclara de Gier.

— Exactement. Agent de première classe dans la police d'outre-mer. Je pensais que ça voulait dire quelque chose, mais, en fait, ça ne voulait rien dire du tout. J'ai discuté avec des soldats d'Ambon qui ont préféré venir en Hollande plutôt que rejoindre les maquisards indonésiens. On les a traités comme moi, à la différence qu'eux, ils formaient une communauté. Moi j'étais complètement seul, comme un harki en France.

— C'est ce que vous croyez, mais vous vous trompez, dit Grijpstra. Vous êtes citoyen hollandais, comme nous. Ici, il n'y a pas de discrimination raciale, vous avez des droits.

— Effectivement, la retraite à soixante ans, si j'y arrive. À La Haye on m'a donné un travail d'employé aux écritures et je ne me débrouillais pas mal. J'aime bien écrire. En Nouvelle-Guinée, j'aurais déchiré un rapport s'il y avait eu la moindre faute. Là-bas on appréciait mon travail, mais ici j'étais moins que rien.

— Allons, allons », fit Grijpstra.

Van Meteren se toucha l'épaule.

« Ce que je vous dis, c'est vraiment ce que je pense, ou du moins ce que je pensais parce que j'ai pas mal changé. À l'époque, je voulais à tout prix entrer dans la police. Je connais parfaitement les armes, même les mitrailleuses, avec un couteau je suis redoutable et j'ai fait du judo. Ceci dit, je ne suis pas simplement un combattant, je connais la loi, par cœur. Donnez-moi un numéro et je vous réciterai l'article du code.

— Vous voulez encore des œufs ou du café ? demanda de Gier.

— Je reprendrais volontiers du café, déclara Van Meteren.

— Vous auriez pu rentrer au pays », remarqua de Gier en

remplissant un gobelet de café. Il prit bien garde à ne pas faire écran entre Grijpstra et le Papou.

« J'y ai songé, mais j'avais besoin d'argent. Ça m'aurait pris des années pour économiser l'argent du voyage et je serais arrivé là-bas avec rien. Vous comprenez, je voulais revenir la tête haute.

— Ce que je ne comprends pas, dit Grijpstra, c'est que dans la police hollandaise il y a des Indonésiens et des Chinois aussi, non ?

— Oui, mais pas de Papous. Pas un seul. Ils s'imaginent que nous sommes des cannibales et que nous mangeons les prisonniers.

— Alors vous êtes venu à Amsterdam ?

— Exactement. On m'a affecté à la circulation. De nouveau j'avais un uniforme et une matraque. »

De Gier voulut intervenir mais Van Meteren l'arrêta d'un geste.

« Je vous aime bien de Gier, je sais ce que vous allez me dire et vous aurez probablement raison. J'aurais dû être satisfait, les policiers en tenue sont presque tous hollandais. Ils font un boulot honnête et indispensable. Mais voilà, je suis ambitieux. Ne discutez pas et laissez-moi parler. Vous pouvez prendre des notes, si vous voulez, comme ça vous aurez une déposition que je signerai. Ça fera gagner du temps. »

De Gier ne répondit rien.

« Dans un sens, j'étais assez content. Je détestais La Haye, ça me faisait penser à un cimetière. Quand je suis arrivé à Amsterdam, j'ai réappris à vivre. Les gens s'y parlent facilement, même dans les rues, et il y a beaucoup de personnes de couleur. J'ai cessé de me sentir différent, les gens pensaient que je venais d'une des colonies d'Amérique du Sud et je n'avais pas à me justifier. Et ça s'est encore amélioré quand j'ai rencontré Piet Verboom. Les gens de la Fondation hindoue m'ont bien accueilli.

— Ah oui, dit Grijpstra. Verboom. Parlez-nous un peu de vos rapports avec lui.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Van Meteren.

— Vous aviez la drogue en commun, répondit Grijpstra. Vous en faisiez le trafic tous les deux. »

Van Meteren sourit.

« Je n'étais pas un dealer, simplement un garde du corps. Quant à Piet, il était convaincu qu'il n'était pas un vulgaire revendeur de came. Il s'arrangeait pour se trouver des excuses mystiques. La drogue pouvait aider à la méditation et à la régulation des passions. Grâce à elle, l'esprit s'ouvrait mieux. Comme la mystique, la drogue venait d'Extrême-Orient. Quand il en parlait, tout cela paraissait très naturel,

comme quelque chose contre laquelle on ne pouvait rien. Cependant, c'est dangereux de manipuler les drogues ; dans le circuit, il y a tout un tas de types sans scrupules. Voilà pourquoi il préférait que je sois là.

— Vous aviez conservé votre poste d'agent de la circulation ?

— Bien entendu. Ça m'occupait dans la journée et ça me donnait une excellente couverture. De plus, les transactions de Piet s'effectuaient le soir ou durant les week-ends. »

Van Meteren parlait de plus en plus lentement, la pilule commençait à faire de l'effet. De Gier alluma une cigarette qu'il lui tendit. Seules les trépidations régulières du diesel troublaient la calme atmosphère du lac. À la barre, Runau était plus décontracté, il écoutait la confession du Papou. En arrivant près des côtes, la barge avait effrayé une compagnie de perdrix.

« C'est pas désagréable, hein ? fit remarquer Van Meteren. J'en ai passé des jours sur l'eau, comme ça. Pendant les week-ends la plupart du temps. Je ne faisais rien de spécial, à part regarder les oiseaux et les nuages ; quelquefois je péchais un peu. »

Grijpstra s'était étendu sur un banc et de Gier était assis par terre ; il notait toutes les déclarations de Van Meteren sur son calepin.

« Comment est le yacht ? demanda Van Meteren à Runau.

— Il flotte, les chiffons ont bien colmaté les trous. Il ne prend plus l'eau et j'ai écopé celle qu'il y avait.

— Je suis vraiment désolé, j'espère que je ne l'ai pas trop abîmé.

— Ne vous en faites pas, personne ne m'a forcé à venir. Je savais très bien qu'il pourrait y avoir du grabuge.

— Continuez », intervint de Gier.

Van Meteren sourit. « Vous voulez tout savoir, hein ? Ayez un peu de patience et vous apprendrez tout ce qui s'est passé.

— Comment vous sentez-vous maintenant ? demanda Grijpstra.

— Bien mieux, ce cachet devait être très fort. Mais laissez-moi vous raconter le fin mot de l'histoire. Piet avait fait quelques voyages dans des pays lointains. Il s'était rendu au Pakistan où on lui avait proposé du hasch. Comme c'était un bon commerçant, il vit tout de suite les bénéfices qu'il pourrait faire en en faisant le trafic. Il l'a donc introduit dans le pays et stocké en attendant de pouvoir le vendre. Il ne voulait pas prendre de risques et, plutôt que de le revendre au détail, il préférait le fourguer en gros.

— Je croyais que c'était un idéaliste, remarqua de Gier.

— Il l'était, en un sens. Je suis persuadé qu'il croyait en ce qu'il disait, ou bien, l'appât du gain était si fort qu'il forgeait des théories pour justifier ses combines.

— Alors, vous l'avez pendu. »

Le Papou regarda fixement de Gier.

« Exactement. Le hasch était correct, moi-même j'en ai fumé. Souvent. Ici sur le lac, par exemple. Je ne pense pas que ça puisse faire beaucoup de mal. Bref, c'est moi qui suis entré en contact avec Beuzekom. Je suis tombé sur lui par hasard, un jour où je lui dressais une contravention parce qu'il avait garé son petit bus Mercedes sur le trottoir. J'ai regardé à l'intérieur et j'ai remarqué tout un tas de petites boîtes. Quand je lui ai demandé ce que c'était, Ringma, qui était avec lui, est devenu très nerveux. J'en ai ouvert une et ils ont aussitôt proposé de m'acheter, au lieu de quoi je les ai fait rencontrer Piet. Son hasch était moins cher et de meilleure qualité que celui qu'ils achetaient jusqu'ici. Ils ont acheté tout le stock de Piet et lui en ont demandé davantage. Ils payaient en liquide.

— Combien ? demanda de Gier.

— Beaucoup d'argent. Beuzekom est le plus important dealer de hasch d'Amsterdam et il ne se fait presque jamais prendre. La seule fois où ça lui est arrivé, on n'a jamais retrouvé le mec qui l'avait balancé à la police.

— Qui est-ce qui finançait Piet ?

— Joachim de Kater. Piet n'avait pas d'argent, pas assez en tout cas. Des prêts à court terme à des taux d'intérêts exorbitants. J'étais toujours là quand il y avait des transactions à la maison, d'argent ou de drogue. À ce moment-là, je prenais un jour de congé ou bien je déclarais que j'étais malade. Il nous suffisait généralement d'une seule journée pour tout organiser.

— Vous-même, combien vous faisiez-vous ?

— Pas autant que vous pourriez croire, environ 50000 florins par an, peut-être, en étant logé et nourri. Piet ne voulait pas me payer autant, mais je l'avais exigé. Il avait peur de moi mais je lui étais indispensable. Jamais il ne se serait déplacé sans moi. Avec l'argent, j'ai acheté la moto et ce bateau. J'avais l'intention d'attendre d'avoir 100000 florins pour retourner en Nouvelle-Guinée.

— Avec un passeport hollandais ? »

Van Meteren éclata de rire.

« Ici j'ai peut-être l'air d'un imbécile, mais en Nouvelle-Guinée, ç'aurait été différent. L'île est vaste et je la connais parfaitement,

j'aurais pu me dégouter un endroit tranquille pour y cultiver mon jardin ou faire autre chose de plus original.

Devenir pirate, par exemple, avoir une flottille de trente ou quarante pirogues sous mes ordres et trente coupeurs de gorge à bord de chacune d'elles. J'aurais vécu comme un prince.

— Mais pourquoi vous intéressiez-vous autant à l'histoire hollandaise ? demanda de Gier.

— Par curiosité ; j'étais en Hollande et je voulais mieux connaître le pays dans lequel je vivais. Votre histoire n'est pas tellement différente de la nôtre. J'ai lu des choses au sujet de vos guerres tribales, de vos démêlés avec les Espagnols et les Français. Actuellement, entre nos conflits et les vôtres, il n'y a pas une différence de nature, simplement de degré. Ça ne se passe pas à la même échelle, voilà tout.

— Et Piet, combien se faisait-il dans l'histoire ?

— Plus que moi, mais il dépensait sans compter. Il mangeait dans les restaurants les plus chers et il allait chez les putes. Il a un peu renfloué la Fondation aussi, surtout quand on a fait les travaux dans la maison de Haarlemmer Houttuinen. Rien que pour le toit, il a payé 50 000 florins.

— Et malgré tout, Joachim de Kater continuait de lui prêter de l'argent ?

— Évidemment. Il se faisait une fortune sans lever le petit doigt. Si Piet ne l'avait pas remboursé, il aurait toujours eu la maison, c'était sa garantie, de même que la petite baraque qu'il avait achetée dans le Sud.

— Est-ce qu'il y avait d'autres gens qui travaillaient pour Piet ?

— Non, j'étais le seul, une sorte de factotum. Il n'aimait pas trop s'entourer de gens. D'ailleurs il avait réduit au strict nécessaire le personnel de la Fondation hindoue. Comme je vous l'ai dit, c'était un homme d'affaires avisé, il ne tenait pas à entretenir une domesticité qui l'aurait grugé de son avoir, c'est ce qu'il disait du moins. Il voulait mettre le moins de gens possible dans le secret. »

La douleur arracha un gémissement au Papou. Grijpstra se leva et grimpa sur le toit de la cabine. La barge semblait entourée d'un fin brouillard dentelé.

« C'est splendide, se dit Grijpstra. Un voyage d'agrément. Je pourrais peut-être louer un bateau à la journée pour emmener les enfants sur le lac. »

Il soupira et redescendit dans la cabine.

Le Papou avait fermé les yeux, il les rouvrit en entendant Grijpstra.

« Dans un sens le boulot n'était pas désagréable, facile et bien payé, reprit-il. Beuzekom était probablement dangereux mais il savait que j'avais un revolver sur moi, alors il était toujours très poli. Quand il fallait prendre livraison des caisses, je leur laissais faire tout le travail, à lui et à Ringma. Je me contentais de les surveiller, ça plaisait bien à Piet. "Vous êtes mon gentil petit Papou", avait-il coutume de dire. Il m'appelait aussi son "tigre domestique".

— Ça ne vous a pas empêché de le tuer, remarqua de Gier.

— Oui. J'ai attendu le bon moment. Je devais le tuer, mais il fallait que ce fût bien exécuté.

— *Devais le tuer ?* » s'étonna Grijpstra.

Van Meteren acquiesça.

« Les autorités de La Haye avaient peut-être raison en refusant de me laisser entrer dans la police hollandaise. Il se peut que j'aie gardé des instincts sauvages. Voyez-vous, quand un chef papou se trompe dans sa politique, on l'exécute. Il est trop puissant pour que quiconque puisse le juger, alors on le tue au moment opportun. C'est à peine si l'on discute le bien-fondé de l'exécution, la tribu tout entière décide, avec lucidité. Il y a dans l'air une telle atmosphère que l'accord est général et pratiquement tacite, on "sent" la condamnation. Ensuite, un homme ou deux tuent le chef, ceux qui sont les plus intimes avec lui. Mais, vous ne comprenez sans doute pas, ces hommes ne sont pas les meurtriers, c'est la *tribu* qui tue. »

Les yeux écarquillés, les détectives regardaient Van Meteren.

« Est-ce que vous comprenez ? insista-t-il.

— Un petit peu, répondit de Gier.

— Je vais essayer de me faire mieux comprendre. Un Papou n'a pas de personnalité distincte s'il a un nom, c'est pour la commodité des relations à l'intérieur du groupe. En réalité, il n'a ni visage, ni nom qui lui soient personnels, il n'a pas d'individualité propre. Il appartient à la tribu. Il fait partie d'un tout. »

Il jeta un coup d'œil sur les détectives, ils ne semblaient toujours pas très convaincus.

« Une fois j'ai rencontré une tribu qui n'avait jamais vu de Hollandais ou de Papous qui travaillaient avec les Hollandais. Un des gars de ma patrouille avait un miroir dans son barda et il l'a offert à l'un des guerriers de la tribu. C'était un type puissant et Immense, avec un grand nez dans lequel était passé un os. Il regarda dans le miroir et éclata de rire. Quand je lui demandai la raison de son

hilarité, il me répondit qu'il venait de voir un drôle de type qui vivait dans l'eau.

— Que se passe-t-il si vous prenez un groupe de Papous en photo et qu'ensuite vous la leur montrez ? » demanda de Gier.

Van Meteren sourit.

« Je vois que vous avez compris. Chacun d'eux reconnaîtra tous ses amis.

— Sauf un, s'écria de Gier. Sur la photo, il y aura un homme qu'il ne reconnaîtra pas.

— Exactement. »

Runau revint dans la cabine ; ils prirent encore du café et allumèrent une cigarette.

« Ainsi vous avez attendu le moment opportun, reprit Grijpstra.

— Oui. Thérèse lui avait lancé un livre qui l'avait si violemment frappé à la tempe qu'il était tout étourdi. Quand je suis entré dans la chambre il était assis par terre, la tête dans les mains. Je me suis précipité dans la chambre de sa mère pour lui demander un comprimé de palfium. Elle en avait toujours une petite bouteille pleine, le docteur lui en prescrivait autant qu'elle voulait. Ces cachets n'arrangeaient probablement rien, mais elle était vieille. Quand elle en avalait un, elle se tenait tranquille quelques heures. C'est très difficile de s'occuper d'elle.

— Je sais, fit de Gier.

— Est-ce que Piet s'est rendu compte que vous lui donniez un opiacé ? demanda Grijpstra.

— Peut-être, mais il n'a pas eu le temps d'y penser. Je lui ai dit de prendre le comprimé et il l'a avalé. Son organisme n'était pas du tout accoutumé à ce genre de drogue « dure ». De plus il ne buvait jamais plus d'un whisky ou de deux bières à la fois ; même quand il fumait du hasch, il arrêta après le deuxième joint. Le cachet lui a fait énormément d'effet, il était à peine conscient quand je l'ai perdu.

— Mais pourquoi vouliez-vous le tuer ? Vous l'aviez aidé pendant suffisamment longtemps pour être d'accord avec ce qu'il faisait. Vous vouliez les 75 000 florins ?

— Il n'avait pas l'argent, il l'avait déjà dépensé. »

Grijpstra secoua la tête, il était sur le point de dire quelque chose, mais de Gier l'arrêta en lui touchant le bras.

« Qu'a-t-il fait de l'argent, Van Meteren ? demanda de Gier d'un ton enjoué.

— Il a acheté de l'héroïne. Beuzekom n'arrêtait pas de lui en demander. Piet n'avait pas les contacts, il ne s'occupait que de hasch. Comme Beuzekom tenait beaucoup à acheter de l'héroïne, il a demandé à Joachim de Kater. Joachim et Beuzekom ne se connaissaient pas, Piet les rencontrait toujours séparément. Joachim trouvait que l'héroïne était une bonne idée. C'est très cher et beaucoup moins volumineux que le hasch. C'est de l'or en poudre, le produit le plus rentable sur le marché mondial. Piet avoua à Joachim qu'il n'avait pas été capable d'en trouver, même à Marseille. Joachim s'est dit qu'il réussirait là où Piet avait échoué, et il avait raison. Il connaissait bien la France pour y avoir fait des études quand il était jeune, à la Sorbonne, je crois. De plus, il avait ses entrées dans la haute société.

— Nous avons fait une enquête sur Joachim, intervint Grijpstra, nulle part il n'est mentionné qu'il avait vécu en France. »

Van Meteren approuva en souriant.

« Joachim était un peu comme Piet, très discret. Jamais il ne se vantait d'avoir réussi. Les gens qui savent se taire et rester modestes sont remarquables.

— Et dangereux, ajouta Grijpstra.

— Et dangereux. Joachim a donc trouvé de l'héroïne et il l'a vendue à Piet. Mais Joachim n'allait pas lui prêter la marchandise, Piet devait payer cash, alors il a hypothéqué ses deux maisons et donné l'argent à Joachim en échange de l'héroïne.

— Il a payé rubis sur l'ongle. » De Gier n'en revenait pas.

« Ohé. » En l'entendant crier, les détectives se hâtèrent d'aller retrouver Runau. Une vedette à moteur grise s'approchait rapidement de la barge. Sur le gaillard d'avant, il y avait deux policiers, la carabine à la main.

« Coupez le moteur, conseilla de Gier à Runau, ou ils seraient capables de nous tirer dessus. On a eu assez d'émotions pour aujourd'hui. »

Grijpstra retourna dans la cabine.

« Nous avons de la visite, expliqua-t-il à Van Meteren. Bientôt vous serez à l'hôpital. Ainsi, c'est vous qui avez l'héroïne maintenant, n'est-ce pas ?

— La totalité et jamais on ne la trouvera sur le marché. L'héroïne, c'est la fin de tout. Piet n'a jamais voulu me croire quand j'ai essayé de le lui expliquer. Le hasch n'est probablement pas dangereux, mais j'ai vu trop de gens accrochés à l'héroïne quand j'étais policier et que je faisais des rondes dans la rue. Ils étaient tous en train de crever.

L'héroïne, c'est l'incarnation même de l'esprit du mal, elle vous arrive directement dans le sang pour vous empoisonner à vie. Ça fait de vous un zombie, un mort vivant.

— Voilà pourquoi vous l'avez pendu ? Pourquoi ne pas nous avoir mis au courant ?

— Il n'aurait fait qu'un peu de prison, dit amèrement Van Meteren. La police ne peut pas changer la loi, moi je pouvais, mais il n'y a pas un juge au monde qui me croira quand je lui dirai que je l'ai tué pour l'empêcher de nuire. »

Le bateau de la police avait arraisonné la barge.

« Qu'auriez-vous fait si on avait classé l'affaire ?

— J'aurais attendu au moins un an, puis j'aurais vendu le bateau et la Harley et je serais rentré en Nouvelle-Guinée.

— Pour y vivre comme un prince ? demanda Grijpstra. Ou bien pour régner sur des pirates qui seraient partis en expédition à bord de pirogues ? »

Van Meteren sourit malicieusement.

« Qui sait ? J'aurais pu me faire ermite, vous savez. Il y a tout un tas de petites îles dans mon pays. J'aurais pu m'y retirer pour vivre avec les animaux.

— Et l'héroïne ?

— Je l'aurais détruite. Cela dit, j'ai toujours pensé qu'il y avait une chance pour que vous m'attrapiez, alors je la gardais, pour le moment. Ça peut d'ailleurs encore servir à quelque chose. »

« Bonjour, lança le policier en entrant dans la cabine. C'est ce type-là le prisonnier ?

— Oui, c'est lui.

— Il est blessé, hein ? Il vaut mieux ne pas le déplacer. Vous n'aurez qu'à nous suivre. Je vais envoyer un message radio pour qu'il y ait une ambulance quand on arrivera au port, environ dans une demi-heure. Comme ça, ils l'emmèneront tout de suite à l'hôpital.

— Merci, répondit Grijpstra.

— Nous avons cherché partout votre bateau, ajouta le policier, et tout ce qu'on a dégotté ce sont des pêcheurs qui étaient furieux parce qu'on dérangeait les poissons.

— La vie n'est pas toujours rose », confirma sentencieusement de Gier.

Grijpstra regarda le policier de la brigade fluviale, un type costaud dont le visage était particulièrement bronzé.

« Quelle vie de chien, songea Grijpstra, il passe ses journées à jouer sur l'eau. »

Van Meteren éclata de rire, comme si Grijpstra s'était exprimé à haute voix.

Assis derrière son bureau, le commissaire observait son cactus. Manifestement il allait bientôt faire une nouvelle branche bien qu'on ne pût voir qu'un tout petit renflement qui pouvait tout aussi bien être une sorte d'infection, de parasite. A moins que cet hypothétique bourgeon ne devienne une fleur. Le commissaire était partagé entre le désir de couper la protubérance qui dérangeait la rectitude de sa plante, et celui de laisser faire la nature.

Il secoua la tête avec irritation. Cette excroissance donnerait peut-être quelque chose d'intéressant. Il referma son petit canif et le remit dans sa poche. Dans la pièce, l'atmosphère était confinée. Des bouffées de chaleur moite entraient par les fenêtres qu'on avait ouvertes dans l'espoir d'une légère brise. La chaleur exhalait une légère odeur d'hôpital.

Le commissaire respira profondément en repensant au Papou qu'il avait eu en face de lui quelque temps auparavant. Il se força à mettre de l'ordre dans ses idées.

« Ils l'ont attrapé, se dit-il. Ils ont été obligés de lui tirer dessus mais ils ne l'ont que légèrement blessé. Du bon boulot. La blessure commence déjà à se cicatriser. Ensuite ils l'ont amené ici. Enfin un meurtrier qu'on appréhende ! Même si ça a été long, trois semaines ! Il faut dire qu'il est particulièrement intelligent, et dangereux, ça ne fait aucun doute. Un tueur expérimenté qui a suivi un excellent entraînement. Et maintenant, ils essaient de me convaincre qu'on peut lui faire confiance. »

Il ferma les yeux et de nouveau défilèrent des images sans suite et floues. « Les Papous, pensait-il, sont des sauvages de la préhistoire. » Il se représenta les sauvages qui, au début de l'humanité, avaient peuplé la terre marécageuse qu'on appelle aujourd'hui la Hollande. De petits hommes très robustes qui n'avaient pratiquement pas de front. Il les imagina pressés les uns contre les autres autour d'un feu de camp, épuisés après une chasse au buffle ou un raid sur un village voisin.

« Ensuite étaient arrivés les Romains, songea-t-il. En Nouvelle-Guinée se sont les Hollandais qui sont arrivés. Certains de nos sauvages ont dû rejoindre l'armée romaine et certains d'entre eux ont dû voir Rome. Et voilà qu'un Papou a débarqué à Amsterdam. »

Il se leva et regarda par la fenêtre.

Grijpstra avait fait une proposition, c'était le Papou qui en avait eu l'idée. Le Papou avait perdu ses droits, on l'avait arrêté et les demandes d'un prisonnier ne tirent guère à conséquence.

Il observa de nouveau son cactus, l'énorme phallus vert et épineux.

On lui avait demandé de relâcher un meurtrier, pour un certain temps seulement, bien entendu. Cependant, un homme libre peut toujours s'enfuir. Il lui suffit de courir, de tourner dans la première rue venue, de prendre un tramway ou de piquer un vélo, ce n'est pas ça qui manque à Amsterdam.

Il décrocha son téléphone.

« Le divisionnaire est souffrant aujourd'hui, monsieur », répondit une voix féminine. De sa main, le commissaire couvrit le récepteur pour étouffer son juron, puis il remercia la fille avant de raccrocher.

Il composa un autre numéro.

« Mon mari a une crise de rhumatismes aiguë, il est en train de prendre un bain. Il dit que ça le soulage. Vous voulez lui laisser un message ? »

Le commissaire réfléchit quelques instants.

« Il faut absolument que je parle à votre mari, madame, finit-il par dire.

— Un instant. »

Le commissaire attendit patiemment.

« Pourriez-vous venir ici ?

— J'arrive. Je serai là dans un quart d'heure. »

Le commissaire était assis sur un petit tabouret de bois. Il s'était placé de façon telle qu'il ne pouvait voir que la tête de son supérieur. Ce dernier était dans son bain, les jambes étendues et les mains jointes sur un ventre petit et rond qui aurait fait penser au commissaire, s'il avait pu le voir, à un casque colonial comme en portaient les officiers de l'armée des Indes. « Eh bien ? » demanda le divisionnaire.

Pendant dix minutes environ, le commissaire parla. Le divisionnaire ne l'interrompit qu'une seule fois, pour lui demander un de ses petits cigares qui étaient dans une boîte sur le sol de la salle de bains. Le commissaire alluma le cigare avant de le placer délicatement entre les lèvres exsangues du divisionnaire.

Celui-ci tira une bouffée et se mit à tousser. Le commissaire lui enleva le cigare.

« D'accord », gémit le divisionnaire.

« D'accord », dit Grijpstra en reposant le récepteur.

De Gier se leva d'un bond.

« Ils acceptent ? » demanda-t-il sans trop y croire.

Grijpstra acquiesça.

« Mais si quelque chose marche de travers, ça nous retombera sur le dos. »

De Gier eut un petit rire.

« Tu t'attendais à quoi, à ce qu'ils nous couvrent en plus ? demanda-t-il.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'ils acceptent, dit-il en souriant.

— Non, moi non plus, mais peut-être qu'ils n'avaient pas le choix. La police a toujours employé des méthodes comme ça. »

Grijpstra hocha la tête en se frottant le menton. Dans la paume de sa main, les poils de sa barbe étaient drus. Il ne s'était pas rasé le matin et il n'avait pas le temps de monter discrètement aux toilettes du premier étage, là où il gardait en permanence une vieille trousse avec un rasoir bien meilleur que celui qu'il avait chez lui, et du savon à barbe. M^{me} Grijpstra désapprouvait l'achat de mousse à raser, le savon ordinaire faisait aussi bien l'affaire et c'était beaucoup moins cher.

« Tu t'es pas rasé, lui fit remarquer de Gier.

— Non, grogna Grijpstra en fronçant les sourcils.

— Manquement à la discipline, hein ?

— Oui, d'accord.

— Pourtant tu devrais te raser. Qu'est-ce qui t'en a empêché ? Tu t'es levé trop tard ? À condition qu'on ne soit pas en train de m'engueuler pendant que je me rase. »

De Gier hocha la tête. « Tu as tout à fait raison, c'est une chose qu'on ne devrait pas faire.

— Parce que si on m'engueule, expliqua Grijpstra, je peux devenir un peu nerveux et balancer le blaireau par terre.

— Et partir de chez toi en claquant la porte, précisa de Gier.

— Maintenant, je vais me raser, ça me prendra un petit moment. Il faut que j'aille chercher un peu d'eau chaude à la cantine ; pendant ce temps, toi tu passeras prendre Van Meteren. J'espère qu'il a bien dormi. De toute façon, le docteur a dû venir le voir. C'est un gars très résistant ; d'après les gardiens, il a mangé de bon appétit aujourd'hui. Ce qui s'est passé hier n'est plus qu'un mauvais souvenir.

— On lui a donné une bonne cellule, assura de Gier, et j'ai veillé à

ce qu'on s'occupe particulièrement de lui. On a changé les draps, il a des oreillers en rab, du thé à volonté et on a transféré l'ivrogne qui était dans la cellule voisine. Je suis persuadé qu'il a très bien dormi. »

Une demi-heure plus tard, de Gier était de retour avec Van Meteren. Ce dernier alluma un des cigares de Grijpstra et but le café que de Gier était allé lui chercher avant de regarder dans l'annuaire téléphonique qui était sur le bureau.

« Allô, fit Van Meteren, c'est vous M. de Kater ? Ici Van Meteren. »

Grijpstra avait posé un micro sur le téléphone, de façon que de Gier et lui puissent suivre la conversation.

« Bonjour, monsieur Van Meteren, répondit aimablement de Kater. Comment allez-vous ? J'espère que vous avez trouvé une chambre convenable ?

— Je n'ai pas à me plaindre. En fait, je ne suis pas allé bien loin puisque j'habite au dernier étage d'une vieille maison de Brouwersgracht. C'est à deux pas de mon ancienne adresse.

— Tant mieux, je suis content de l'apprendre. Je suis navré d'avoir eu à vous demander de déménager, mais vous comprenez bien que j'ai acheté la maison de Haarlemmer Houttuinen pour la revendre, et il est plus facile de vendre une maison inhabitée. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur Van Meteren ?

— Vous pourriez me rendre un petit service, monsieur de Kater. J'ai l'intention de quitter le pays prochainement, et pour ça j'ai besoin d'un peu d'argent. Je suis arrivé à la conclusion que 20 000 florins feraient l'affaire, peut-être 25 000 en petites coupures.

— Alors ? demanda poliment de Kater.

— Alors j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider. Il n'y a pas si longtemps, Piet Verboom vous a donné une somme considérable et je suis sûr que vous n'avez pas déposé l'argent à la banque. Je me suis donc dit que l'argent devait toujours être disponible. »

Il y eut un silence au bout du fil et les détectives examinèrent le micro. Un petit gadget en plastique gris.

« Il y a une grille comme filtre, songea de Gier, comme pour les égouts. Sous la grille des égouts, il y a des rats. »

« Absolument, absolument », reprit de Kater. La voix semblait moins courtoise, plus altérée. « C'est exact. » Grijpstra tira sur sa cigarette et de Gier ferma les yeux. Van Meteren était très décontracté ; il parla d'une voix calme et enjouée, comme s'il se fût adressé à un ami. « Ce n'est pas une si grosse somme !

— Peut-être pas, mais je me demandais ce que vous seriez prêt à

faire en échange.

— Oh, j'ai bien l'intention de faire quelque chose en échange.

— Quoi ?

— Je vais vous expliquer. Vous avez livré à Piet une marchandise très spéciale, juste avant sa mort. Vous avez reçu l'argent pour la marchandise et les deux parties se sont déclarées satisfaites de la transaction. Ceci dit, la marchandise représente encore une certaine valeur, plus importante peut-être que du vivant de Piet car, je ne vous l'apprendrai pas, les prix augmentent.

— Oui, c'est sûr », approuva de Kater. Au bout du fil il y eut un petit bruit sec et peu après on entendit de Kater respirer bruyamment.

« Il allume un cigare, songea Grijpstra, un cigare gros comme un barreau de chaise. »

« Et j'ai pensé que vous pourriez avoir envie de racheter la marchandise, reprit Van Meteren.

— Pour 20 000 florins ?

— C'est ça. Le quart de sa valeur, mais enfin la marchandise n'est pas vraiment à moi, bien que, d'une certaine façon, j'en aie hérité.

— Ah, fit de Kater. Si la marchandise est entre vos mains, c'est vous qui en êtes le propriétaire. Comment se fait-il que la police ne l'ait pas trouvée ?

— Ils n'ont pas regardé où il fallait.

— Évidemment. Mais dites-moi, pourquoi me la vendre à moi ? En supposant que vous l'ayez, bien entendu. Vous étiez l'assistant de Piet Verboom, vous connaissez donc forcément les gens à qui il avait l'intention de la vendre, alors pourquoi ne pas le faire à sa place ? Vous pourriez en tirer un prix beaucoup plus avantageux. »

Grijpstra leva les yeux. Van Meteren fit un geste de la main en souriant. De Gier n'avait pas bronché.

« Effectivement je connais les acheteurs, mais je ne vais pas prendre le risque de les contacter. La mort de Piet a alerté les flics et ils fouinent un peu partout.

— Je vois.

— De plus, je suis assez pressé. J'ai envie de quitter le pays le plus rapidement possible. Les flics se sont également pas mal intéressés à moi ces derniers temps, mais c'est fini, je pense qu'ils ne me soupçonnent plus. En tout cas, ils ont cessé de me suivre.

— Vous êtes sûr ?

— Absolument certain !

— Vous-même, vous étiez dans la police, non ?

— Si. Voilà pourquoi je suis capable de savoir quand on me suit. D'ailleurs tous les Papous le savent. Pas besoin d'être entraîné par la police pour sentir ça.

— 20 000, dit pensivement de Kater.

— 20000.

— Eh bien, votre proposition m'intéresse. Où et quand, monsieur Van Meteren ?

— Dans votre nouvelle maison, ce soir. Neuf heures à Haarlemmer Houttuinen. On se rencontrera dehors, dans la rue.

— Et vous aurez la marchandise avec vous ?

— Pas de marchandise, pas d'argent, monsieur de Kater. »

Il y eut un silence. De Gier ouvrit les yeux et s'étira. Grijpstra écrasa son mégot dans le cendrier. Van Meteren avait les yeux brillants.

« Je n'aime guère aller trop vite en affaires, déclara de Kater, mais je suis très intéressé. Si vous ne me voyez pas ce soir, vous pouvez me rappeler. »

Il y eut un déclic qui mit fin à la communication. Précautionneusement, Van Meteren reposa le récepteur.

« Vous pensez qu'il viendra ? demanda Grijpstra.

— Certainement, répondit Van Meteren. J'ai toujours pensé que son avidité le perdrait. Ce soir il sera entre vos mains, avec l'héroïne sous le bras. »

« Je vais vous ramener dans votre cellule », annonça de Gier. Grijpstra serrait la main du Papou. « À ce soir. Bon sang, si nous l'alpaguons il y aura des médailles pour tout le monde.

— J'ai déjà deux médailles », annonça Van Meteren.

— De Gier était accroupi dans les buissons qui bordaient la ligne de chemin de fer, de l'autre côté de Haarlemmer Houttuinen. Il observait la porte du numéro 5 en jétant de fréquents coups d'œil à sa montre. Deux autres policiers étaient cachés à côté de lui, assis au milieu de crottes de chiens ; ils n'arrêtaient pas de se plaindre. De Gier s'était débrouillé pour voir où il mettait les pieds, mais il commençait à avoir des crampes dans les jambes et il éprouvait de plus en plus de difficultés à rester accroupi.

« Bof », chuchota-t-il comme pour s'encourager. L'emplacement n'était pas idéal. Ils étaient du mauvais côté de la ligne de chemin de fer et il doutait qu'en cas d'action ils puissent intervenir rapidement.

D'autant plus qu'il leur fallait passer dans le trou qu'il avait ménagé dans le grillage qui protégeait la voie. Il espérait également que les jeunes voyous qui sévissaient en bandes dans cette zone ne les découvriraient pas.

De Gier examina le piéton qui se promenait sur le trottoir. C'était le commissaire. Vêtu d'un vieux duffel-coat, il parlait à son berger allemand, un jeune chien qui frétillait de la queue en aboyant et en tirant sur sa laisse. De Gier admira le calme et le naturel du commissaire, on aurait dit qu'il avait vingt ans de plus que son âge.

« Vous voyez le vieux type là-bas ? » chuchota-t-il à l'oreille du policier le plus près de lui.

L'homme jeta un coup d'œil.

« Oui, je le vois. Le vieux bonhomme avec son chien. Qu'est-ce qu'il a de spécial ?

— C'est le commissaire. »

De nouveau le détective regarda.

« Vous avez raison. Qu'est-ce qu'il a fait avec ses cheveux ? Il porte une perruque ?

— Non, fit de Gier. Pourquoi voulez-vous qu'il porte une perruque ?

— Il a vraiment l'air différent », chuchota le policier.

De Gier sortit une petite paire de jumelles qui lui avaient coûté fort cher quand il les avait achetées pour son usage personnel. Les cheveux du commissaire étaient complètement différents. Il étaient magnifiquement bouclés, alors qu'habituellement pas une mèche ne dépassait de la coiffure qu'obtenait le commissaire avec force gomina.

« Il a dû les laver et les ébouriffer, songea de Gier. C'est très efficace, ça cadre bien avec le duffel-coat élimé et l'allure de vieillard. Il ressemble tout à fait aux gens qui vivent dans le coin. De vieux chômeurs suicidaires, alcooliques et solitaires. »

De nouveau il regarda sa montre. Il était neuf heures moins cinq. Van Meteren venait d'arriver, il attendait, appuyé contre le mur, à côté de la porte d'entrée du numéro 5. Le commissaire se laissait traîner par le berger allemand qui s'éloignait. Au coin de la rue il devait y avoir une vieille voiture et deux inspecteurs assis à l'avant. Il avait été convenu que deux policiers en tenue effectueraient normalement leur ronde dans Haarlemmer Straat. La rue étant régulièrement patrouillée par des agents, de Kater ne manquerait pas de s'étonner s'il arrivait par là sans rencontrer âme qui vive. A aucun prix il ne fallait éveiller ses soupçons. De plus ils pouvaient être utiles

et attraper de Kater si, pris de panique, il tentait de s'enfuir par le jardin, derrière la maison de Haarlemmer Houttuinen. Les deux rues sont parallèles et les jardins se touchent.

Et, bien entendu, il y avait enfin Grijpstra. Il était caché dans la cour de la maison en compagnie d'un jeune policier bien baraqué et capable d'escalader la façade de la maison, il leur avait montré un diplôme d'un club de montagne. Ils avaient essayé de ne rien laisser au hasard.

De la main le détective toucha le bras de De Gier.

« Est-ce notre homme ? »

Joachim de Kater venait d'apparaître. Il marchait à grandes enjambées en portant une valise qui avait l'air visiblement vide et en faisant tournoyer son parapluie. Il fit un signe de la main à Van Meteren et tous les deux se mirent à parler. Au bout d'un moment ils semblèrent s'être mis d'accord et de Kater ouvrit la porte d'entrée avec sa clef. La porte se referma sur eux et la rue retrouva son calme. Le berger allemand du commissaire leva la patte et pissa contre un réverbère. Son maître attendit patiemment que le chien eût fini.

« Et maintenant ? chuchota le détective.

— Silence », fit sèchement de Gier.

De Gier essaya de s'imaginer ce qui se passait à l'intérieur de la maison. L'héroïne était cachée dans la statue du Bouddha qui trônait dans le couloir, cette mauvaise copie que Piet Verboom avait achetée au marché aux puces de Paris. De Gier le savait parce que Van Meteren lui avait expliqué que la statue était creuse. Même quand elles sont creuses, on ne peut généralement pas ouvrir les statues en métal, voilà pourquoi en fouillant la maison, les détectives n'avaient pas songé à dévisser la tête du Bouddha.

Légalement, de Kater était désormais propriétaire de la maison et de tout ce qui était à l'intérieur. D'après Constance, il avait ajouté une clause au contrat qui stipulait que tout ce qui se trouvait dans la maison lui revenait de droit. La statue était donc à lui ainsi que l'héroïne, mais ça, il l'ignorait.

De Gier soupira. Il avait pensé aux statues lorsque Constance lui avait parlé de la vente de la maison. Il poussa un soupir encore plus profond en songeant au corps de Constance, à ses longues jambes fuselées, à sa poitrine ferme et accueillante et à sa douce voix légèrement rauque. Mais il était là, accroupi sous un buisson, au milieu de crottes de chiens, avec une branche qui lui griffait le cou. Ce serait bientôt un flic d'une humeur massacrate.

Logiquement, il aurait pu découvrir que la statue était creuse mais

il n'avait songé qu'à la vogue des religions orientales et à l'engouement du public pour de telles statues. Il était alors certain que des hommes avisés tels que Piet Verboom et Joachim de Kater n'avaient acheté ce Bouddha que pour le revendre en faisant un bénéfice substantiel. Selon Constance, l'original de la statue se trouvait dans un temple, à Ceylan. Une statue unique qu'on avait plusieurs fois volée, toujours restituée et dont on avait fait de nombreuses copies. Toutes les copies devaient être creuses, pensa de Gier, pour économiser le bronze, c'est un métal qui coûte cher. En étudiant la tête, Piet avait découvert le vide à l'intérieur du corps. On l'avait probablement mal fixée. Il avait alors suffi à un professionnel, un plombier par exemple, de dévisser la tête et la statue devenait une cache idéale. Idéale pour mettre la poudre qui enverrait le consommateur au paradis. Un paradis éphémère pour le consommateur bientôt plongé dans un enfer permanent.

De Kater devait maintenant être debout à côté de la statue, attendant impatiemment que Van Meteren lui passe les sachets un par un, avec précaution bien entendu, car ce qu'il maniait c'était une marchandise tout à fait spéciale. Les sachets devaient s'empiler dans la valise que de Kater avait apportée. Ils n'y resteraient pas, leur contenu mortel coulerait bientôt dans les veines des malheureux innocents d'Amsterdam, des imbéciles qui cherchaient à s'envoyer en l'air à n'importe quel prix.

« Mais cette fois-ci, ça ne se passera pas comme ça », pensa de Gier ; une onde de satisfaction lui parcourut le corps. Il fut surpris d'éprouver un tel plaisir.

« C'est maintenant qu'il faut être vigilant », se dit-il. Sa jambe lui faisait mal, un début de crampe. Il la massa soigneusement. « Ne te laisse pas aller », se répétait-il, « tu vas bientôt comprendre pourquoi tu es flic, quand tu verras que la mission que tu as accomplie n'est pas complètement bidon ; à ce moment-là, tu ne seras plus simplement un flic à l'humeur massacrate. »

Il marmonnait tout seul.

« Pardon ? fit le policier à ses côtés.

— Rien, tenez-vous prêt simplement. Nous l'arrêterons dès qu'il quittera la maison.

— Et le Noir, on ne l'arrête pas ? demanda l'autre.

— C'est déjà fait.

— C'est un de nos informateurs ?

— En quelque sorte.

— Il ferait mieux de se méfier, un beau jour on le repêchera dans le

canal.

— Ne vous en faites pas pour lui », déclara de Gier.

La porte s'ouvrit et de Kater apparut. Il portait la valise, elle ne semblait pas très lourde.

« L'héroïne ça ne pèse pas grand-chose, chuchota le détective. Si cette valise en est pleine, il doit transporter environ 100000 florins. »

« Levez-vous, fit de Gier. Allons-y », cria-t-il.

Cela se passa sans histoires. Suivi de ses deux assistants, de Gier traversa la rue en courant. Il n'y avait aucune circulation. Lorsque de Kater l'aperçut il lâcha la valise et se mit à courir en direction de la vieille voiture garée au coin. Les deux policiers ouvrirent la portière et se précipitèrent vers lui ; de Kater fit volte-face pour tomber sur le commissaire. Personne ne semblait se soucier du pistolet qui le comptable avait à la main. L'un des policiers qui se trouvait derrière lui tira en l'air. De Kater laissa tomber son arme et se livra au commissaire, dont le chien grondait en montrant les dents. Le commissaire n'avait pas bougé ; d'un ton extrêmement courtois, il avait simplement ordonné à de Kater de s'arrêter.

« Quel spectacle », pensa de Gier en mettant sa main sur l'épaule du coupable. « Six hommes et un chien. »

De Kater se mit à pleurer, ce qui n'étonna personne. La plupart du temps, quand on les arrête, les délinquants pleurent. Parce qu'ils ont eu peur et qu'ils sont enfin soulagés. Un choc nerveux en quelque sorte.

« Du calme, fit de Gier, nous ne vous ferons aucun mal. Est-ce que vous avez un permis de port d'arme ?

— Non, répondit de Kater en sanglotant.

— Pouvez-vous nous dire ce que vous avez dans votre valise ?

— De l'héroïne, sanglota de Kater.

— Vous feriez mieux de venir avec nous. »

On confia de Kater aux deux policiers qui attendaient dans la vieille voiture. Grimaçant un sourire, Van Meteren apparut dans l'encadrement de la porte.

« Du bon boulot, déclara le commissaire, un travail soigné, Van Meteren.

— Une partie de plaisir, monsieur. » Le Papou avait maintenant un large sourire. « Je ne pense pas qu'il ait suspecté quoi que ce soit.

— Grâce à vous, ajouta Grijpstra. J'étais très près de vous, vous savez. Je m'étais glissé dans le couloir, là où c'est le plus sombre, vous

ne pouviez pas me voir mais j'ai surpris la fin de votre conversation avec de Kater. Vous êtes un grand acteur, félicitations.

— Exact, répondit Van Meteren, je vous ai entendu, je pensais que de Kater vous avait aussi entendu mais il était trop occupé à compter l'argent et à vérifier la drogue.

— Est-ce qu'il a payé ? » demanda le commissaire.

Van Meteren tapota la poche de sa veste. « Intégralement. Il a essayé d'obtenir un rabais mais je ne me suis pas laissé faire. Il était armé bien qu'il m'ait affirmé le contraire, je pense qu'il me soupçonnait de l'être également. »

Il sortit une épaisse enveloppe brune qu'il tendit au commissaire.

« Voilà, monsieur, en billets de cent. Il m'a dit qu'il n'avait pas plus petit. 20000 florins, le compte y est, j'ai soigneusement vérifié. »

Le commissaire glissa l'enveloppe dans sa poche intérieure.

« Merci.

— Ça fait beaucoup d'argent à trimbaler, remarqua l'un des inspecteurs, avec un flingue en plus. C'est ça le problème avec ces marchands de poudre, ils sont tous armés maintenant. Ce sont vraiment des gangsters, avant que vous puissiez faire un geste ils vous collent un pruneau dans le buffet et vous vous retrouvez à l'hosto.

— Les risques du métier, mon pote, dit gentiment Grijpstra. On peut rentrer chez nous, monsieur ?

— On ferait aussi bien, répliqua le commissaire.

— Un instant, s'écria Van Meteren. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients, j'aimerais vous dire un mot en particulier, monsieur, ainsi qu'à vous, de Gier et Grijpstra. On pourrait aller dans la maison, si vous voulez.

— Bien sûr. Je suggère que les trois autres aillent tranquillement prendre une bière dans Haarlemmerstraat. Il y a un pub sympa au coin, la patronne c'est tante Jeanne, cette grosse femme aux cheveux roux. Je vous y rejoindrai plus tard et on prendra le coup de l'étrier ensemble.

— À vos ordres, monsieur. »

« Alors ? » fit le commissaire. Ils étaient dans le bar de ce qui avait été la Fondation hindoue. Van Meteren était derrière le comptoir, en face des officiers de police qui avaient pris place sur des tabourets.

« Trois bières, commanda de Gier.

— Navré mais il n'y en a pas. Par contre si vous voulez du coca ou de la limonade... Je peux aussi laver quelques verres.

— Ce sera parfait », dit Grijpstra.

Une fois les verres lavés, Van Meteren ouvrit quatre bouteilles de coca.

« On n'a touché à rien ici, constata de Gier.

— Si, répondit Van Meteren, on a enlevé la bière à la pression ; je pense que c'est parce que ça ne se conserve pas, mais on a laissé les meubles et tout le reste. Si de Kater avait vendu le tout aux enchères, il en aurait certainement obtenu un bon prix ; on ouvre sans arrêt de nouveaux pubs dans le coin.

— Quel imbécile, dit le commissaire, un imbécile qui joue avec le feu. Mais finalement on l'a eu. Dommage que nous ne puissions pas arrêter les deux autres, mais ça ne saurait tarder. Un de ces jours ils feront une erreur qui leur sera fatale, on n'aura plus qu'à les cueillir.

— Beurk, grimaça de Gier. J'aime pas ce truc-là.

— Laissez-le, dit Van Meteren. J'ai aussi du soda. Les deux autres, disiez-vous, monsieur. Je voulais justement vous en parler. »

Il ouvrit une autre bouteille qu'il donna à de Gier.

« Vous pensez à Beuzekom et à son ami ? demanda le commissaire.

— Oui, monsieur. Vous n'arriverez peut-être pas à les avoir. Je les connais bien et Beuzekom est particulièrement intelligent. Ils vont se retirer du circuit, surtout s'il sent qu'il ne peut pas faire davantage de pognon. Ils vont se retirer en Espagne où ils mèneront une vie exemplaire. Si vous voulez les avoir, c'est maintenant ou jamais.

— C'est vrai qu'il faudrait se dépêcher, reconnut Grijpstra. Ces fouilles-merde de journalistes ne savent encore rien, mais ça ne saurait tarder. Quand ils seront au courant ils iront le clamer sur les toits, Beuzekom et compagnie se feront la paire et on pourra jamais les coincer.

— C'est sûr, approuva Van Meteren, n'oubliez pas que ma capture a été quelque peu spectaculaire, alors même s'ils ne savent pas ce qui est arrivé à de Kater, ils ne manqueront pas d'apprendre qu'il y a eu chasse à l'homme sur la mer d'IJssel et que j'en étais le gibier.

— C'est pas encore dans les journaux, répliqua le commissaire. Je les ai vus. Vous êtes arrivés juste à temps au port de Monnikendam. Les fouilles-merde dormaient encore profondément. Je vous accorde que ce que nous avons fait ce soir n'est pas très discret. Les reporters sillonnent les rues de la ville en quête de sensationnel, ils sont même prêts à payer pour avoir des tuyaux. Si dans le quartier quelqu'un a remarqué quoi que ce soit, on ne pourra plus rien faire, ça c'est sûr.

— Raison de plus pour agir rapidement, dit Van Meteren. Je suis

content que vous approuviez mon initiative. Je propose de téléphoner à Beuzekom maintenant. Il devrait être là, c'est dimanche. Le samedi il boit et le dimanche il se repose. On a toujours l'héroïne ; je peux la remettre dans la statue, ce sera le même scénario. »

Il but une gorgée en regardant les trois hommes en face de lui, de l'autre côté du comptoir.

De Gier fit une grimace.

« Qu'en pensez-vous, de Gier ? demanda le commissaire.

— Je suis pour, monsieur. C'est une très bonne idée, un peu trop pour que ça marche, même. Deux fois dans la soirée, le rêve !

— Et vous Grijpstra ?

— C'est une excellente idée !

— Nous n'avons pas assez d'hommes pour établir une souricière, objecta le commissaire.

— Je vais aller chercher les trois gars que vous avez envoyés boire de la bière.

— Très bien, de Gier. Néanmoins, je devrais peut-être d'abord téléphoner au divisionnaire. »

Le commissaire se dirigea vers le téléphone, il eut une hésitation.

« Pour quoi faire ? Il est souffrant et il avait donné son accord la première fois. »

Personne ne pipa.

« Bon, eh bien alors on y va, dit le commissaire.

— Je vais aller chercher les autres rigolos dans le pub pendant que vous téléphonez à Beuzekom, déclara de Gier à Van Meteren.

— D'accord mais grouillez-vous. Si je réussis à avoir Beuzekom, je lui dirai de venir tout de suite. Surtout n'entrez pas pendant que je serai en train de téléphoner ; je vous ferai signe quand j'aurai fini.

— Allez-y », dit le commissaire.

Une fois de Gier parti, Van Meteren composa le numéro de téléphone, il le savait par cœur.

« Beuzekom, fit la voix au bout du fil.

— Bonsoir Beuz, ici Van Meteren.

— Tiens donc. » Beuzekom avait l'air surpris. « Je suis content de vous entendre. Comment allez-vous ? Ça fait un bout de temps qu'on ne s'est vus. Vous faites toujours du business ou bien tout s'est-il arrêté avec la mort de Piet ?

— Je suis toujours dans le coup, Beuz. Et vous, comment allez-vous tous les deux ?

— Eh bien dans l'ensemble ça va, quoique Ringma m'inquiète depuis quelque temps, il a sans arrêt le cafard. Nous devrions partir en vacances mais ça coûte cher. Voyez-vous nous n'aimons pas les hôtels miteux et il faut de l'argent pour descendre dans un quatre étoiles.

— D'après ce que vous me dites, j'ai l'impression que le business n'a pas été très bon.

— Disons qu'il s'est ralenti, précisa Beuzekom. J'ai eu de la marchandise qui ne valait rien. Elle avait l'air correcte pourtant, à l'œil nu du moins. S'ils obtiennent encore de meilleurs résultats, je vais devoir engager un chimiste et monter un laboratoire. Ils arrivent même à imiter l'odeur maintenant.

— Ils vous ont arnaqué ?

— Pas encore mais ça ne tardera pas.

— Et en ce qui concerne les affaires sérieuses ?

— Vous voulez parler de la neige ? demanda Beuzekom. Zéro, je n'arrive pas à en trouver. Piet devait nous livrer quelque chose, je ne sais pas ce qui est arrivé à la marchandise mais elle doit toujours être dans le coin ?

— Effectivement, laissa tomber Van Meteren.

— Vous parlez sérieusement ? C'est pour ça que vous m'appellez ?

— Exactement.

— Mais c'est merveilleux, s'écria Beuzekom. Mon très cher ami ! Vous savez que moi aussi je suis toujours dans le coup. Combien en voulez-vous ?

— Vous avez de la chance, répliqua Van Meteren. J'ai ce que vous cherchez et c'est à vendre. Comme je ne lis pas les journaux je ne suis pas au courant de l'inflation, vous pouvez donc l'avoir au même prix.

— Le prix qu'en voulait Piet ?

— C'est ça.

— La même quantité et la même qualité ?

— Absolument.

— 120000 ?

— Vous y êtes.

— 120000, répéta doucement Beuzekom.

— Oui. Vous pouvez apporter l'argent maintenant et je vous donnerai la marchandise. Mais il faut que ça se fasse *tout de suite*. J'ai

tout avec moi et vous devriez avoir l'argent avec vous. Vous l'aviez à l'époque et je suis sûr que vous ne l'avez pas dépensé.

— Pourquoi tout de suite ? »

Van Meteren éclata de rire.

« Je ne tiens pas à ce que vous ameniez tous vos amis. Je suis seul, moi.

— Vous êtes suffisamment astucieux pour vous débrouiller tout seul, d'autant plus que vous avez un revolver de calibre 45 sous le bras. Je connais le petit nègre de la jungle, il est rusé comme un chimpanzé. Je ne vous ai jamais sous-estimé, même sans arme vous pouvez me mettre en pièces.

— Je ne suis pas un nègre, corrigea Van Meteren en cessant de sourire. Je suis un Papou.

— C'est encore pire. Je viens justement de lire un livre sur les gens de votre race. Vous décidez vos cases avec les crânes de vos ennemis.

— Je me fiche de votre crâne. Est-ce que vous venez, oui ou non ?

— Je peux amener mon petit copain Ringma ?

— Bien sûr. »

Beuzekom prit une profonde inspiration.

« Très bien. Nous arrivons. Où êtes-vous ?

— Au numéro 5 de Haarlemmer Houttuinen.

— Vous vivez toujours là-bas ?

— Non, j'ai déménagé mais c'est là que je suis pour l'instant. Si vous êtes ici dans un quart d'heure, on pourra conclure l'affaire.

— Nous arrivons, monsieur le Papou. » Beuzekom détachait chacune des syllabes. « Mais pas d'embrouilles surtout ! Sinon Ringma et moi on vous fera la peau. On n'y arrivera peut-être pas, mais je vous jure qu'on fera tout notre possible.

— Je ne vous ai jamais donné l'occasion de vous méfier de moi.

— C'est vrai. Vous êtes régulier, un véritable ami. Nous serons à l'heure.

— À tout de suite », fit Van Meteren avant de raccrocher.

« Il arrive, dit Van Meteren au commissaire.

— Vous avez l'air épuisé, remarqua ce dernier. Tout de suite ? C'est peut-être un peu rapide. Où est de Gier ? »

Van Meteren regarda par la fenêtre et fit un signe.

Accompagné des trois policiers, de Gier pénétra dans le bar.

« Bon, dit le commissaire. Je sors faire faire un petit tour à Hector. De Gier se remet en position dans les buissons avec ses deux collègues. Non, finalement de Gier peut y aller tout seul, les deux autres n'ont qu'à se planquer derrière les voitures qui sont garées là-bas. Il ne faut négliger aucune des issues que pourraient emprunter ces deux zèbres. Beuzekom est dangereux et Ringma aussi probablement ; n'oubliez pas qu'ils seront armés. Ils ne se contenteront pas de pleurer comme de Kater.

— Qu'ils passent à l'offensive », déclara le jeune flic baraqué qui pouvait escalader les façades comme un rien. « Je n'aurai pas besoin d'aller au cinéma voir des films d'action, ça me fera faire des économies.

— Parfait, parfait, dit le commissaire. Grijpstra emmènera notre Tarzan dans la cour avec lui en essayant de le maîtriser sinon il serait capable de pousser son fameux cri. Nous voulons simplement procéder à une arrestation, pas faire du cinéma. Van Meteren reste ici.

— À vos ordres, monsieur », répondirent-ils tous en chœur.

De Gier était à nouveau dans les fourrés. La même branche basse lui tараudait la nuque et l'odeur des crottes de chien avait empiré, cette fois-ci il avait marché en plein dedans. Ça ne l'empêchait pas de sourire en marmonnant entre ses dents. Comme Tarzan, il était à la fête.

« J'aimerais bien qu'il m'attaque, pensa-t-il. Je le bousculerais, je lui casserais le nez. Ce joli petit nez dans cette belle gueule. » Il se rappela l'arrogance qu'affichait Beuzekom. « Ça ne lui fera pas de mal s'il saigne un peu cette fois. »

Un peu plus loin il y avait eu un accident. La circulation était beaucoup moins fluide, c'est à peine s'il pouvait distinguer l'autre côté de la rue.

« Ceci dit, je ne me battraï que s'il me cherche », se promit de Gier.

La circulation était redevenue à peu près normale. Il aperçut le commissaire et Hector. Le chien aboyait furieusement après un chat et son maître essayait de le faire taire.

« Ça y est, les voilà », pensa de Gier.

Beuzekom gara son bus Mercedes sur le trottoir. Leur ombre s'allongea sous le réverbère. Les deux dealers marchèrent jusqu'à la porte d'entrée et sonnèrent. Aussitôt la porte s'ouvrit. Comme de Kater, Beuzekom avait apporté une valise.

Ringma regardait nerveusement autour de lui.

D'un geste Van Meteren les invita à entrer.

Trois minutes s'étaient écoulées avant que de Gier n'entendît le coup de feu. Il se glissa à travers la clôture et traversa la rue en courant. Pour l'éviter un bus qui arrivait fit une embardée, il faillit rentrer dans une voiture qui venait en sens inverse. Les deux véhicules klaxonnèrent furieusement mais de Gier ne les entendait pas. Aidé des deux autres détectives il enfonça la porte, arrachant un des gonds.

Ringma était dans le couloir, il s'appuyait contre un mur en tenant un pistolet pointé vers le sol. L'un des détectives donna un coup sec sur le poignet de Ringma et l'arme tomba, le détective la récupéra. Beuzekom était par terre, il avait les mains entre les jambes.

« Le fumier. Il m'a tapé dans les couilles. Je ne m'y attendais pas du tout, il était en train de me parler en souriant.

— Où est l'héroïne ? demanda Grijpstra.

— Ici, grogna Beuzekom, dans la valise. C'est lui qui me l'a donnée. Elle était planquée dans le Bouddha, là-bas. Après me l'avoir donnée et une fois qu'il a eu l'argent, il m'a frappé. »

Ils le fouillèrent et de Gier lui prit son pistolet.

« Où est Van Meteren ? » demanda le commissaire.

On avait passé les menottes à Ringma. D'un mouvement de tête il indiqua la direction qu'il avait prise.

« Cette porte-là, sur le côté.

— Oh non », gémit le commissaire.

« Eh bien, fit le divisionnaire, vous avez eu une soirée fertile en événements.

— Effectivement, monsieur, répondit le commissaire. C'est dommage qu'elle se soit terminée comme ça. »

Ils se trouvaient dans le jardin situé derrière la maison que le divisionnaire louait dans la vieille ville. Il faisait chaud et la femme du policier avait apporté un plateau sur lequel étaient posés une bonbonne de genièvre frais, deux petits verres et des amuse-gueules. Des jardins voisins s'élevaient les rires des gens qui, comme eux, essayaient de profiter de la plus légère brise. Le divisionnaire se frottait la jambe droite. Sa femme avait passé un long moment à lui masser les jambes à l'aide d'une pommade spéciale. Ça l'avait considérablement soulagé, bien que par instants il grimaçât sous l'effet d'une brusque douleur.

« Qui a tiré le coup de feu ? demanda le divisionnaire.

— Ringma, monsieur. Lorsque Van Meteren a frappé Beuzekom, Ringma a tiré pour protéger son ami, ou peut-être pour le venger.

— Son ami et son amant. Un coup de pied dans les couilles, disiez-vous ? On peut facilement tuer un homme comme ça. Pourtant Beuzekom pouvait quand même parler ?

— Oui, Van Meteren ne voulait pas l'étendre pour le compte, du moins je le pense. J'ai parlé au médecin qui a examiné Beuzekom, son état n'est pas bien grave, on n'aura même pas besoin de l'hospitaliser. Ce sera simplement douloureux pendant quelque temps, d'après le toubib.

— À votre santé, fit le divisionnaire en levant son verre.

— À la vôtre, répondit le commissaire avant de boire cul sec.

— Comme ça Van Meteren créait une diversion qui lui permettait de filer à l'anglaise. Il savait très bien que la police pouvait arriver à n'importe quel moment.

— Exactement, monsieur. Il devait absolument agir quand ils étaient encore à l'intérieur et que nous étions toujours à l'affût. Si nous étions entrés pour arrêter les deux hommes ou si nous avions attendu qu'ils soient dans la rue, nous aurions pu l'avoir à l'œil. En outre, il fallait qu'il songe à ses deux clients, ils étaient armés et sur la défensive. Il fallait qu'il s'arrange pour qu'ils s'affolent.

— Astucieux. Il a sans doute aussi incité Ringma à tirer. Ça vous obligeait à *vous* remuer pour vous occuper de l'arme à feu et ça lui laissait davantage de temps.

— Il a disparu par une porte dérobée, disiez-vous ? reprit le divisionnaire après leur avoir resservi à boire.

— Oui. La porte donne sur un couloir étroit qui conduit à une autre porte, à l'arrière de la maison, mais elle donne aussi sur quelques marches qui débouchent sur une cave qui a deux issues, une fenêtre et une petite porte, les deux s'ouvrent sur la cour. Ces vieilles maisons ne sont faites que de coins, de recoins et de couloirs et Van Meteren connaissait bien les lieux, expliqua le commissaire.

— Je me l'imagine très bien en train de se glisser tranquillement dehors tandis que vous et vos hommes vous précipitiez au rez-de-chaussée pour vous occuper de nos deux lascars. Le temps que vous vous aperceviez de son stratagème il devait être loin, déjà dans un tramway probablement.

— Avec 120000 florins en poche », termina le commissaire.

Son supérieur se mit à rire.

« Le capital disponible de Beuzekom et compagnie. Ça devait représenter des centaines de combines et tout un tas d'activités frauduleuses et immorales. Pas mal, hein ? Pas mal du tout. »

Le commissaire prit une poignée d'amandes et de noix et se la fourra dans la bouche.

« Pas mal, marmonna-t-il.

— Je vous demande pardon ? »

Le commissaire désigna sa bouche et se mit à mâcher furieusement.

« Doucement, conseilla le divisionnaire. Vous allez vous étrangler. C'est arrivé à ma femme l'autre jour et j'ai dû lui flanquer de grands coups dans le dos. Elle avait le visage violacé, c'était terrible. »

Une fois qu'il eut avalé, le commissaire fit passer le tout avec une gorgée de genièvre.

« Prenez un autre verre. » Le policier ramassa la bonbonne que sa femme avait laissée près de sa chaise et le servit. « Et les deux policiers en tenue qui patrouillaient dans Haarlemmer Straat, ils ne l'ont pas vu ?

— Si, monsieur. C'est ça le pire. Ils l'ont vu et ils l'ont laissé filer. Ils ont pensé que c'était un de nos détectives. D'après eux il leur a même fait un signe de la main, mais ça ils l'ont peut-être inventé pour qu'on se sente encore plus ridicules.

— Vous n'aviez pas averti les agents que Van Meteren était un prisonnier ou du moins un suspect ?

— Non, monsieur. » Le commissaire prit une autre poignée d'amuse-gueules.

« C'est ma faute, monsieur. On ne peut rien leur reprocher, ils n'étaient pas au courant. C'est entièrement de ma faute. Je pensais qu'on ne risquait rien avec une demi-douzaine de détectives en civil qui ne lâchaient pas Van Meteren d'une semelle.

— Non », fit le divisionnaire.

Le commissaire regarda son supérieur.

« Ce n'est pas votre fauté, déclara-t-il. Je ne pense pas que l'on puisse vous reprocher quoi que ce soit. Van Meteren est un policier, un authentique policier. J'ai toujours eu dans l'idée qu'il était de notre bord, même après qu'on l'eut arrêté. On ne se méfie pas de quelqu'un qui fait partie de la famille... »

Une heure plus tard, lorsque la bonbonne de genièvre fut sérieusement entamée, le divisionnaire employa le terme « force majeure ». Le commissaire se sentit soulagé mais il ne chercha pas à approfondir le sujet.

La conversation glissa sur les chances qu'avait le Papou.

« Il a pu voler une voiture et passer en Belgique, avança le

divisionnaire. En prenant les petites routes on évite les contrôles de la douane. Il n'y a même plus besoin de s'arrêter maintenant, d'ailleurs les grandes routes ne sont pas spécialement surveillées non plus.

— De plus il a beaucoup d'argent, ajouta le commissaire. Il peut s'offrir n'importe quel faux passeport et prendre un avion, de Paris, pour l'Indonésie, Hong Kong ou Singapour. On a prévenu Interpol et il est possible qu'il se fasse épingle dans un aéroport étranger, mais les chances sont bien minces.

— Il a tout son temps. Il a peut-être choisi un chemin détourné, en allant vers l'Ouest par exemple, via Surinam, la Guyane hollandaise, et en se faisant passer pour un Noir.

— On y a pensé, on a alerté la police de Paramaribo.

— Il a dû prévoir qu'on y penserait, objecta le divisionnaire. Non, il va choisir un chemin tout à fait inattendu ; il est intelligent, très intelligent. Je crois qu'il va s'en sortir, il sera bientôt chez lui, en Nouvelle-Guinée. Il me semble d'ailleurs qu'on l'appelle désormais l'Irian(8). Il doit y avoir quelques millions de Papous là-bas, il n'aura aucun mal à se perdre dans la foule et il se mettra un os en travers du nez et des plumes dans les cheveux. Ne me disiez-vous pas qu'il voulait peut-être se faire ermite sur une île ? »

Le commissaire contemplait béatement le ciel.

« Ou bien seigneur de la guerre ? Un souverain puissant régnant sur toute une flottille de pirogues. J'en ai vu sur des photos : ce sont de grands bateaux pouvant contenir quarante guerriers. Ils accomplissent des actes de piraterie et des raids éclairs et ils mangent leurs victimes. Les nuits de pleine lune, les tambours se déchaînent et ils se saoulent au vin de palme. C'est peut-être une vie de rêve.

— Oui, fit le commissaire. Ou alors, influencé par son séjour ici, il va peut-être essayer de créer un état socialiste. »

Le divisionnaire déplaça doucement ses jambes.

« Non, non, s'écria-t-il, je le crois trop intelligent pour chercher le pouvoir. Il n'y a rien de pire que de devenir important, le pouvoir vous écrase. Je le vois plutôt en ermite, solitaire et tranquille sur une petite île ; il doit y en avoir des milliers par-là-bas, complètement désertes, personne pour l'enquiquiner et tout le temps et l'espace pour lui.

— Et qu'est-ce qu'il pourrait bien y faire ? demanda le commissaire. Devenir un maniaque obsessionnel ? »

Il n'y avait presque plus de genièvre. Le commissaire répéta sa

question.

« Eh bien, répondit son supérieur, il y a toujours eu des ermites dans le monde, et il y en aura toujours. Ils ne sont pas cinglés pour autant, vous savez. Ce qu'ils font ? Ils méditent. Ils trouvent un coin tranquille et s'y asseyent, ensuite ils respirent selon une certaine méthode, le dos bien droit, et ils se concentrent. Ne faisait-il pas ça ici d'ailleurs ? On pratiquait bien la méditation dans cette Fondation hindue, non ?

— Cette Fondation hindue n'était qu'une vaste fumisterie, une absurdité, un bon moyen de faire du pognon.

— Tout est absurde », murmura doucement le divisionnaire mais le commissaire ne l'entendit pas.

« Force majeure, reprit ce dernier. C'est ce que vous venez de dire. Ça dégage notre responsabilité. Nous avons fait de notre mieux mais il s'est passé quelque chose que nous ne pouvions pas prévoir. Quelque chose qu'une puissance occulte a soigneusement orchestrée. La force majeure c'est la force divine.

— Ah oui, laissa tomber son supérieur. Dieu. »

« Lecteurs : des petits matins glauques de Stockholm aux soirées noirâtres de Milan, en passant par les lieux de débauche de Canton, “Grands détectives” vous a promenés pour votre plus grand plaisir en compagnie des enquêteurs les plus subtils et les plus étranges de la littérature policière. L’inspecteur Beck, l’ex-médecin Lamberti, l’illustrissime Juge Ti sont devenus les compagnons préférés de vos nuits.

Voici que les rejoindront dans vos rêves un vieux commissaire hollandais perclus de rhumatismes et ses adjoints : un play-boy amoureux de son chat et amateur de flûte et un inspecteur passionné de batterie. Gageons que leurs enquêtes hétérodoxes sur la mafia japonaise (*Le cadavre japonais*), une sorcière aux charmes aussi généreux que dangereux (*Maria de Curaçao*), les dingues des digues (*Meurtre sur la digue*) et un papou en demi-solde (*Le papou d’Amsterdam*) enchanteront les amateurs les plus difficiles des polars de 10/18. »

ISBN 2-264-00776-1

Collection dirigée par Christian Bourgois

9 782264 007766

1 L'ordre hiérarchique de la police municipale hollandaise est le suivant : agent, agent de première classe, sergent, adjudant, inspecteur, inspecteur-chef, commissaire et agent-chef.

2 Criss : poignard malais contourné en zigzag. (N. d. T.)

3 Le canal de la gare.

4 Littéralement : la venue du mal ; cf. Lucifer. (N. d. T.)

5 La barrette est d'environ 5 grammes. Le paquet d'héroïne, d'un gramme. Au cours de 1975, un florin vaut environ 2,12 F. (N. d. T.)

6 Dortoirs bon marché. (N. d. T.)

7 Barge : bateau à fond plat et à voile carrée.

8 Nom de la partie indonésienne de la Nouvelle-Guinée. (N. d. T.)